Digitized by Google

LIBRAIRIE F. SAVY
20, rue Bonaparte. PARIS.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



MÉMOIRES

ET VOYAGES

DU

CAPITAINE BASIL HALL.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, n. 2.

Digitized by Google

422837

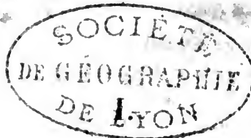
MEMOIRES ET VOYAGES

DU CAPITAINE

BASIL HALL.

traduits par M. Amédée Pichot.

MÉMOIRES.





PARIS.

DUMONT, Palais-Royal, N. 88.

CHARLES GOSSELIN, rue Saint-Germain-des-Prés, N. 9.

ARTHUS-BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, N. 23.

—

1834.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.



—

A M. AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES ÉDOUARD, ETC.

C'EST à vous, mon ami, que j'adresse cette traduction des VOYAGES ET MÉMOIRES du capitaine Basil Hall, parce que c'est vous qui m'avez non seulement fait connaître ses ouvrages en anglais, mais qui encore avez contribué à la popularité de son nom parmi nous, en insérant quelques unes de ces esquisses dans la REVUE DE PARIS. J'aime d'ailleurs à saisir cette occasion de déclarer une partie de ce que je dois à notre amitié qui avait commencé avant que nous eussions touché une

Digitized by Google

plume, et qui n'a fait (chose rare) que devenir plus intime dans ce tourbillon littéraire où nous nous sommes retrouvés avec toute la franchise de l'école, alors que nous étions consolés bientôt de nos communs *pensums*, et deux fois heureux de nos communs succès.

Jusqu'ici je ne m'étais guère avanturé sans votre aide dans un genre de travail où vous avez été mon maître. Permettez-moi du moins de dire que c'est par vos conseils que je n'ai pas cru devoir traduire toujours fidèlement les *Mémoires et les Voyages* du capitaine Basil Hall. Si ma version de quelques chapitres est à peu près littérale, il en est où j'ai éludé les difficultés des termes techniques de la langue maritime dont les marins eux-mêmes n'ont pu toujours me donner l'équivalent en français; il en est d'autres enfin où j'ai osé trouver que mon

Digitized by Google

auteur se complaisait un peu trop dans certains détails, dans certaines répétitions, dans certaines digressions. En respectant çà et là ce défaut pour faire connaître le capitaine Basil Hall dans toute son originalité, çà et là aussi j'ai cédé à l'impatience française, en supprimant les *longueurs*, au risque de mutiler les beautés. Quelque agréable narrateur que soit le capitaine pour ses compatriotes, les critiques de Londres et d'Édimbourg n'ont pas dissimulé que ce n'était pas toujours un écrivain irréprochable. Enfin, mon cher ami, vous savez que quelques chapitres n'ont pas été traduits par moi, et dans ce nombre il en est au moins deux (*la famine dans l'Inde et les sauterelles*) dont vous êtes le coupable abréviateur, car je me suis cru autorisé par notre amitié à vous les dérober. Acceptez donc votre part de *responsabilité* (c'est un mot qu'affectionne le

Digitized by Google

bon capitaine), et n'importe qui vous chargerez de mon article dans la REVUE, prévenez bien notre collaborateur qu'il doit dire qu'il y a après tout quelques bonnes pages dans ces volumes... sans désigner lesquelles.

Je ne me dissimule pas qu'il appartiendrait à d'autres écrivains plutôt qu'à moi de traduire le capitaine Basil Hall, mais ceux-là font eux-mêmes des ouvrages dignes d'être traduits, et ce n'est pas le capitaine Basil Hall ni le capitaine Marryat qui traduisent en anglais, MM. E. Sue, Jal, Corbière, etc., etc., etc. Quant à vous, qui êtes traduit aussi, après avoir traduit les autres, donnez-nous un pendant à votre dernière histoire ou au moins votre *Baral les Baux*.

Ama et vale,

Votre compatriote et ami,

H. C. DE SAINT-MICHEL.

Digitized by Google

MÉMOIRES

ET VOYAGES

DU

CAPITAINE BASIL HALL.

I.

MES GOUTS D'ENFANCE.

—

Diverses circonstances concoururent à me donner de très bonne heure ce qu'on appelle « le goût de la mer. » En premier lieu, ma mère me mit au monde au bruit d'une tempête. Telle était la violence du vent, la pluie battait les murailles et le toit avec une telle force, qu'on se préparait à transporter l'accouchée dans une

Digitized by Google

partie plus solide de notre demeure, qui tremblait du grenier à la cave. En effet, les mugissemens des vagues sur la côte voisine, le sifflement de l'ouragan dans la forêt, l'ébranlement de la maison, firent, dans cette nuit mémorable, une impression si vive sur tous ceux qui étaient là présens, qu'aussitôt que je fus en âge de comprendre la parole, tout ce que j'entendis raconter de ma naissance commença à jeter dans mon esprit les semences de ma vie future. Long-temps avant que je me fusse *embarqué* dans mes premières culottes, je pressentis que ma destinée serait de vivre sur la mer; et comme chacun m'encourageait dans cette sorte d'instinct, je grandis avec la presque certitude d'être marin, comme un fils aîné grandit, en Écosse, avec celle de devenir le propriétaire du champ paternel, parce que cet enfant sait bien vite qu'il jouira un jour, grâce au code du pays, du privilége de la substitution.

Lorsque je fus mis au collége d'Édimbourg, je passais mes vacances à la campagne sur une des côtes d'Ecosse les plus propres à favoriser les inclinations nautiques. Pendant les longs et

Digitized by Google

ennuyeux mois qui précédaient et suivaient ces six semaines délicieuses de liberté, au lieu de condamner mon intelligence à comprendre les règles abstraites de la grammaire, unique but que se proposait dans la vie notre digne professeur, je retournais, par l'imagination, à cette côté rocailleuse, à ces grèves pittoresques, à ce rivage bordé de fer, comme on l'appelle dans la langue maritime, le long duquel j'errais avec tant de bonheur pendant mes douces vacances.

Le contraste qui s'offrait sans cesse à ma pensée entre la routine boiteuse de la discipline scolastique et la glorieuse liberté de la plage, me privait même de presque tout l'intérêt que j'aurais pu trouver dans les jeux qui remplissaient l'intervalle des classes pour les autres enfans. A force de rouler nuit et jour dans ma tête ces idées, je devins sombre et si malheureux que le simple souvenir de ce que j'éprouvais alors me fait souvent frissonner, quoique plus de trente ans aient passé depuis sur ma tête. Le maître de ma classe était, je crois, aussi brave homme qu'on peut l'être, mais il se serait

Digitized by Google

cru bien coupable envers sa profession, qu'il estimait la première du monde, s'il avait toléré qu'aucun écolier eût un grain de sensibilité de plus, ou une plus grande indépendance de pensée que ses camarades. Encore moins pouvait-il comprendre qu'aucun de nous prétendît avoir des caprices d'imagination (qu'il appelait des rêves extravagans), dont l'objet fût situé au-delà des limites de la cour de récréation. Je traînai donc une vie pénible et presque sans fruit pendant plusieurs années, quoique avec une direction plus appropriée à mes dispositions, ce temps aurait pu être rendu non seulement utile, mais encore très heureux.

Une seule fois, pendant mon séjour dans ces « limbes, » comme les catholiques d'Espagne appellent le purgatoire des enfans, il me fut adressé quelques paroles de bienveillance par le chef du collége, tout sévère qu'il était à sa manière pour tout ce qui regardait l'usage de la formidable férule, qui remplace en Ecosse le salutaire bouleau des pensions anglaises. Il me prit à part, et d'un ton si peu usité dans le

Digitized by Google

gouvernement despotique des écoles, qu'il me fit tressaillir, il me dit : « Comment se fait-il, mon enfant, que vous êtes toujours si mélancolique, que vous ne jouez jamais avec les autres, et qu'il semblerait qu'il vous est arrivé quelque malheur? » Je lui répondis que la réclusion du collége était trop triste; que je ne pouvais souffrir d'être toujours traité comme si je n'avais pas des idées à moi et un instinct particulier à suivre; que ce n'était pas du nombre des heures des classes que je me plaignais, mais de leur distribution gênante, etc. « Laissez-moi, monsieur, lui dis-je, choisir mes heures et mes sujets d'étude, et je travaillerai de bon cœur, même plus long-temps. »

Il sourit, me donna une petite tape caressante sur la tête, et me fit observer que les heures et la discipline de la maison ne pouvaient être changées pour faire plaisir à un enfant capricieux. Je le savais déjà, et n'étais pas absurde au point de supposer qu'une école publique pouvait se régler sur mes idées de visionnaire; tout ce que je demandais, c'était qu'on eût quelques égards pour mon caractère, et

Digitized by Google

qu'on fit quelquefois plier la règle devant une exception. Comme les choses se passaient, je pouvais si rarement me mettre au pas de mes condisciples, que je ne profitais point, comme j'aurais dû le faire, des moyens de m'instruire avec eux, et que je n'eus jamais qu'un but devant moi à l'école, celui d'en sortir.

Quelques fausses idées de l'avenir troublaient aussi ma jeune tête; car je ne pouvais avoir des idées bien justes du bonheur et de la liberté d'un monde que je ne connaissais que par ouï-dire. Il me tomba un jour sous les yeux l'ode de Gray, « sur une vue lointaine du collége d'Eton, » — poème rempli sans doute d'images très poétiques, beau d'expression et de pensées, mais plus propre à faire naître le découragement que l'espérance, en nous disant que les jours du collége sont incontestablement plus heureux que ceux de la vie ultérieure. Je ne sais ce que les progrès des lumières ont pu produire depuis lors pour y remédier, mais de mon temps, et dans le collége où j'étais, l'époque de l'enfance, pour moi du moins, était si triste que je me souviens, après avoir lu

Digitized by Google

l'ode en question, de m'être écrié avec désespoir : « S'il est vrai que la vie hors du collége doive être plus malheureuse que celle-ci, hélas ! à quoi bon venir au monde! »

C'est avec cette disposition mélancolique que je lus maint autre poète ou prosateur, et, à mon grand mécontentement, je trouvai bien rarement dans ces livres une perspective plus consolante. Il m'a fallu bien des années de vicissitudes et d'épreuves dans la vie actuelle pour découvrir la fausseté de presque toutes ces assertions sur le bonheur comparatif de l'école, et pour me convaincre que tout dépend essentiellement de nous-mêmes, puisque dans tout le cours de nos années, la somme exacte de notre bonheur correspond au degré de bonne humeur avec lequel nous remplissons nos devoirs. L'ode de Gray, les Nuits d'Young, et autres sombres productions de notre littérature, au contraire, mises trop souvent entre les mains des jeunes gens, sembleraient presque leur inculquer l'idée que les personnes les plus vertueuses sont les moins heureuses, et que la vie est nécessairement

Digitized by Google

remplie de soucis et de remords, au lieu d'être, comme elle est réellement pour ceux qui veulent la rendre ainsi, un théâtre de jouissances, non pas de jouissances sans mélange, mais où les plaisirs l'emportent sur les chagrins. Il m'a donc toujours semblé que c'était calomnier notre nature et mésuser des dons de la Providence que de déclarer que les premiers jours de la vie doivent nécessairement être les plus heureux. Cela peut bien faire, dans une fiction poétique, de parler de l'enfance comme de « l'aurore du cœur, » mais assurément le vrai, le grand jour de la vie, non poétiquement, mais de fait, doit se trouver à une époque plus avancée, lorsque les facultés de l'homme sont beaucoup plus mûres, et la volonté laissée libre.

Cependant, quoi qu'il en soit, je ne perdais jamais une minute à m'éloigner du collége, dès que nos examens annuels étaient terminés. On s'imagine bien que je ne jouais jamais un rôle bien brillant dans ces épreuves périodiques. Je me contentais de me placer un peu au-dessus du milieu, en partie parce que là

Digitized by Google

aussi se tenaient quelques écoliers que j'aimais, et en partie parce que le banc qui nous était réservé se trouvait près du feu. Aussitôt que le terme de ma captivité était expiré, je courais au bureau de la diligence, et ne me sentais parfaitement satisfait qu'une fois bien assis sur l'impériale, « à côté de mon ami le garde (1), » et roulant sur la grande route. Arrivé à la campagne, mon premier soin était toujours d'aller chercher sur la plage quelques pêcheurs, qui s'engageaient volontiers à me faire faire une promenade en mer le lendemain matin. Après une nuit de plaisirs anticipés, je me voyais ordinairement, au lever du soleil, dans un bateau de pêche, à une demi-lieue de la côte, entouré d'esprits sympathiques, — je veux dire de compagnons qui n'avaient aucune idée de grammaire, — et qui consentaient, soit pour mon argent, soit pour reconnaître l'estime que je faisais de leur profession, à me considérer comme quelqu'un, et non plus comme un simple zéro, ne servant qu'à faire

(1) Il y a dans une diligence anglaise un cocher et un garde; celui-ci est aux ordres de l'autre.

Digitized by Google

nombre dans l'école, sans avoir aucune valeur par moi-même.

A tout événement, ces braves gens s'amusaient tant de mon enthousiasme pour leur métier, qu'ils prenaient plaisir à nourrir ma jeune imagination du récit des périls et des travaux de la vie navale, dont la joyeuse agitation rejetait dans l'ombre d'un triste contraste les ennuyeuses règles de la syntaxe. Dans ces expéditions, néanmoins, j'étais toujours cruellement tourmenté du mal de mer, car les bateaux de nos pêcheurs n'étaient nullement aussi commodes qu'un bâtiment de guerre, outre qu'ils contenaient généralement une bonne dose d'eau saumâtre et de débris pourris de poissons oubliés. De telle sorte que mon goût pour la mer avait souvent à lutter désavantageusement contre la révolte de mon estomac: je dois même avouer que je sortis plus d'une fois du bateau, enchanté d'appuyer le pied sur la terre ferme, et de respirer une atmosphère moins *poissonneuse*, en faisant du bout des lèvres le serment qu'on ne m'y prendrait plus.

Mais cette légère infidélité à mon élément

Digitized by Google

chéri n'était que passagère, car elle durait rarement au-delà du temps qu'il fallait pour gravir l'extrême bord du banc à pic qui formait le rampart de la côte. De cette hauteur, la vue s'étendait d'un côté jusqu'au golfe de Forth, avec mainte montagne au-delà, et l'océan germanique sous mes pieds, tandis que de l'autre, dans la direction du levant, j'apercevais le noble promontoire appelé Fast-Castle, et mieux connu comme « le Rocher du Loup » (*Wolf-crag*) dans le roman de *la Fiancée de Lammermoor*. Pour ma jeune imagination, c'était là le plus sublime des sites du monde; — et aujourd'hui même, après avoir erré pendant plus d'un quart de siècle sur la surface du globe, et vu de mes yeux quelques-uns des plus beaux spectacles de la nature, je n'ai rien changé à cette opinion, si ce n'est que j'admire ce site davantage encore. Dans le fait, il faut en général beaucoup de temps et des moyens multipliés de comparaison pour arriver à une juste conception de ce qui est vraiment grand et beau, et apprécier comme tel ce qui souvent se trouve à notre porte. Cela s'applique à d'au-

Digitized by Google

tres choses peut-être que le paysage, mais ce n'est que du paysage que je veux parler aujourd'hui ; et certainement on ne peut rien imaginer de plus remarquable que la vue dont on jouit du lieu en question. La mer étant sur cette côte une grande route commerciale, est communément couverte de vaisseaux de toutes les formes, de toutes les dimensions, et je pourrais ajouter de toutes les couleurs ; car, ce que la lumière et les ombres du ciel ne font pas sous ce rapport, les marins le font eux-mêmes en bariolant leurs voiles et en peignant leurs navires. Tandis que tous ces bâtimens passaient et disparaissaient à mes yeux les uns après les autres au-delà de l'horizon, j'éprouvais le plus vif désir de les suivre sur ces vastes mers dont j'avais lu tant de récits, où l'on perd la terre de vue pendant des mois entiers, où chaque nouvelle nuit nous apporte de nouvelles étoiles, où chaque oiseau et chaque poisson, aussi bien que chaque souffle d'air, indiquent un autre climat et presque un autre monde.

En attendant, toutefois, mes opérations en

Digitized by Google

matière maritime étaient nécessairement limitées à la mare de la ferme, où, avec l'assistance d'un obligeant garçon charpentier, je me hasardai à tenter mon premier voyage sur cet élément avec lequel il était dans ma destinée de devenir si familier un jour. Notre vaisseau consistait en deux ou trois soliveaux et quelques planches liées ou clouées en travers. Nous eûmes bientôt trouvé notre mât en enlevant un poteau à la clôture la plus voisine; mais il fut beaucoup plus difficile de se procurer une voile; car la toile était une matière trop au-dessus de nos finances et de notre crédit. Enfin mon ingénieux compagnon, — qui, soit dit en passant, se distingua plus tard comme constructeur de navire, — me suggéra l'idée d'employer une des couvertures dont la jardinier se servait pour protéger ses plantes du froid. C'est ainsi que peu à peu notre brave vaisseau fut enfin construit et gréé. Tout étant prêt le second jour de nos travaux, et le vent favorable, nous partîmes d'une extrémité de cette mer Méditerranée; après un heureux voyage de dix minutes, et par « la grâce de Dieu, » pour

Digitized by Google

me servir du style des « connaissemens » ou lettres de cargaison, plutôt que par notre habileté, nous abordâmes à l'autre extrémité, sans aucune avarie sérieuse.

Le plaisir que ce voyage primitif me causa n'a guère été surpassé depuis. C'était le premier bonheur sans mélange que j'eusse éprouvé, et il m'ouvrait tout à coup une nouvelle perspective d'espoir et de résolution, qui me rendait le lourd fardeau de la vie de collége un peu moins intolérable qu'auparavant. C'était aussi un avant-goût des jouissances de cette existence aventureuse et de ce commandement indépendant qui évoquaient à leur tour je ne sais combien de visions, d'heureuses ressources, d'obstacles surmontés, et tous les plaisirs à demi sauvages de Robinson Crusoé, avec l'avantage additionnel de l'expérience de ce grand voyageur.

Je ne pouvais guère penser alors que les réalités de la vie atteindraient jamais à ces rêves de l'imagination. Et cependant, quelque enthousiaste que je fusse, je n'ai cessé de rencontrer depuis, dans mes courses à travers le

Digitized by Google

monde, des choses plus curieuses, et, sous tous les rapports, plus intéressantes que celles que j'attendais; — ou si l'objet de ma curiosité m'a quelquefois déçu, je me suis mis à en poursuivre une autre, qui a toujours fini par récompenser et au-delà ma nouvelle ardeur. Déjà dans mon enfance, chaque année, de nouveaux incidens, la plupart tristes et décourageans, il est vrai, venaient entretenir cette curiosité insatiable sur la côte où je passais mes vacances. A dix lieues, ou à trente milles géographiques, de la maison où j'étais né, est situé le Bell-Rock, juste au-delà de l'embouchure du Tay, tout près du bord septentrional du grand détroit appelé le Firth, ou golfe du Forth. A l'époque dont je parle, le Bell-Rock passait avec raison pour un des plus formidables écueils qu'eussent à rencontrer les navigateurs de ces mers; car sa tête restait plongée sous les flots pendant la plus grande partie de la marée montante, et il ne se révélait jamais en aucun temps sur sa surface. Tout ce qu'on pouvait faire était de se garder de son approche, ou, comme disent

Digitized by Google

les marins, de laisser au rescif un large cadre. En conséquence, les navires, dans leur continuelle terreur de ce fatal rocher, ne se contentaient pas de mettre entre eux et lui un espace de dix ou même de vingt milles, mais ils s'écartaient de plus en plus vers le sud, de manière à coudoyer le rivage; aussi, lorsque le vent tournait subitement au nord, comme il arrivait souvent, les marins trop prudens s'exposaient à s'engager dans une baie profonde, à l'ouest de Fast-Castle. Si la brise fraîchissait avant qu'ils pussent tirer au large, ils payaient cher leurs appréhensions du Bell-Rock, en heurtant sur des bas-fonds aussi dangereux, beaucoup plus étendus et inévitables. C'est ainsi qu'à cette époque, trois, quatre et quelquefois six navires faisaient ordinairement naufrage, chaque hiver, à un mille ou deux de notre porte.

Il n'est pas beaucoup de spectacles qui parlent plus à l'imagination qu'un vaisseau échoué sur une côte, et mieux encore sur une côte comme celle-là, bordée de rescifs qui s'étendent au loin et n'offrent aucun abri. Le malheureux

Digitized by Google

vaisseau reste démâté, battu par les vagues, avec son équipage au désespoir se cramponnant aux mâtures ou aux agrès, et poussant des cris de détresse qui se perdent dans le mugissement de la mer, — tandis qu'à chaque nouvelle lame diminue le nombre des naufragés, jusqu'à ce qu'enfin il disparaissent tous : — enfin le brave navire est mis en pièces, — et la côte, sur une lieue d'étendue, se couvre de planches et de mâts brisés, de caisses entr'ouvertes, et de tous les débris de la précieuses cargaison, sous le fret de laquelle quelques heures auparavant le vaisseau voguait avec assurance et fierté sur la plaine des flots.

Mais ce serait bien se méprendre que de supposer que le spectacle de ces désastres, et encore moins la description des périls de la navigation, puissent en rien détourner une jeune tête de sa préférence instinctive pour une profession qui offre des séductions aussi vives et aussi variées que celle du marin. Quant à moi, chaque nouveau naufrage dont j'étais témoin ne servait qu'à m'exciter de plus en plus à poursuivre le but de tous

mes rêves pendant la veille ou le sommeil.

Je me souviens cependant d'avoir éprouvé une émotion solennelle, qui parfois approchait de la terreur, en voyant les vagues se dresser sur ces malheureux vaisseaux dévoués au naufrage, et les fracasser peu à peu, à mesure que la marée avançait. Mais il y avait ensuite au fond de mon cœur une confiance et un charme inconnus qui l'emportaient sur ces faiblesses passagères. On raconte encore aujourd'hui parmi nos pêcheurs une histoire traditionnelle dont je suis le héros. Je contribuai, selon eux, à sauver un équipage en engageant quelques hommes de la campagne à transporter sur une charrette un bateau qu'il fallait aller chercher de l'autre côté de la momtagne. On ajoute que je n'avais que quelques sous dans ma poche, et que l'offre de cet argent ne pouvant suffire pour déterminer le charretier à se détourner de la route, je déclarai hardiment que j'étais autorisé par mon père à promettre cinq guinées. Alors le charretier consentit à laisser mettre la cargaison inaccoutumée sur sa voiture, et le bateau arriva à

Digitized by Google

temps. Je n'ai aucun souvenir, je l'avoue, de cet incident, mais quelque chose de ce genre pouvait bien avoir eu lieu ou être supposé même par les pêcheurs mes bons amis et mes admirateurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que ne me sentant pas avec eux un être aussi inutile au monde que je le paraissais au collége, je dus m'attacher par des liens de plus en plus forts à la profession que je m'étais choisie.

Les générations futures de ma famille n'auront plus ce triste motif d'encouragement pour ceux de leurs enfans qui se destineront à la marine; — les naufrages dont j'étais si souvent le témoin ne se renouvellent guère plus, heureusement pour le commerce et l'humanité. Le fatal Bell-Rock, cause indirecte de tant de malheurs, — a été dernièrement converti en une des plus précieuses sécurités que puisse recevoir la navigation. La science, à force de persévérance et avec l'exemple de l'Eddystone comme précédent, est parvenue à ériger un phare de cent vingts pieds de haut sur ce formidable rescif. Le nocher, au lieu de faire tout son possible pour éviter le Bell-Rock, se

Digitized by Google

félicite lorsqu'il peut apercevoir l'étoile tournante qui brille à son sommet et facile à distinguer par la diversité de ses couleurs. Grâce à cette clarté amie, il peut se diriger en toute sûreté vers le port, malgré la nuit la plus obscure.

En revenant de ces scènes d'une vie active à la plus pittoresque des cités, la ville-vieille d'Édimbourg, j'étais plongé dans les ténèbres dix fois épaisses de mon collége. Le hasard me fit tomber un jour sur le passage où Shakespeare décrit le mousse qui dort à la cime du mât. Cette idée allait si bien à l'imagination d'un futur marin, elle me parut si poétique, comme elle l'est réellement, que je n'eus pas de repos que je me fusse procuré un exemplaire de tout le théâtre du poète. Je le lus d'un bout à l'autre, au grand dommage, j'ai presque honte de le dire, de tout le petit respect que je pouvais avoir pour les classiques. J'eus bientôt appris par cœur la « Tempête, » la partie nautique principalement, et je jurai une éternelle amitié au contre-maître de la pièce, dont le savoir, par parenthèse, quelque étrange qu'il soit, est

Digitized by Google

sur le tout parfaitement correct. Où Shakespeare a-t-il pris tout cela ?

En ce temps-là aussi, alors que mon imagination faisait un bizarre amalgame de naufrages vrais ou supposés avec les difficultés de la syntaxe latine, un jour de promenade, je rencontrai mon père dans la rue, près de la maison de feu lord Duncan.

— Je vous trouve à propos, mon petit maître matelot, me cria-t-il ; je veux vous faire voir le héros de Camperdown (1)

Je fus donc présenté comme un futur camarade à ce grand capitaine, dont le noble aspect était si bien d'accord avec sa haute renommée que je sentais accroître de plus en plus mon respect pour lui.

— Vous n'avez pas mauvais goût de vouloir être marin, jeune homme, remarqua Sa Seigneurie avec bienveillance, et si vous voulez venir avec moi, je vais vous montrer quelque chose pour vous engager à persister dans votre vocation.

(1) C'est à Camperdown que lord Duncan avait battu la flotte hollandaise, le 11 octobre 1797 (*trad.*).

Digitized by Google

Ce disant, il me conduisit dans une autre pièce où était suspendu un pavillon qu'il avait pris à l'amiral de Winter, le 11 octobre 1797. Je ne pouvais voir ce trophée sans intérêt; mais je fus plus enchanté encore de la franchise et de la bienveillance du vieux marin. Je ne pus m'empêcher de penser que si un tel homme croyait pouvoir faire attention à un enfant, cet enfant avait droit à un peu plus d'égards qu'on ne lui en témoignait au collége. Je me souviens que, le lendemain matin, je répandis un torrent de l'armes en rentrant, après ce jour de congé, dans le lieu que je regardais comme une prison, et où je comparais la réception du maître de la classe avec celle de l'amiral.

A quelque temps de là, un autre jour de congé, je rencontrai le professeur Playfair, de l'université d'Édimbourg, dans une maison de campagne. Ce philosophe, aimable et savant, avait le bonheur rare d'être également chéri de la jeunesse et des vieillards. Il gagnait l'affection des enfans non seulement par l'incomparable douceur de son caractère, mais encore par les encouragemens généreux qu'il donnait à leurs

Digitized by Google

dispositions naissantes; tandis que, parmi les érudits et les hommes de lettres, il ne se faisait pas moins admirer par l'étendue et la variété de ses connaissances que par la facilité, la clarté et l'éloquence de son expression, quand il parlait des sciences les plus abstraites.

Je le trouvai, un matin, assis par terre, prenant la hauteur du soleil avec un quart de cercle ou sextant de poche, au moyen d'un horizon artificiel, qu'il avait composé en répandant un peu de thériaque dans un vase. Lui ayant témoigné la plus vive curiosité de savoir quelle opération magique l'occupait, il m'expliqua tout de suite ou plutot essaya de m'expliquer l'objet de ses recherches. Au lieu de couper court à mes questions en me répondant que la chose était au-dessus de ma portée, il s'interrompit, et chercha à me faire comprendre jusqu'à quel point ces observation se rattachaient aux besoins de la vie navale. Le lendemain, il me donna un exemplaire de l'*Astronomie* de Bonnycastle, que je possède encore, et je crois pouvoir faire dater de cette conversation mon goût pour l'astronomie nautique, étude qui a

Digitized by Google

été pour moi une source continuelle de vives jouissances, et qui (on le verra par la suite), me fut de plus, d'un grand secours dans ma profession. Mais il est temps de sortir du collége, et de raconter ma première campagne....

Je serais fâché si ce que je viens de dire engageait quelque écolier paresseux, qui serait malheureux au collége, à choisir, comme remède, une profession aussi dure que celle de marin. Il serait bon qu'il eût pour la préférer à une autre quelques motifs plus sérieux. Quant à moi, je ne doute pas que notre système de discipline collégiale ait subi d'utiles améliorations; et déjà j'avoue que si je n'étais pas content, la faute en était plus à l'écolier qu'à l'école; mais j'ajouterai que j'avais la tête si remplie de voyages, que même si j'avais eu l'honneur d'être élevé à Éton avec toute la jeune noblesse d'Angleterre, j'aurais encore soupiré après le jour de ma sortie définitive.

Il est clair qu'aucun enfant, quelque instruit qu'on le suppose, ne saurait se former une idée correcte de la profession qu'il veut embrasser, et son choix fait, il est à craindre qu'il y persévère

Digitized by Google

par un sentiment d'honneur. Or, il n'est aucun métier où le désappointement soit aussi grand que celui du marin, parce qu'il n'en est aucun dont l'imagination se fasse un tableau plus poétique avant de le connaître par expérience; ai-je besoin de dire quel contraste il y a entre le bien-être ou les *comforts* du chez soi et les *discomforts* du navire, — sans parler de la mauvaise chère, des pénibles travaux, du mal de mer et de la discipline.

Dans la plupart des autres carrières, on peut calculer d'avance avec plus ou moins de précision les inconvéniens et les peines que rencontrera un jeune homme; mais qui dira ce qui attend le marin dans sa vie aventureuse? il faudrait parcourir en imagination le globe entier pour en rappeler une partie: il peut se perdre sur un vaisseau à trois ponts, ou être entassé dans un canot comme un hareng; il peut être rôti à la Jamaïque, ou gelé au Spitzberg; il peut être en croisière, ou prendre part à une action six jours de suite au milieu d'une flotte, et rester isolé tout le septième; il peut aller consommer au loin ses plus belles années dans d'en-

Digitized by Google

nuyeux loisirs, ou être employé sur les côtes du pays natal; il peut recevoir des nouvelles de ses amis tous les jours; où, comme il m'est arrivé une fois, rester quinze mois sans lire une lettre ou une gazette. Il peut avoir un commandant trop facile, ce qui est un grand mal, ou tomber sous un de ces capitaines toujours de mauvaise humeur qui, pour parler l'argot des *midshipmen*, retiennent chacun à bord «avec la crainte du seigneur et du manche à balais» Bref, il peut naviguer vingt ans sans trouver deux jours et deux visages semblables. Tout cela, fort agréable pour quelques esprits, ne laisse pas que d'en contrarier beaucoup d'autres : les tempéramens débiles y succombent généralement, et les âmes faibles se troublent de cette complication d'événemens et d'une existence si sévère. Mais d'un autre côté, telle est la variété des objets sur la mer, que si un jeune homme est seulement assez robuste pour supporter la veille du quart et autres fatigues indispensables, s'il a d'ailleurs un caractère assez fort pour persévérer dans l'espoir de voir un jour s'offrir à lui l'occasion d'utiliser ses ta-

Digitized by Google

lens naturels ou son zèle, il se félicite enfin de n'avoir pas cédé au premier découragement qui lui conseillait trop tard de battre en retraite.

Digitized by Google

II.

MON PREMIER VOYAGE SUR MER.

—

J'IGNORE ce que d'autres ont éprouvé en ces occasions; mais je dois confesser qu'en dépit de tout mon enthousiasme, quand vint le jour de quitter tout de bon ma famille et mes amis pour me lancer irrrévocablement et seul dans une vie nouvelle, je ressentis une défiance de moi-même et une inquiétude si imprévue, que je ne savais qu'en penser. J'avais choisi moi-même mon état, il est vrai; je n'avais jamais cessé de soupirer après mon départ du collége,

Digitized by Google

et cependant le moment arrivé, je regrettai presque d'avoir été pris au mot. Pour la première fois, j'apprenais le sens du mot responsabilité, et j'avais devant les yeux toute la honte qui suit la non réussite. Moi, dont toutes les pensées au collége me transportaient d'avance dans les régions inconnues pour lesquelles j'allais me mettre en route, je sentis mon cœur défaillir en entendant s'arrêter devant la porte la voiture où je devais entrer. « Que deviendrai-je, me dis-je, si les descriptions sombres de ces mélancoliques auteurs appelés poètes étaient de véritables tableaux de la vie, si notre existence d'ici-bas n'était qu'une succession de malheurs, si la carrière du marin ne valait pas mieux que la prison du collége? Quelle figure ferai-je lorsque, de détresse en détresse, je me verrai réduit à supplier mon père de me rappeler sous le toit paternel pour y manger le pain de la paresse, ou pour chercher dans une autre profession des ennuis non moins grands que ceux de la mer et de la classe? »

J'eus bien soin toutefois de ne laisser rien paraître de ces doutes alarmans; mais ce fut le

Digitized by Google

cœur gros que je pris congé de ces lieux chéris, où j'avais pasé de si heureuses vacances, et qui me semblaient les plus beaux sites du monde, opinion dont, je l'ai déjà dit, mes longs voyages ne m'ont pas fait revenir. Naturellement, j'eus une dernière entrevue avec mes amis les pêcheurs, que j'avais long-temps crus les hommes les plus instruits de ma connaissance, uniquement parce qu'ils en savaient plus long que moi sur les câbles et sur les termes de marine. Je ne puis dire que ces braves gens aient soutenu la contre-épreuve de mon retour aussi heureusement que la côte pittoresque près de laquelle ils demeuraient. Je me souviens qu'après ma première campagne, je descendis sur la grève en uniforme et non sans un petit mouvement de vanité pour montrer ma supériorité navale à ces pauvres amis, qui, pendant cet intervalle, étaient restés en quelque sorte fixés à leurs rochers, comme leurs coquillages. Leur acceuil fut très flatteur pour moi; mais leurs connaissances bornées des détails de leur profession me firent souvenir avec étonnement du temps où je les avais

Digitized by Google

admirés comme des maîtres dans la science nautique.

Le 16 mai 1802, je partis pour Édimbourg, et mon père me dit le lendemain : « Vous êtes maintenant à flot dans le monde ; il faut tenir un journal : voici un cahier de papier blanc et une plume pour commencer. » Je vais transcrire un spécimen de ce début, que je ne croyais guère destiné à l'honneur de l'impression.

17 mai : — Départ pour Londres. — Déjeuner à Dunglas et changement de chevaux. — Belford : changé de chevaux. — Dîner à Alnwick. — Coucher à Morpeth. — Levé de bonne heure. — Halte à Durham. — Pris les devans sur la chaise de poste. — Observé des chariots à charbons près de Newcastle. — Les roues sont construites de manière à descendre la hauteur sur des *choses* où elles s'engrainent. Le cheval suit le chariot pour le remonter quand il sera déchargé, etc. » — Le reste n'est guère moins insignifiant. Je donnerais beaucoup pour avoir enregistré, au lieu de ces dates et de ces notes, l'histoire naïve de mes impressions d'alors.

Digitized by Google

Nous nous rendions à Londres, ce grand foyer d'où partent tous les rayons du monde anglais, pour aller m'embarquer sous le pavillon de sir André Mitchell, alors à l'encre dans la Tamise, et à la veille d'aller croiser à la station d'Halifax. Mais je ne trouve rien dans mon journal qui mérite d'être extrait, et je ne me souviens d'aucun incident qui m'émût alors vivement, si ce n'est l'opération de m'équiper pour la première fois dans l'uniforme d'aspirant de marine. Je ne vis pas sans un vif plaisir briller la lame de mon poignard, et je m'admirai dans mon frac; mais je voyais surtout dans ce changement de costume la preuve que c'était bien sérieusement que j'allais entrer dans une nouvelle carrière. Ce fut donc avec une heureuse disposition à la gaîté que je fis ma première apparition sur le tillac d'un des vaisseaux de sa majesté le roi de la Grande-Bretagne.

Voici mon maigre journal de ce jour-là : — « Allé à Deptford, en fiacre, après déjeuner. — Rencontré dans la rue le capitaine du *Léandre*. — Allé avec lui au bureau des regis-

Digitized by Google

tres du vaisseau. — Inscrit mon nom dans je ne sais quel livre. — Allé chez le capitaine, qui me donna une liste de certaines choses dont j'avais besoin. — Pris un bateau, et monté à bord du *Léandre* pour la première fois. — Retourné à Londres, et allé au théâtre d'Adelphi, etc. »

Dans la plupart des autres professions, la transition d'un genre de vie à l'autre est plus ou moins graduelle; mais, dans celle de la marine, elle est si brusque et si peu préparée, qu'il faut qu'un enfant soit bien philosophe ou bien stupide pour ne pas se sentir d'abord très près d'être accablé du changement. Aux douceurs et aux caresses de la maison paternelle succèdent tout à coup pour lui le régime grossier du vaisseau et la parole rude d'étrangers. La sollicitude dont il s'est vu entouré jusque là, quelque sévère qu'on suppose la discipline domestique, est la tendresse même, comparée à la complète indifférence, pour ne pas dire la mauvaise mine, avec laquelle on reçoit à bord un novice ou un « petit pleureur, » comme on le nomme. Si même il a quelques connaissances

Digitized by Google

parmi ceux de son âge et de son rang, elles ont peu de consolations à lui offrir, et, en général, sont plus disposées à rire de la mélancolie d'un nouveau-venu qu'à l'encourager quand son pauvre petit cœur est sur le point de se briser.

Il arriva que je ne connaissais personne à bord, excepté deux aspirans dans les mêmes circonstances que moi. Je fus aussi présenté à un vieux grognard de contre-maître, aux soins de qui, bien contre son gré, j'avais été recommandé par un ami commun, un capitaine sous lequel il avait autrefois servi. Quant à notre excellent officier commandant, il avait bien autre chose à faire que de s'occuper des chagrins d'une douzaine d'enfans confiés à sa charge.

Je fus donc étourdi et abattu par la solitude de ma situation, lorsque mon père me serra la main en quittant le vaisseau. Je me souviens du désespoir avec lequel je regardai autour de moi, quand je compris toute mon insignifiance : « Et serai-je jamais capable, me dis-je, de remplir aucun rôle sur ce vaste théâtre? Comment faire? Par où commencer? Qui consulter? » Il

Digitized by Google

y a sans doute un vif plaisir dans la nouveauté; mais on peut en avoir trop à la fois, et certes, si on me demandait mon avis, je recommanderais qu'on n'introdusît que graduellement un novice à sa demeure future, et qu'on le plaçât, si c'était possible, sous les auspices de quelqu'un plus âgé que lui, qui, lui portant intérêt, pût adoucir les inutiles rigueurs de ce redoutable changement. Je manquais de cette préparation, et je n'avais ni ami ni personne à bord qui se souciât de moi le moins du monde. J'étais aussi très petit pour mon âge; j'avais un accent écossais très marqué, et j'étais d'ailleurs un peu têtu de ma nature. La chambre de discipline est sans doute un excellent endroit pour dompter un aspirant de ce caractère; mais j'ai vu maintes jeunes plantes plus délicates que moi écrasées par la sévérité de cette impitoyable discipline. Peut-être est-ce pour le mieux, parce que les jeunes gens qui ne peuvent ou ne veulent supporter ce traitement rude font tout aussi bien de chercher un autre état pour eux et pour les autres.

Il est une pratique dont je me suis toujours

Digitized by Google

bien trouvé, que je recommande par conséquent : c'est de ne pas présenter le mauvais côté des choses quand on écrit à sa famille; on s'habitue plus vite à être heureux en disant l'être, et il y a moyen de ne pas inquiéter les siens sans trahir la vérité. Ainsi, je me rappelle, comme s'ils étaient d'hier, les événemens contenus dans la lettre suivante, écrite le lendemain du jour où je fus abandonné à ma destinée — parmi des étrangers — dans le monde nouveau d'un vaisseau de guerre. J'étais loin d'être heureux, et j'aurais pu facilement attrister mes parens en appuyant sur ce qui m'était le plus désagréable. J'agis différemment.

« A bord du *Léandre*, 12 juin 1802.

« Mon cher père,

« Après vous avoir quitté, je suis descendu dans la salle des gamelles; c'est une pièce de vingt pieds de long environ, avec une table au milieu et des siéges de bois tout autour. Il y avait beaucoup de tasses et de saucières sur la table. Un homme entra, et versa de l'eau

Digitized by Google

chaude dans la théière. Nous sommes quatorze assis en même temps. On rit beaucoup dans ce trou noir, où nous n'avions que deux chandelles. On descend ici quand on veut, et puis on remonte sur le pont.

« Vers les dix heures du soir, on nous servit à souper du pain, du fromage et une espèce de pouding que nous trouvâmes excellent. Quelque temps après j'allai me coucher dans un hamac qui n'était pas le mien, le mien ne devant être prêt qu'aujourd'hui. Je me trouvai assez drôlement couché et bercé là, n'ayant qu'un pied d'intervalle entre mon visage et le plancher. Aussi me suis-je cogné plus d'une fois la tête contre les poteaux de ce *dortoir*, où dorment les aspirans, et où je dormis fort peu, je vous assure, au milieu du bruit que faisaient tous ceux qui allaient et venaient dans les ténèbres; puis, à peine avais-je fermé l'œil, qu'arrivait un des maîtres pour appeler ceux qui étaient de quart pendant la nuit; et il faut, à ce qu'il paraît, s'habituer à ne s'éveiller que pour votre tour de garde. J'aurais enfin dormi le matin; mais mon sommeil a encore

Digitized by Google

été interrompu par le travail des matelots.

« Il y a une grande ouverture qui descend des ponts jusqu'au fond de la cale, où l'on laisse tomber les tonneaux. Le pied de mon hamac était juste à côté de cette ouverture, de sorte que je voyais sans cesse les tonneaux monter et descendre près de moi. Je me levai à sept heures et demie, et entrai dans le *birth* (notre chambre de gamelle) : nous y attendîmes le déjeuner jusqu'à huit, lorsque l'homme qui sert à table survint, rouge de colère, en disant qu'au moment où il faisait chauffer la bouilloire sur l'étuve, le capitaine d'armes était venu jeter de l'eau sur le feu pour l'éteindre, parce qu'on chargeait de la poudre à bord. Ainsi il fallut nous passer de déjeuner. Nous avions cependant encore du pain et du beurre, que nous commencions à manger, lorsque le capitaine d'armes descendit lui-même pour nous enlever nos chandelles. Il nous fallut donc achever notre pain sec dans l'obscurité.

« Je montai ensuite sur le pont, et m'y promenai en regardant appareiller les bâtimens de la compagnie des Indes. A onze heures,

Digitized by Google

un de mes camarades et moi nous allâmes demander au lieutenant s'il voulait nous permettre de descendre à terre dans le petit canot, ce qui nous fut accordé, et nous nous y embarquâmes avec quelques autres aspirans. Nous entrâmes dans une auberge où nous nous dédommageâmes avec du café, du beurre et des petits pains, de notre déjeuner du matin; puis nous allâmes voir l'église d'Artford; et, ayant rejoint le canot à travers champs, nous revînmes à bord, etc. »

Les gens du métier remarqueront dans cette lettre un curieux mélange de mots profanes et de mots techniques, mais le tout passable toutefois pour vingt-quatre heures d'expérience, si on ne veut pas surtout être trop sévère sur le mot *ouverture*, employé au lieu d'*écoutilles*.

Dans une autre lettre, écrite quelques jours après, je faisais grimper les matelots aux mâts comme des chats. Dans une troisième, je mentionnais avec deux points d'admiration que nous avions fait voile, et que je m'étais trouvé

Digitized by Google

en pleine mer pour la première fois!! Je me louais de mes camarades et du maître d'école, homme très aimable, qui avait beaucoup voyagé, mais qui ne commencerait ses leçons que lorsque nous aurions fait *déraper* notre ancre pour Halifax.

L'épître suivante, écrite de Spithead, es assez caractéristique.

« A bord du vaisseau de Sa Majesté *le Léandre*, Spithead, 18 juin.

« Je suis plus content de ma position que je ne l'espérais lors de ma première entrée à bord. Nous avons dans notre gamelle quatre Écossais, six Anglais et deux Irlandais, de manière que nous formons une très agréable compagnie à table. Nous déjeunons à huit heures du matin, et dînons à midi. A déjeuner on nous sert du thé et du biscuit de mer; à dîner nous avons du bœuf, du porc ou du pouding. Quand nous mouillons près d'un port, il y a toujours des bateaux qui viennent avec toutes sortes de végétaux et de viande fraîche,

Digitized by Google

que nous leur avons bientôt acheté, ainsi que du pain mollet.

« Le 17, à neuf heures, nous avons jeté l'ancre dans les Dunes, — les fameuses Dunes; — mais au lieu de trouver une grande flotte qui pût faire tonner pour nous le salut de ses canons, il n'y avait qu'un bâtiment danois et un suédois. Toutes les hauteurs de la côte sont de craie. J'aurais voulu descendre à terre à Douvres, pour y prendre un fragment de rocher, mais nous n'avons fait que passer devant ce port.

« Nous avons vu la côte de France, mais de trop loin pour rien voir de ce qui se passait sur le territoire français.

« Nous autres aspirans, nous sommes de quart toutes les nuits pendant quatre heures; nous ne faisons que nous promener sur le gaillard d'arrière, si le vaisseau ne marche pas. Quand le vaisseau est à la voile, il y a toujours la moitié de l'équipage sur le pont. Les lieutenans, et nous avec eux, nous ordonnons la manœuvre des cordages et des voiles. Tous les hamacs sont apportés sur le tillac et mis à des

Digitized by Google

places réservées sur le bord, pour laisser plus de place à ceux qui travaillent sous le pont, et en même temps pour les aérer. Tous les ponts sont lavés et frottés chaque matin. Il y a une espèce de cylindre de grosse toile, de deux pieds de diamètre environ, qui est suspendu au-dessus du pont, et se continue au travers jusqu'à la cale. Le vent y entre par l'ouverture supérieure, et court jusqu'aux divers postes intérieurs, ce qui forme un ventilateur fort agréable.

« Ce matin vers les huit heures nous sommes arrivés à Spithead, et avons vu le célèbre Portsmouth; mais ce n'est pas aujourd'hui mon tour d'aller le premier à terre. En venant, nous avons admiré l'île de Wight. C'était un charmant coup d'œil : le soleil se couchait sous les flots à l'horizon opposé, ce qui était d'un bel effet sur les sites boisés de l'île. Il y a quelques navires à Spithead, grands et petits. Dans ma prochaine lettre, si je vais à Portsmouth, je vous parlerai du port et des bassins, etc. Nous restons, je crois, dix jours ici. »

Digitized by Google

Ces extraits, quoique très puérils comme de raison, montrent ce que peuvent inspirer les lieux communs d'un voyage, quand tout est neuf pour celui qui écrit et pour celui qui lit.

Voici une autre lettre que je vais transcrire, parce qu'elle reproduit, comme les précédentes, les sensations d'un jeune homme qui se trouve pour la première fois en contact avec le monde, et qu'elle montre aussi avec quelle facilité on s'exprime quand on est bien plein de son sujet. En la relisant après un intervalle de près de trente ans, je ne puis m'empêcher de remarquer combien le même individu diffère peut-être de lui-même, et en même temps combien il est semblable à lui-même à diverses époques de sa vie; les mêmes circonstances données, je ne vois pas pourquoi je n'agirais pas aujourd'hui comme alors.

« Portsmouth, 19 juin.

« Nous avons bien manqué de périr et de sauter la nuit dernière par suite d'un incendie à bord. Il était dix heures du soir. J'arrangeais mon hamac à côté de deux aspirans qui arrangeaient

Digitized by Google

aussi les leurs, lorsque nous fûmes alarmés de voir une grosse gerbe d'étincelles jaillir d'un coin du poste. Au lieu d'aller regarder ce que ce pouvait être, je courus à notre chambre de gamelle, et m'emparant de tous les pots de bière que les aspirans se disposaient à boire, je revins les jeter sur le feu pendant que d'autres couraient chercher de l'eau.

« En revenant, je vis le commis aux vivres couvert de flammes et s'efforçant de les étouffer, avec un tas de couvertures et de draps qui brûlaient à ses pieds. Un de nous courut au gaillard d'arrière, y prit les premiers seaux à incendie qu'il put trouver, les remplit et les apporta. Nous fîmes sortir aussi quelques matelots de leurs hamacs, mais en ayant soin de ne pas éveiller les autres, de peur de tumulte et de confusion.

« La sentinelle, aussitôt qu'elle eut senti l'odeur du feu, alla avertir le capitaine et le lieutenant, qui vinrent aussitôt et nous recommandèrent à voix basse le « silence. » On se munit en même temps d'un plus grand nombre de seaux, et on éteignit l'incendie, qu'on pen-

Digitized by Google

sait n'être que dans la cabine du commis ; mais un matelot ayant ouvert la porte de la cambuse, y vit aussi le feu ; l'eau y fut appliquée avec le même succès.

« Le capitaine fit mettre immédiatement aux fers le commis aux vivres, aussi bien que son domestique, et alla ensuite avec le capitaine d'armes dans le magasin à poudre qui est contigu à la cabine du commis ; il y trouva la paroi de séparation à demi-brûlée par le feu.

« Tout ce malheur était occasioné par une chandelle attachée à la solive supérieure de la cabine, d'où elle était tombée, et avait mis feu aux draps du hamac ; le commis, en voulant l'étouffer avec d'autres draps, avait enflammé tout le paquet qu'il jeta alors en bloc dans le magasin.

« On a placé une garde toute la nuit près de cet endroit. Personne n'a été blessé. Je suis bien chagrin pour le pauvre commis aux vivres, homme très obligeant et très bon, que nous aimions tous ; il nous donnait des dragées et autres friandises. Je crains qu'il ne soit cassé, etc. »

Digitized by Google

Cet incident servit à me faire remarquer; car le lendemain, à ma grande satisfaction, je reçus du premier lieutenant l'ordre d'aller dans le canot porter je ne sais quel message à un vaisseau qu'il me désigna au mouillage près de nous, à Spithead.

J'hésitais. — Eh bien! pourquoi ne partez-vous pas? me demanda-t-il, et je répondis que je ne savais pas quel était le vaisseau en question. « Oh! me dit le premier lieutenant en regardant par-dessus la galerie du bord, c'est celui qui a ses mâts de perroquet amenés. »

Or je n'avais pas la moindre idée de ce que signifiaient ces termes de *mâts de perroquet amenés;* mais comme l'officier semblait s'impatienter, je me hâtai de sauter dans le canot. Je tenais le gouvernail, mais je savais si peu m'en servir que nous voguâmes au loin en décrivant un zig-zag dans notre course. Le strokesman du canot (le rameur placé en arrière) croisa enfin ses rames, porta la main à son chapeau, et me dit : « A quel vaisseau allons-nous, monsieur? »

Je répondis, en répétant les termes du premier lieutenant : « A celui qui a *ses mâts de perroquet amenés.*

— Oh! alors, monsieur, s'écria le strokesman en souriant, nous l'avons déjà passé depuis quelque temps; le voilà.

Et il me le montra du doigt en poupe.

Nous virâmes de bord, et j'avais bien envie de dire au strokesman de diriger le canot, car quoique mes vieux amis les pêcheurs de la côte d'Ecosse m'eussent donné quelques leçons, je trouvai que ce n'était pas la même chose d'accoster un vaisseau de guerre à Spithead par la marée montante, ou de conduire un bateau-pêcheur sur la plage. Je fis courir le canot poupe en avant, et en voulant réparer cette bévue, je donnai des ordres qui eurent pour résultat une manœuvre aussi sotte pour un marin que le serait pour un cavalier de mettre le pied droit le premier à l'étrier en voulant monter à cheval, ce qui l'asseoirait sur sa selle le visage du côté de la queue.

Cependant je parvins à grimper sur le vaisseau où l'on m'avait envoyé; je remis mon

Digitized by Google

message, et rapportai la réponse. Le premier lieutenant, pour toute salutation, me dit d'un ton aigre et courroucé :

— Où diable êtes-vous allé, jeune homme, pendant tout ce temps-là? Pourquoi avez-vous cru devoir traverser la flotte?

— J'espère, monsieur, répondis-je en bégayant, faire mieux une autre fois.

— Vous avez le temps d'apprendre en effet, répliqua le lieutenant.

Je sentis avec amertume par ce reproche que je ne pouvais me targuer d'avoir donné une grande preuve de sagacité nautique par ma conduite récente, lors de l'incendie du magasin. J'étais assez fier de n'avoir pas crié au feu, et d'avoir songé si heureusement aux pots de bière... mais ce brillant exploit semblait déjà tout à fait oublié!

Les officiers et les autres personnes en autorité devraient faire attention à la manière dont ils parlent aux jeunes gens. Quoique les blessures faites avec la parole ne laissent pas de traces sur la peau, comme celles du plomb et de l'acier, elles pénètrent souvent plus pro-

Digitized by Google

fondement dans le cœur, et y saignent plus long-temps qu'on ne voudrait.

Je fus excessivement mortifié; mais la leçon de l'officier était trop juste, et le rire des marins du canot trop bien fondé, pour que je ne comprisse pas bientôt que je n'avais rien de mieux à faire que d'apprendre l'art de tenir le gouvernail, et de ne plus perdre de temps à deviner ce que pouvait signifier un *mât de perroquet amené*.

Digitized by Google

III.

DISCIPLINE DU POSTE DES MIDSHIPMEN (1).

—

Je passe sur mainte autre anecdote de Portsmouth, pour gagner enfin la pleine mer, car je ne me sentis complétement délivré de l'esclavage de l'école, et tout à fait lancé dans le

(1) Cock-pit, poste des aspirans. On appelle aussi *cock-pit*, à bord des vaisseaux anglais, le poste des malades et des blessés. c'est l'emplacement voisin de l'écoutille, au-dessous du premier pont. Il y a en avant un *fore cock-pit* où, en temps de guerre, sont logés le *boatswain* et le charpentier, au lieu de l'être sous le gaillard-d'avant, comme dans d'autres temps.

(*Dict. de Romme.*)

Digitized by Google

vaste champ d'une vie indépendante, qu'après avoir laissé les blanches falaises de la vieille Angleterre plusieurs lieues derrière nous. La courte lettre qui suit fut écrite au moment où nous prenions le large, et je puis encore me rappeler les sentimens que j'éprouvais en la traçant; c'était un mélange de joie et de crainte vague de l'avenir.

Spithead, à bord du *Léandre*, 11 juillet 1802.

« Hier, le capitaine a reçu son ordre de départ, et nous avons hissé le pavillon de partance. Nous allons désaffourcher le vaisseau (1), et nous ferons voile immédiatement pour Halifax. Adieu donc à l'Angleterre! »

Nous partîmes, et peut-être sera-t-il intéressant et utile pour des jeunes gens dans la même situation, de savoir que toutes mes idées de joie s'évanouirent plus vite que toutes celles qui n'apportaient que de sombres images. Depuis le jour où je fus lancé pour la première fois sur les flots, je me suis rarement embarqué

(1) *Unmoor*, désaffourcher le vaisseau et le laisser sur une seule ancre. (*Dict. de Romme.*)

Digitized by Google

sans éprouver mille appréhensions qui me faisaient presque désirer un obstacle à l'expédition. C'est d'autant plus étrange, que presque toujours la réalité fut plus agréable que je ne l'avais attendue, les obstacles plus faciles à surmonter, et la somme d'agrément et d'instruction plus grande que je n'avais compté la trouver dans la routine du métier, d'après mes lectures ou mes conversations.

Je l'avoue, j'ai eu souvent fort à faire pour soutenir mon courage à cette hauteur; mais quoique je ne me sois jamais tout à fait abandonné, ma résolution est tombée parfois si bas, qu'en me reportant à cette époque, je craindrais de retrouver des momens, où, si l'occasion s'était présentée, j'aurais, comme on dit en terme du métier, coupé mes câbles et laissé mes ancres. Heureusement pour moi, je n'ai jamais eu de milieu à choisir entre la pauvreté et le travail, et l'on m'avait appris à regarder le pain de l'oisiveté comme le pain le plus dégradant qu'un homme d'honneur puisse manger. Alors, il est vrai, je n'étais pas aussi pleinement convaincu qu'aujourd'hui que plu-

Digitized by Google

sieurs des avantages essentiels de la loi anglaise sur le droit d'aînesse, sont du côté des cadets; et cependant j'ai toujours cru de mon devoir et de mon intérêt de faire ressortir dans la pratique la vérité de ce paradoxe apparent.

Le premier échec à cette magnanime résolution de me rendre utile dans le monde fut un discours de notre excellent capitaine qui réunit tous les aspirans dans sa chambre, peu de jours après que nous eûmes perdu la terre de vue, et qui nous parla de la sorte:

« Je vous ai fait appeler tous, jeunes gens, « pour vous dire que vous n'êtes pas de la « moindre utilité à bord; franchement, vous « êtes plutôt un embarras. Mais puisque vous « êtes ici, je ne m'oppose pas à ce que vous « appreniez votre métier, si vous en avez le « désir. Vous aurez donc le choix de faire ou « de ne pas faire le quart; vous serez parfaite- « ment libres. Seulement, souvenez-vous bien « que si l'un de vous se décide à ce service, il « faudra le faire tout de bon. Ainsi, consul- « tez-vous, et rendez-moi réponse demain. « Maintenant, jeunes gens, allez-vous-en. »

Digitized by Google

Sur une douzaine que nous étions, il n'y eut je crois que moi et un autre qui prîmes le parti de faire le quart. La plupart des autres avaient déjà l'expérience d'un ou deux voyages, et ils savaient qu'il n'est pas fort amusant de se promener en long et en large sur le pont, pendant quatre heures de la nuit, en sus des occupations de le journée. Ils rirent donc sous cape de se voir débarrassés si aisément. Pour moi, je fus si mortifié de cette assurance officielle et dédaigneuse de mon inutilité, que je n'hésitai pas un instant, et que je saisis avidement tout ce qui me donnait l'espoir de démentir une assertion si outrageante : à vrai dire, je connaissais peu ou point le service qu'on exigerait de moi; mais je concevais assez bien que du moment où l'homme entre dans une voie, quelque étroite qu'elle soit, il peut s'y tenir plus ou moins bien, et qu'on distinguera bientôt celui qui dès l'abord se met sans réserve à la tâche et persévère dans son devoir.

Pour un jeune homme qui a de la santé et du courage, le quart est plus agréable qu'ennuyeux. Je parle d'après une expérience per-

Digitized by Google

sonnelle de près de douze ans, quand je dis qu'en somme les agrémens en dépassent les ennuis. Il n'est point d'opiat qui donne si bonne envie de dormir que quatre grandes heures de garde la nuit; quiconque en a fait l'épreuve, se rappellera, j'en suis sûr, ce contentement sans mélange avec lequel il est rentré au poste après avoir fait son temps, et quitté ses vêtemens humides; encore moins oubliera-t-il avec quel bonheur il a retrouvé son hamac, et s'est roulé dans ses draps. Le passé et le présent, tout alors lui est égal : que le vent gronde, que le vaisseau coure des dangers, que les travaux de la nuit commencent, que lui importe? son quart est fini. Je vais me coucher, dit-il, et certes un jeune aspirant après un quart fatigant, est une personnification aussi parfaite du mousse de Shakspeare que l'imagination peut le désirer (1); quoiqu'il ne soit pas à la lettre perché au haut d'un mât, « qui donne des vertiges », il est presque aussi rudement bercé : couché dans

(1) Dans le premier chapitre, le capitaine a déjà fait allusion au passage où le roi Henri VI envie le sort du mousse endormi sur une vergue. (*Note du trad.*)

Digitized by Google

un hamac, hissé près des bancs du plancher des câbles, n'ayant qu'un pied et demi au-dessus de lui et un demi-pied au-dessous, il est heurté à chaque roulis contre les épontilles, ou jeté par le mouvement du navire contre le pont qui est au-dessus de sa tête. Malgré tout cela, malgré les bruyans craquemens des canons de la batterie basse, malgré les mille bruits qui grondent au-dessus et au-dessous de sa tête, il dort, et il dort profondément, ou comme disent les espagnols : « *rienda suelta.* » (à bride abattue).

Outre la certitude d'y gagner un bon sommeil, il y a un autre avantage dans le quart. Le quart marque non seulement l'heure du service, mais encore la longueur de ce service, et avec tant de précision que tout le reste de la journée est libre et nous appartient. Pour un homme qui veut profiter de ses momens, un tel résultat est d'une grande importance, et il n'est pas non plus indifférent pour l'esprit d'avoir tous les jours une occupation à heure fixe. Cette obligation de travailler périodiquement paraît agir comme une meule sur laquelle s'aiguisent

Digitized by Google

notre intelligence et notre industrie. Certains raisonneurs raffinent sur cette idée : à les en croire, un homme de talent et d'imagination tirera souvent meilleur parti de ses dons naturels, s'il est forcé de consacrer une portion considérable de son temps à des occupations ennuyeuses et même pénibles, que s'il avait la libre disposition de ses vingt-quatre heures. On dit que l'écrivain le plus populaire et le plus ingénieux de notre siècle (1) croit devoir quelques unes de ses plus heureuses productions à la nécessité de s'atteler pendant plusieurs heures de la journée à l'ennuyeuse routine d'une cour judiciaire. Car, lorsque dans les vacances il se réfugie à la campagne, les ressorts de son esprit sont bien plus élastiques que s'il n'avait pas été enchaîné pendant plusieurs mois.

Quoi qu'il en soit, je prenais, moi, grand plaisir au quart, et j'étais même parfois content d'être trempé jusqu'aux os, preuve que mes fonctions n'étaient pas une plaisanterie.

(1) Walter-Scott qui était greffier de la cour criminelle d'Edimbourg. (*Note du trad.*)

Digitized by Google

Toute ma crainte en ce temps-là, était d'être regardé comme inutile.

Autres avantages du quart: — Rien ne fait mieux prendre des habitudes de ponctualité; rien ne contribue davantage à jeter l'esprit et le corps dans ces dispositions de pensée et d'action qui donne un but fixe aux projets, en nous montrant tout ce qu'on peut faire avec un travail régulier. C'est aussi une excellente chose que d'être chargé de bonne heure de quelque fonction, et bien que la tâche d'un aspirant de quart soit, après tout, peu importante, il n'en apprend pas moins la valeur du mot responsabilité, et il en vient ainsi par degrés à solliciter plutôt qu'à fuir l'exercice de devoirs plus relevés, convaincu que, dans sa profession, le premier point est d'obéir aux règles du service, sans s'inquiéter des conséquences. Il comprend enfin qu'il n'a que peu de droits aux éloges pour une conduite aussi simple, et que la louange doit être réservée pour ces grandes crises où un officier entreprenant et plein de ressources adopte, au milieu des difficultés, le plan qui finit par

Digitized by Google

amener quelque grave et glorieux résultat.

Quoique la louange soit rarement une monnaie qui ait cours dans la discipline du bord, je ne sais rien qui stimule plus les efforts ou qui raffermisse plus les bonnes résolutions d'un jeune officier que le témoignage, si léger qu'il soit, d'une approbation opportune. La louange comme la charité dont elle est une branche peut être dispensée par tous; nul n'est si bas placé qu'il ne soit en état d'obliger quelqu'un de ses compagnons. L'équipage d'un bâtiment est si isolé du reste du monde, les membres en sont si constamment rapprochés l'un de l'autre, qu'ils peuvent influer sur leur bonheur mutuel plus efficacement qu'il ne serait possible en terre ferme. Aussi n'y a-t-il dans un vaisseau ni officier, ni matelot, ni mousse qui ne puisse, dans l'exercice de ses fonctions, et sans s'écarter de la stricte vérité, être agréable à ses inférieurs ou à ses égaux, et entrer ainsi dans les vrais intérêts du service, en donnant pour mobile à toutes ses actions le désir de bien faire. C'est, après tout, le grand secret de la discipline.

Digitized by Google

Sur des vaisseaux de ligne, surtout s'ils sont destinés, comme l'était *le Léandre*, à porter pavillon d'amiral il y a toujours à bord beaucoup plus d'aspirans (1) qu'il n'en faut pour le service. Ces jeunes gens sont divisés en trois quarts, et les aspirans de chaque classe occupent différens postes sur le pont. Le second du quart, qui tient parmi eux le rang le plus élevé, se promène avec deux ou trois autres sur le gaillard d'arrière, mais toujours du côté sous le vent. Un autre aspirant, ordinairement le deuxième en ancienneté, a l'honneur d'être

(1) *A midshipman* : ce mot anglais correspond à celui *d'enseigne* ou plutôt *d'aspirant* ou *d'élève* dans notre vocabulaire maritime, voici la définition qu'on en trouve dans le dictionnaire de Romme. « Les *midshipmen* sont admis à bord non par le gouvernement, mais par les capitaines qui commandent les vaisseaux de guerre. Ils portent les ordre des officiers supérieurs et ils sont employés à tout ce que le services exige, soit à bord soit à terre. Le nombre des midshipmen embarqué sur un vaisseau est proportionné au rang de celui-ci : il y en a vingt-quatre sur un vaisseau du premier rang, et sur d'autres au nombre de 16, de 10, de 6, ou de 4; pendant la durée de leur service qui doit les conduire au grade de lieutenant après quatre ans de navigation, ils en font quelquefois les fonctions et ont le commandement des brûlots. » (*Note du trad.*)

Digitized by Google

posté sur le gaillard d'avant, tandis qu'un troisième, placé sur l'arrière, occupe la dunette. En outre, il y a quelquefois un aspirant des signaux, chargé de surveiller les communications faites par les divers bâtimens qui marchent de conserve, ou de leur donner des ordres, au moyen de pavillons hissés en général sur la dunette.

Après quelque temps d'épreuve, je fus nommé aspirant de la dunette; et dans l'espoir d'être promu à mon tour à la dignité d'aspirant du gaillard d'avant, je me montrai extrêmement zélé, peut-être trop, comme on va voir.

Il était expressément défendu et avec beaucoup de raison de mettre au sec aucun vêtement, si ce n'est sur les cargue-points ou les cagnards, et encore fallait-il la permission de l'officier chargé de cette partie du bâtiment. Tout le monde sait qu'il n'y a rien de plus disgracieux à voir que des hardes pendues au-dessous du plat-bord, entre les gaillards et surtout sur les supports de la dunette. Mais tous les aspirans de la dunette qui ont essayé de

Digitized by Google

prohiber de ces cordages les chemises et autres effets, savent qu'il n'est pas aisé de se faire obéir. Dans tous les vaisseaux bien réglés, les ordres sont exécutés pour les petites comme pour les grandes choses, afin qu'il y ait uniformité dans le service. Ces bagatelles sont pour ainsi dire la bordure et la décoration de la discipline ; elles prouvent en général, lorsqu'on y veille, que les autres points plus sérieux ne sont pas négligés. Notre premier lieutenant était fort rigoureux sur ce chapitre, et si son regard perçant découvrait une chemise ou des pantalons qui avaient échappé à la vigilance de l'aspirant de la dunette, le jeune homme était sûr de recevoir une mercuriale sévère, ou dans l'argot du poste *« de la gober. »*

Dès mon enfance, et surtout depuis que j'étais à bord, j'avais une peur horrible des reproches, ou des *perruques*, comme nous les appelions. Je mettais à les éviter une ardeur prodigieuse. Dès que j'eus le commandement de la dunette, je déclarai une guerre d'extermination aux chemises mouillées des matelots et aux pantalons blanchis des soldats de ma-

Digitized by Google

rine. Mais l'expérience prouve qu'il n'y a point de proportion entre la difficulté de faire exécuter un ordre de peu de conséquence et celle de se faire obéir pour un ordre plus sérieux. On est, en général, porté à oublier que l'obéissance est nécessaire et pour l'un et pour l'autre. Toujours est-il que, de mon temps, les malheureux aspirans de la dunette suaient sang et eau pour cette misère à laquelle l'équipage n'était nullement tenté de se soumettre, sans des punitions plus sévères que n'en voulaient généralement infliger le premier lieutenant. « C'est votre faute, jeunes gens, nous dit-il un jour, si ces linges mouillés salissent la dunette. Si vous teniez ouverts vos yeux endormis, si vous regardiez autour de vous pendant votre quart, au lieu de *ronfler dans le filet de bastingage*, *enveloppé de la queue de pavillon*, les matelots ne s'aviseraient jamais de suspendre leurs vêtemens dans un endroit si peu convenable. »

Nous résolûmes de ne plus encourir ses reproches à l'avenir, du moins pour les éternelles chemises. Malgré toute notre vigilance,

Digitized by Google

le jour paraissait rarement sans nous montrer quelque loque insultante, agitée par le vent; et souvent nous ne pouvions deviner comment on l'avait mise là. Un soir, ma bile s'échauffa: fatigué d'avoir averti cent fois et toujours en vain, je tirai mon couteau et je coupai les cordes qui attachaient une chemise au palan du petit canot; fort bien, si je m'en étais tenu là; mais, dans la fureur de mon zèle, je passai les bornes de mon devoir, et je jetai par-dessus le bord la chemise de contrebande.

Dès que le soleil se montra à l'horison, le plus systématique des premiers lieutenans fit sa ronde quotidienne. J'épiai son regard quand il se porta vers mon département, et je m'applaudis beaucoup lorsque je vis que, grâce à mon activité, il ne pouvait découvrir le moindre lambeau des loques accrochées.

Mais les ponts étaient à peine faubertés que j'aperçus un coquin de gabier de la hune d'artimon qui se dandinait à l'oreille du premier lieutenant, son chapeau dans une main, et de l'autre aplatissant ses cheveux sur son front: évidemment il portait plainte. L'instant d'a-

Digitized by Google

près je fus appelé et interrogé sur ma conduite. J'avouai que j'avais jeté la chemise par-dessus le bord ; je fus condamné à la payer, et le gabier fut puni pour l'avoir accrochée sur la dunette.

Un homme ordinaire s'en serait tenu là ; mais ce sage officier était d'une autre trempe, et j'ai souvent regretté depuis qu'il n'ait pas assez vécu pour recevoir les témoignages de ma gratitude. L'expérience m'a appris que je lui en devais pour cette leçon et pour bien d'autres, qu'alors j'étais incapable d'apprécier à leur juste valeur.

Il avait l'habitude, tous les soirs avant de se coucher, de donner au second du quart l'ordre de la nuit. Comme on peut le croire, son livret, joliment relié, contenait mainte injonction contre le délit en question ; mais, ce jour-là, il n'avait écrit que ces mots : « M. Hall est le seul qui s'acquitte de son devoir sur la dunette. » Il était inutile de faire remarquer, même au plus jeune d'entre nous, avec quelle exactitude la justice et la raison se balançaient dans cette circonstance : je n'avais pas le droit de jeter à la mer, au gré de mes caprices, la pro-

Digitized by Google

priété d'autrui, parce qu'elle n'était pas à sa place, et je fus condamné à en payer le prix. Mais ma faute provenait d'un excès de zèle, et le lieutenant me dédommageait par un éloge officiel.

Cet excellent officier fut malheureusement perdu pour le service peu d'annés après. Il était, en 1808, sur le *Conquérant*, navire qui faisait voile pour Lisbonne ; il fut atteint d'ophtalmie, ainsi que la moitié de l'équipage. Il ne recouvra jamais complétement la vue. Quoique promu éventuellement au grade de capitaine, il ne put servir long-temps et devint tout à fait aveugle. Il attendait sa nomination définitive, mais l'amirauté passa son tour, et cet oubli le rendit fou. Cependant ce n'était qu'un vain titre, puisqu'il ne pouvait plus reprendre la mer. S'il avait conservé la vue, il serait encore un des meilleurs officiers de la marine royale. — Autre a été son sort, et il est mort aveugle, fou, et le cœur brisé.

J'ai déjà dit, je crois, que j'étais très petit pour mon âge, passablement colère, et qu'en

Digitized by Google

outre je parlais le patois d'Edimbourg, avec le délicieux accompagnement de l'accent de Berwick, où l'on fait si bien sonner les rrr; de plus, j'avais le mal de mer à la moindre brise, et des rages de dents une fois la semaine. Au milieu de ces tribulations, je comptais avec confiance sur l'appui de mes compatriotes, dont plusieurs se trouvaient parmi les aspirans plus âgés que moi; erreur où j'étais tombé pour avoir entendu dire qu'en pays étranger les Ecossais se soutenaient entre eux. Mais ces garnemens, malgré leur amitié véritable pour moi, n'étaient pas toujours disposés à me prêter aide et secours, comme je l'entendais. Malheureusement aussi, je m'étais mis dans la tête que je parlais anglais avec une pureté remarquable; grande illusion, sans doute! Une fois il me manqua de l'argent, et un camarade voyant mon embarras, me demanda de quoi il s'agissait.

« Oh! » répondis-je, « j'ai perdu une demi-guinée». — (*I have tint* (1) *a half guinea.*)

(1) *Tint* (perdu) est un mot de l'idiome écossais.

Digitized by Google

« *Tint!* » dit l'autre, « que veut dire cela? »

Dans ce moment, un de mes compatriotes vint à passer. Il entendit la question, éclata de rire, et dit que *tint* signifiait *perdu*. Il ajouta qu'il n'y avait qu'un *Sawney* (1) du Nord qui pût se servir d'un mot aussi barbare, inconnu en Angleterre.

« *Eh Saunders* (2) *where are you gawing* (3), et plusieurs autres phrases moqueuses et offensantes pour mon pays natal, phrases qui ne peuvent guère s'imprimer, me furent décochées par la portion anglaise du cercle qui s'était formé pour entendre cette confusion des langues; si l'accent écossais dans sa pureté est assez mauvais, c'est, dans la bouche d'un ignorant, un patois vraiment sauvage; et c'était un surcroît de dépit pour moi d'entendre ses beautés doriennes profanées par des bouches anglaises. Je tins bon pendant quelque temps,

(1) *Sawney*, sobriquet générique donné aux Écossais.

(2) *Saunders*, même mot que *sawney*.

(3) Phrase écossaise pour *eh saunders where are you going*: eh, l'Écossais? où allez-vous, les Écossais prononçant autrement que les Anglais. (*Note du trad.*)

Digitized by Google

mais enfin je me mis en grande colère ; c'était justement ce que les coquins voulaient. Saisi soudain d'une pensée lumineuse, je me tournai vers l'auteur de tout le mal, vers celui qui, par sa traduction de mon expression provinciale *tint*, m'avait attiré toutes ces railleries, et je lui dis en fureur : « C'est vous qui avez volé la demi-guinée. »

J'eus les rieurs de mon côté, mais pour un moment, un seul moment, car l'instant d'après, une grêle de coups de poing venant de la partie accusée, vengea l'indépendance de la justice du cock-pit, et dispersa à droite et à gauche toute notre bande (nous autres menu frétin), comme un dauphin disperse une nuée de poissons volans.

Cette affaire à peine oubliée, j'en eus une autre , encore à cause d'un compatriote qui était alors et qui est toujours de mes meilleurs amis, mais dont les bonnes intentions me semblaient fort suspectes.

Il n'est dans toute la marine royale aucune classe d'individus doués d'un appétit aussi insatiable que les plus jeunes aspirans; leurs

Digitized by Google

assiettes sortent de leurs mains aussi nettes qu'avant le dîner. La cause de cette voracité, il est inutile de la chercher; le fait de leur prodigieux appétit est universellement connu. Dans une telle communauté, la maxime des Esquimaux : *premier venu, premier servi*, se met parfois en pratique. Un jour, après le quart du matin, je descends à midi et demi pour dîner, mais je ne trouve qu'un morceau de bœuf provenant des provisions du vaisseau que nous appelions *bout de vieux câble salé*, et que nous prenions quelquefois pour du *cheval salé* : il ressemblait beaucoup à de l'acajou, et était souvent tout aussi insipide. On m'avait laissé encore une très petite part de pudding gras, appelé dans notre argot *dough* ou *duff*, et qui différait peu pour l'aspect et le poids de la terre de pipe. On a dit avec raison des jeunes aspirans que si Dieu peut changer leurs cœurs, le diable ne peut rien sur leur estomac, et dans cette occasion, je me plaignis non pas de la qualité, mais de la quantité des mets. En cinq minutes le plat et l'assiette étaient revenus à cet état habituel de propreté qui aurait fait de la place de marmiton

Digitized by Google

une complète sinécure, si nous avions été honorés d'un pareil serviteur.

Pendant que je ruminais sur cette maigre chère, un des plus âgés aspees me cria : « Allons, cadet, vous avez fini de dîner; partez; j'ai besoin de votre place à table pour écrire mon loc; allons, débarrasse le plancher. » Et en dépit de lord Chesterfield (1) qu'il lisait continuellement, il me jeta sans cérémonie dans le poste; soit l'indignité de ma sortie dont je n'ose raconter les détails après un si long intervalle, soit la vacuité de mon estomac, j'étais de très mauvaise humeur quand je remontai sur le pont, moins d'un quart d'heure après que j'en étais descendu.

« Holà ! maître Saunders, » cria un de mes amis écossais; « qu'avez-vous donc? vous êtes « aussi rouge que notre compatriote quand il « fut pris à moitié passé dans un trou de mur « de jardin. »

« Pour vous dire la vérité, » répondis-je, content d'exhaler ma colère, « je n'ai pas eu

(1) Qui a écrit sur la politesse.

Digitized by Google

ma part de pudding aujourd'hui. » — « Oh ! oh ! est-ce cela ? Parfait ! *votre part* de pudding ! excellent ! » Et aussitôt il se précipita au bas de l'échelle pour passer la plaisanterie aux autres, de sorte qu'à chaque pas j'étais assailli de questions sur *ma part de pudding* ; et ma malheureuse phrase traduite dans les divers dialectes de ce qu'ils regardaient comme de l'écossais, uniquement parce que ce n'était pas de l'anglais, fut répétée comme un refrain de chanson toute la semaine suivante.

Cette histoire, ainsi que celle de la demi-guinée, aurait été bientôt oubliée pour une autre, si un de mes compagnons de gamelle n'eût lu *sir Launcelot Greaves*, roman de Smallet, dans lequel un certain juge Gobble est représenté comme un grand gourmand. Le malicieux lecteur ne fut pas plus tôt arrivé à ce passage, qu'il s'écria qu'il avait trouvé un nom pour moi, et je fus incontinent baptisé du sobriquet de M. le juge Gobble, titre que je conservai jusqu'à ce qu'un autre plus à mon goût et plus juste me fût donné en échange.

J'avais entendu dire ou lu quelque part que

Digitized by Google

si l'on descendait dans la mer une bouteille bien bouchée à la profondeur de cent brasses, on la retirerait pleine d'eau douce. Comme beaucoup de modernes inventeurs, je m'imaginai que cette expérience avait été mal faite. Par une matinée belle et calme, j'empruntai donc une couple de lignes à morue qu'on préparait en grande quantité pour les bancs de Terre-Neuve; puis, arrivé hors de vue, sous un des canons de la batterie basse, je jetai mon appareil par-dessus le bord. On m'aperçut au moment où je le hissais, et il nageait à peine à la surface de l'eau, qu'une demi-douzaine de mes compagnons, moins savans, ne se firent pas faute de brocards sur mon expérience. Quelle explosion de rires, lorsqu'en examinant la bouteille, je trouvai le bouchon à sa place, mais plus enfoncé, et le contenu aussi salé que possible.

« Bien ! » dit l'un des spectateurs. « Voilà qui est plaisant ! le juge Gobble est devenu physicien ! Qui l'aurait pensé? » Et ils se dispersèrent pour aller rire d'autre chose, légers de cœur, sans souci de rien, prêts à toute malice

Digitized by Google

comme à tout travail, se formant par degrés et par des progrès involontaires à l'accomplissement exact des devoirs si variés de leur profession, qui, semblables aux élémens avec lesquels il leur faut lutter, sont à peine les mêmes deux jours de suite.

Quelques-uns de ces jeunes gens avaient des dispositions pour la mécanique, d'autres pour la navigation, et d'autres consacrant une grande partie de leur temps à l'étude du gréement et de la construction navale, avaient toujours les mains dans le baquet au goudron. Peu s'adonnaient à la lecture et au dessin; quelques désespérés embouchaient résolument la flûte; un ou deux ne songeaient qu'à la toilette; plusieurs juraient amitié fidèle à la bouteille de *grog*, tandis que de temps à autre un aspirant sentimental se croyait inspiré et composait des vers exécrables que nous trouvions excellens. De tous ces jeunes gens pleins d'espérance, le plus grand nombre a trouvé un tombeau, les uns à terre, les autres dans les vagues de l'Océan.

En passant les bancs de Terre-Neuve, le

Digitized by Google

vaisseau fut mis en panne, afin de rester en sonde; le quartier-maître attacha un hameçon amorcé à une ligne de fond, et amena à la surface une belle morue, de la profondeur de quatre-vingt-dix brasses. Le capitaine consentit à s'arrêter une heure ou deux; une cinquantaine de lignes furent lancées, et bientôt les ponts furent couverts à l'avant et à l'arrière d'une quantité de poissons telle que Billingsgate (1) en a rarement vue.

Quand on ne connaît rien à la vie du marin, on croit que le poisson est pour nous une nourriture commune; et cependant il est rare que nous en goûtions. Aussi notre meilleur repas au port, est un plat de soles fraîches ou de maquereaux. Le poisson le plus commun est pour nous un met recherché. Ce n'est que dans les mouillages qu'on en trouve; car dans l'Océan vaste et sans fond, on ne rencontre que des baleines, des marsouins, des dauphins, des requins, des bonites et des poissons volans. J'aurai peut-être occasion de décrire la manière de prendre, de préparer et de manger tous

(1) Billingsgate, marché au poisson de Londres.

Digitized by Google

ces poissons, car nous faisons ripaille de tous, excepté du requin : entre lui et les matelots c'est une guerre éternelle, assez semblable à celle qui exista de tous temps entre les Indiens et les Esquimaux; le requin peut être comparé aux Indiens qui mangent leurs prisonniers, et nous aux Esquimaux qui se contentent de tuer leurs captifs et préfèrent manger autre chose.

Je n'ai jamais compris pourquoi certaines personnes prennent du poisson, tandis que d'autres ne peuvent en venir à bout. Dans la pêche de rivière, un certain degré d'adresse, le choix du lieu, sont des chances de succès, cela se conçoit; mais quand une ligne est plongée à quatre-vingts ou cent brasses hors de la vue, à quoi peut servir l'adresse? Eh bien! dans un vaisseau, sur les bancs de Terre-Neuve, ou dans un canot sur les bords du Thrumcap, dans le havre d'Halifax, j'ai vu un matelot amener autant de morues qu'il pouvait de fois amorcer son hameçon; d'autres, au contraire, dans des circonstances tout à fait semblables en apparence, avaient beau se tourmenter pendant une demi-journée, ils ne prenaient rien du tout.

Digitized by Google

Sans doute l'intelligence doit agir à une des extrémités de la ligne; autrement le poisson ne mordrait pas à l'autre bout; mais l'embarras est de comprendre par quelle force mystérieuse l'intelligence humaine trouve son chemin, comme l'électricité, le long de la ligne jusqu'au fond de la mer. J'ai souvent demandé à d'heureux pêcheurs comment ils faisaient mordre le poisson, mais ils ne me donnaient que des réponses vagues; quelquefois ils prétendaient que cela tenait à l'appât. « Eh bien! disais-je, donnez-moi votre ligne, et prenez la mienne. » Mais deux minutes après que nous avions changé de place, mon compagnon prenait autant de poissons qu'auparavant, et ma nouvelle ligne n'éprouvait aucune secousse, bien que tout-à-l'heure, les poissons parussent se disputer l'honneur de mordre à l'hameçon de mon voisin.

Il y a, je suppose, un tour de main, un jeu du poignet qui communique à l'appât un mouvement particulier, et qui le fait ressembler aux vers que les poissons aiment le plus. Mais cet art ne se démontre pas plus par des paro-

Digitized by Google

les que le talent d'un peintre, ou les pirouettes d'un danseur. Des pêcheurs sans expérience, qui perdent patience comme moi, parce qu'ils ne prennent pas de poisson au premier coup de ligne, feraient mieux de s'occuper d'autre chose. La seule fois peut-être où je pris du poisson, ce fut dans mon premier voyage à travers l'Atlantique. Ma ligne étaitrestée dans l'eau une grande heure; je la retirai tout désespéré. Elle était si légére, que je crus qu'elle s'était brisée; mais quel fut mon étonnement quand je vis flotter au bout une énorme morue, doublée de volume par l'expansion de sa vessie natatoire.

A la profondeur de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix brasses, cet appareil est comprimé par cinquante ou soixante atmosphères; mais quand l'air est délivré de ce poids, en approchant de la surface, la force des muscles est insuffisante pour le retenir ainsi condensé; et son expansion non seulement tue le poisson, mais quelquefois le lacère, comme le ferait l'explosion de la poudre à canon.

Après une traversée d'environ six semaines.

Digitized by Google

nous arrivames à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse; et je me rappelle parfaitement mes sensations en touchant les rives du Nouveau-Monde. « Au moins, me dis-je en moi-même, je suis décidément lancé, et j'aurai du malheur si je ne fais pas le tour du globe avant de me reposer. » Et cela n'a pas manqué; mais la plupart de ces voyages ont été exécutés au service, et forcément, sans aucune volonté expresse de ma part. Une fois seulement, j'ai parcouru l'Europe à la hâte; et récemment, j'ai fait pour mon compte une excursion dans l'Amérique du nord; mais à part ces exceptions, et une petite course à l'île du Prince-Édouard, dans le golfe St-Laurent — course sur laquelle je reviendrai peut-être — chaque lieue, tant sur terre que sur mer, a été parcourue aux frais de Sa Majesté, c'est-à-dire dans l'exercice de ma profession.

Le but de cette observation est de donner une sorte d'encouragement aux officiers de marine de tout rang et de tout âge. A moins qu'ils ne soient bien stupides ou bien malheureux — ou l'un et l'autre — ils auront dans le cours de leur vie tout autant de moyens de voir les pays

Digitized by Google

étrangers que s'ils fussent nés avec de la fortune, et qu'ils l'eussent dépensée uniquement en voyages. Et certes, c'est une chose agréable que d'être transporté partout sans bourse délier; peut-être y a-t-il aussi quelque avantage a être ainsi balotté sans choix de notre part. A vrai dire, c'est souvent un désappointement amer de se voir contraint de partir à la hâte, nos observations inachevées, notre curiosité à demi satisfaite, pour être lancés, tout occupés des scènes que nous quittons, au milieu de scènes nouvelles; mais aussi l'attention est tenue sur le qui vive, et l'esprit, obligé d'observer plus vite, acquiert plus de pénétration, plus de netteté et de promptitude dans les décisions. Les pays qu'on parcourt semblent de plus en plus féconds en curiosités; la masse de nos connaissances grossit, et à la fin, le champ de l'observation semble si plein, qu'au lieu d'avoir à chercher des matériaux, le voyageur est accablé de leur abondance, et ne sait par où commencer lorsqu'il veut décrire

Toutes les recherches bien dirigées dans une branche de l'histoire naturelle ont ce précieux

Digitized by Google

résultat que plus on avance, plus on veut avancer encore; et dans la marine, à mesure qu'un officier monte en grade, ses moyens de voyager utilement augmentent, ses relations dans la société sont plus faciles et plus étendues, et arrivé enfin au commandement d'un vaisseau, il se trouve peut-être dans la meilleure position pour voir le monde avec avantage.

Dans la plupart des pays, et surtout dans les pays nouveaux, les côtes sont ce qui offre le plus d'intérêt, parce que, naturellement, c'est là que les premières villes s'élèvent. Lorsqu'il n'en est pas ainsi, les officiers de marine font des excursions fréquentes dans l'intérieur, et partout ils sont sûrs de trouver un accueil cordial; partout on leur montre ce qui vaut la peine d'être vu. Leur meilleur passeport est leur uniforme; leurs meilleures lettres d'introduction, leur commission, et s'ils laissent perdre des occasions si belles, qu'ils s'en prennent à leur intelligence et non à la noble profession de marin. Si, comme officiers, ils ne savent tirer parti ni de leur existence maritime, ni

Digitized by Google

de leurs voyages, selon toute probabilité, ils auraient été déplacés dans toute autre carrière.

Un tailleur d'Halifax, tristement joué par un de nos aspirans qui ne voulait pas payer ses interminables mémoires, s'écria, dans un accès de colère, au milieu du poste, et devant nous tous, qu'après avoir fait essayer inutilement à son fils une douzaine de métiers, il était décidé, en dernière instance, à le mettre à bord comme aspirant. Ce blasphème fut proféré durant la courte paix d'Amiens, à notre première visite à Halifax, époque où n'ayant que peu de besogne, nous courions après les farces. — Le tailleur eut à peine quitté le vaisseau, qu'on résolut de le punir.

Ce membre vulgaire de l'espèce humaine s'enorgueillissait fort d'une queue oblongue qui lui descendait jusqu'au milieu du dos; elle n'avait pas échappé à ses ennemis, qui décidèrent, en conseil secret, qu'on la lui couperait.

Rien, il faut l'avouer, de plus traître que les moyens mis en œuvre pour porter atteinte à la gloire du pauvre tailleur. Il fut invité en-

Digitized by Google

forme à dîner avec nous; et comme on lui versa abondamment du *grog* fait suivant la formidable recette dite de *Nord-wester*, d'après laquelle une moitié du verre est du rhum, et l'autre moitié du rhum et de l'eau, notre hôte infortuné fut bientôt sous la table, tout à fait incapable de se mouvoir. Il fut hissé au milieu des cris de triomphe hors de notre poste, et placé en travers du câble de la troisième ancre, où après maints gémissemens et grognemens que lui arrachait la dureté de sa couche, il tomba profondément endormi.

Sa belle queue, l'orgueil de sa vie, fut alors fixée avec du goudron au câble même; et telle était la tenacité de cette substance, qu'au matin, quand le canon du point du jour, tiré sur sa tête, éveilla le pauvre homme, il ne put pas plus se détacher du lieu où il était fixé, que Gulliver en pareille circonstance. Son cerveau était encore tellement brouillé qu'il ne savait ni où il était, ni ce qui le retenait. Après avoir tiré ses cheveux pendant une minute ou deux, il appela du secours à grands cris. Un des aspirans, frappé de la brillante idée de

Digitized by Google

rendre le tailleur l'exécuteur de sa propre condamnation, accourut à son aide, et lui donnant un rasoir : « Au nom du ciel, cria-t-il, dépêchez ; le diable vous a saisi par la queue. »

Le pauvre artisan, fou de peur, plein d'horreur pour sa mystérieuse situation, fit aussitôt ce qu'on lui demandait. Il coupa en toute hâte, songeant peu que sa main précipitée tranchait ainsi la gloire et l'honneur de sa maison. En se retournant, il vit avec douleur la queue sacrifiée, qui pendant plus d'un demi-siècle avait fait ses délices à lui et les délices de sa tendre moitié Rébecca. Lorsque l'idée de revenir sans queue traversa sa tête à demi-égarée, il cria, dans l'angoisse du désespoir, à ses malicieux persécuteurs : « Oh ! seigneur ! oh ! seigneur ! je suis un homme perdu pour ma Rébecca ! »

La vengeance des aspirans fut complète ; et sur le vaisseau, pour exprimer la position d'un malheureux qui avait donné dans un piége et s'en était tiré avec perte, on conserva longtemps ce proverbe : « C'est un homme perdu pour sa Rébecca. »

Digitized by Google

IV.

LES BERMUDES. — LE SAUT DE LA BALEINE.

—

Le Léandre était un vaissau de cinquante canons bien connu dans la marine pour avoir formé une des lignes de bataille à Aboukir; il avait soutenu ensuite avec gloire, quoique malheureusement, l'attaque du vaisseau français *le Généreux*, par qui il fut pris avec les dépêches de Nelson qu'il portait en Angleterre; c'était un joli vaisseau, à jamais cher à la mémoire de ceux qui ont navigué sur son bord, de ceux-là surtout qui ont fait avec lui leur pre-

Digitized by Google

mier voyage sur mer, et ont pu, à la lettre, s'appliquer la belle pensée de notre chant national :

Our march is on the mountain wave, our home is on the deep (1).

C'est là en effet ce qui donne à la marine anglaise son caractère particulier, et contribue le plus à ses triomphes. Nous faisons réellement notre maison du vaisseau, nous n'avons d'autres idées de devoir ou de bonheur que celles qui s'y rattachent; nous sommes fiers de sa beauté comme nous le serions de celle de notre fille, et nous encourageons son équipage à d'honorables actions, comme nous voudrions y encourager nos fils. Le rang de chaque navire dans une flotte est un sujet d'interminables discussions parmi les officiers, les aspirans et les matelots de toutes les classes; car ils considèrent leur honneur individuel intéressé dans tout ce que fait ou est capable de faire leur vaisseau. Cette jalouse prédilection

(1) « Nos sentiers sont sur les montagnes flottantes de l'océan, notre maison sur l'abime des flots, » Ce vers fait partie du RULE BRITANNIA.

est plus frappante encore quand il s'agit de notre premier vaisseau, qui, comme notre première maîtresse, obtient en quelque sorte la fleur de nos sentimens, cette ardeur amoureuse que ne pourra surpasser ni égaler même aucun de nos attachemens à venir. Je dois en effet de bons amis et des souvenirs bien doux à d'autres vaisseaux; mais je suis sûr que, vivrais-je assez long-temps pour être grand-amiral, *le Léandre* aura toujours la première place dans mon cœur de marin. Je me souviens de tous ses coins et recoins, de chacune de ses poutres, de chaque cabine, de chaque canon. Ce souvenir est pour moi ce qu'est pour d'autres le souvenir du collége. Quand nous rencontrons quelques-uns de ceux qui ont fait partie de son équipage en ces temps heureux dont je parle, tout autre texte d'entretien est écarté; pendant des heures entières, nous n'avons pas de plus grand plaisir que de nous redire les aventures de notre vie d'aspirant et jusqu'aux événemens les plus puérils survenus à bord de notre cher *Léandre*. Qu'importe que chacun de nous ait peut-être entendu ou ait raconté lui-

Digitized by Google

même cinquante fois les mêmes histoires, les mêmes bons mots, dans la même compagnie! nous les écoutons encore avec un intérêt toujours croissant, avec cette intarissable bonne humeur qui nous transporte une seconde fois au printemps de la vie.

Le 6 décembre, nous partîmes d'Halifax avec une brise fraîchissante de nord-ouest; il faisait si froid que le port était couvert d'une vapeur appelée « le barbier », sorte de lourd brouillard qui pèse sur la surface de la mer et y glisse à l'aide du vent d'hiver, de manière à venir vous geler j'usqu'à la moelle des os. Ce brouillard est évidemment causé par la condensation de l'humidité immédiatement au-dessus des flots. Le thermomètre, lorsque nous mîmes à la voile, était à onze degrés au-dessous de zéro; et, sans la violence du vent qui vint briser en écume la surface de la mer, je crois que nous eussions été gelés comme les voyageurs du nord-ouest à l'île de Melville.

Comme nous dépassions un des quais de la ville d'Halifax, juste avant d'arriver à l'étroit passage qu'on trouve entre l'île George et le

continent, au sud de ce havre magnifique, un bateau en sortit tout à coup avec un monsieur qui, par je ne sais quel hasard, avait manqué son embarquement. Les gens du bateau réussirent à accoster le navire; mais en saisissant un câble qui leur fut jeté des chaînes de grands haubans, ils eurent le malheur, dans leur précipitation, de le faire tourner autour du banc des rameurs, au lieu de l'attacher quelques part à leur poupe. L'inévitable conséquence de cette manœuvre fut de soulever en l'air leur arrière... et de plonger leur avant dans l'eau. Il n'y a pas besoin d'être marin pour comprendre comment cela se fit, quand j'aurai dit que nous filions dix nœuds. En un clin d'œil, tout le monde du bateau, officiers et rameurs, flotta sur l'onde, les uns cherchant à empoigner un aviron, les autres gagnant la terre, qui heureusement n'était pas loin, car la mer est là si profonde qu'un navire allant ou venant peut sans danger raser le rivage.

Avec un froid si intense, nous fûmes étonnés de voir tous ces hommes nager si aisément;

Digitized by Google

mais nous apprîmes ensuite de l'un d'eux que l'eau étant de quarante à cinquante degrés plus chaude que l'air, il s'était figuré, en plongeant tomber dans un bain chaud; seulement à peine avait-il atteint la jetée, où il fut repêché comme un rat à demi noyé, qu'il se sentit littéralement enfermé dans un étui de glace depuis la tête jusqu'aux pieds. On ne lui ôta pas sans beaucoup de peine cette singulière cotte de maille. Ce ne fut qu'après être resté pendant quelques heures dans un lit bien bassiné, entre deux autres personnes, qu'il put se mouvoir, et il lui fallut plusieurs mois avant d'être en état de quitter la chambre.

Il nous eût été impossible de nous arrêter par un temps pareil et en un lieu semblable; *le Léandre* fila donc rapide comme une flèche, doublant le cap Chebucto, le cap Sambro et je ne sais combien d'autres caps noirs et de roches nues qu'on aurait dit ramollies par l'attrition de quelque immense déluge, qui semblait devoir submerger cette partie de l'Amérique entre les rivages du lac Érié à l'ouest, et Boston et New-York au sud et à l'est. Mais,

Digitized by Google

ce jour-là, nous n'avions pas de temps à perdre à ces observations. La brise se convertit rapidement en une rafale qui déchira en mille pièces notre voile du grand mât de hune, et en livra les lambeaux à l'ouragan, avec un tel fracas, que je crois encore, à l'heure qu'il est, en entendre le vacarme. Je sais peu de choses plus imposantes que le bruit causé par les frappemens d'une voile humide dans un ouragan pareil, quand, n'étant plus retenue par les écoutes, elle se tourmente en tous sens pour se débarrasser de sa vergue, qui ploie e craque d'une manière si terrible que la partie inférieure du mât lui-même s'incline quelquefois comme un roseau. J'ai certainement entendu des coups de tonnerre plus forts que les sons dont je parle, mais bien peu qui produisissent plus d'émotion que les explosions d'une voile déchirée par une tempête mêlé e de vent et de pluie. Je me tenais debout là où je n'avais que faire sur le gaillard d'arrière, au bord du vent, et ne sachant trop comment finirait une scène si nouvelle, mais ayant une idée vague que le vaisseau allait couler à fond.

Digitized by Google

L'amiral regardait la voile en lambeaux avec autant de sang-froid que possible, après avoir ordonné que les gabiers du grand mât de hune, dont les efforts étaient tout à fait inutiles, fussent rappelés de leur poste, hors de la portées des cordages qui éclataient sur leurs têtes. De temps en temps je remarquais le coup d'œil que sir A. Mitchell jetait du côté d'où soufflait le vent, dans l'espoir de quelque changement propice : mais tout allait de mal en pire, et enfin, lorsque le mât de misaine parut être réellement en danger, car il se ployait comme un jonc, quoique sa voile eût été risée, l'amiral se dispensa de tous les intermédiaires de l'étiquette, et, commandant directement la manœuvre, s'écria d'une voix si forte qu'elle me fit tressaillir et reculer à deux pas sur le gaillard :

« Du monde au cargue-point des basses voiles ! »

En une minute la voile s'éleva graduellement sur la vergue ; le vaisseau, gémissant et cruellement tourmenté jusqu'aux fibres de sa moindre planche, parut tout à coup soulagé de la

Digitized by Google

pression de la voile qui était sur le point de le précipiter tout droit sous l'Océan, et le faisait trembler de l'avant à l'arrière.

Il s'agissait ensuite d'établir le bâton de clin-foc pour débarrasser le beaupré. Dans l'exécution de cette manœuvre, un de nos meilleurs matelots tomba à la mer : c'était le second capitaine du gaillard d'avant. Telle était la précision de son admirable talent comme timonnier, que le capitaine lui fit un jour le compliment qu'il devait, certes, avoir cloué la boussole à l'habitacle. Aussi était-il si estimé à bord que sa perte y causa des regrets plus qu'ordinaires. Je vis le pauvre diable précipité de son poste, et je le suivis lorsqu'il flotta le long du navire, bondissant comme un liége, fendant bravement les flots, en élevant vers nous un regard suppliant que je n'oublierai jamais. En moins d'une minute, il était hors de vue; un canot aurait difficilement résisté à un pareil temps; et tout ce qu'on put faire pour lui fut de lui jeter des câbles dont aucun ne put arriver jusqu'à ses mains. Quoique nous eussions perdu bientôt ses traces, il est pro-

Digitized by Google

bable qu'il continua plus long-temps à nous distinguer, courant sous le vent à mâts et à cordes. (1)

Cet ouragan, le premier dont j'étais témoin, fut aussi un des plus terribles dont je me souvienne. Il dura trois jours, dispersa toute notre petite escadre, fit presque couler bas le *Cambrien*, un de nos vaisseaux, qui arriva aux Bermudes quelques jours après nous, ayant perdu son grand mât et ses trois mâts de hune.

Le sol des Bermudes nous sembla, à nous autres jeunes aspirans, bien aride, et n'offrant guère de productions utiles, — de celles du moins que nous eussions désiré y trouver. Il y avait alors si peu de bœufs ou de moutons dans cette île, que je me souviens que c'était rare de voir servir de la viande fraîche sur aucune table, et, parmi les basses classes, c'était un luxe inconnu. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui. Nos vaisseaux s'en ressentirent.

Les Bermudes forment plus de cent petites

(1) *Under our base poles. Courant à sac*, dit le Dictionnaire de Romme, ou *à mâts et à cordes*. (Note du trad.)

Digitized by Google

îles groupées autour de deux ou trois autres plus considérables. Le siége du gouvernement est dans l'île Saint-George, qui a quatre ou cinq milles de longueur sur deux de largeur. La ville est bâtie sur le revers d'une jolie petite colline en face du port. Les maisons n'ont pas plus de deux étages, et elles sont construites en pierres de taille, n'ayant la plupart qu'une cheminée. Telle est la blancheur des murailles que, lorsqu'on se promène dans les rues par un jour d'été, le reflet en est douloureux à l'œil. Heureusement, beaucoup de ces maisons étant entourées de bananiers, de calebasses, d'orangers et des diverses variétés du palmier, l'effet désagréable de la lumière ne se fait sentir que dans les rues découvertes. Cette jolie ville est presque entièrement habitée par des noirs; mais plusieurs d'entre eux possèdent des maisons, et ont gagné leur liberté d'une manière ou d'une autre. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les noirs affranchis ont des esclaves de leur couleur; mais naturellement ce sont les blancs qui en possèdent le plus grand nombre. On ne permet pas aux es-

Digitized by Google

claves de tenir une arme à feu dans les mains, de peur de révolte. Cette précaution, ainsi que la défense qui leur est faite de sortir des maisons passé neuf heures du soir, est nécessaire dans un pays où il y a plus d'esclaves que d'hommes libres.

Nous trouvâmes les noirs, en général, doux, dociles et bons. Si nous entrions chez eux, quoiqu'ils eussent peu de chose à nous offrir, ce peu de chose nous était toujours donné avec une simple et franche hospitalité. A vrai dire, nous reçûmes un accueil plus froid chez les blancs que chez les noirs; mais il faut ajouter que les moyens de traiter les étrangers sont très bornés aux Bermudes, les habitans de la plus haute classe se nourrissant, nous dit-on, presque exclusivement de viandes salées, qui leur sont apportées d'Amérique par des bâtimens allant et venant l'année durant, comme des bateaux de marché.

Nous avions bien lu dans des contes la description de pays imaginaires, où il y avait des forêts de cèdres; mais il fallait avoir vu les Bermudes pour croire à ces forêts. Dans ces îles

Digitized by Google

enchantées, cet arbre est le bois le plus commun. Tout navire ou bateau construit aux Bermudes est en bois de cèdre. De ce bois odorant sont aussi les solives et les meubles des maisons. Ce n'est pas le cèdre du mont Liban; mais il ressemble assez à l'if d'Angleterre, quoiqu'il s'élève rarement à la même hauteur. Il a une odeur agréable, et porte une petite baie bleue, de la grosseur d'un pois, qui, quoique douce au goût, est très sèche. Ce bois est très estimé dans les chantiers, à cause de sa solidité; après avoir été taillé et aplani, il garde quelque temps une jolie teinte; mais il devient bientôt pâle, et n'est pas susceptible de recevoir un beau poli. Nous vîmes aussi dans les Bermudes une telle abondance d'orangers et de citronniers que nous étions tout ravis à la vue des fruits dorés qui ornaient leurs branches; mais quand nous y grimpâmes pour les cueillir, comptant sur un grand régal, nous les trouvâmes tous de cette espèce amère qui n'est bonne qu'en marmelade.

Excepté quelques pigeons sauvages, on aperçoit très peu d'oiseaux, dont les plus com-

Digitized by Google

muns sont rouges ou bleus, à peu près de la grosseur d'une grive. Les bleus sont assez jolis; mais ils ne chantent pas plus que les rouges, de sorte que, dans le poste des aspirans, nous ne nous faisions aucun scrupule d'en faire cuire par vingtaines dans nos pâtés.

Outre l'île Saint-George, il y a, comme je l'ai dit, plusieurs autres îles de moindre étendue et une autre appelée le Continent, parce qu'elle est la plus considérable de tout le groupe, n'ayant pas moins de douze à quinze milles d'une extrémité à l'autre. Au nord-ouest du groupe est située l'île d'Irlande, où a été fondé, depuis quelques années, un vaste établissement naval, et près de laquelle se trouve aujourd'hui le mouillage des vaisseaux de guerre. La population de toutes les Bermudes était, à l'époque dont je parle, de près de vingt mille ames, dont la plus grande partie noire et esclave.

exagéré il n'y avait que 12,000 ames en 1850.

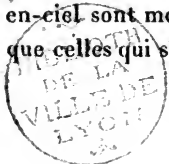
Le roc des Bermudes est une pierre poreuse et si molle que, si on a besoin d'une croisée additionnelle à sa maison, on n'a qu'à louer un noir qui, avec sa scie, a bientôt pratiqué une

Digitized by Google

ouverture, n'importe à quel endroit de la muraille.

Il n'est rien de plus remarquable dans ce singulier groupe d'îles que les rescifs de corail qui hérissent le fond de la mer vers le nord, et s'étendent au loin, formant une ceinture demi-circulaire à deux ou trois lieues de la terre. Si je m'en souviens bien, un de ces rescifs, appelé le North-Rock, montre sa crête au-dessus de l'eau. Tous les autres sont invisibles sous la surface de la mer, et forment par conséquent un des piéges les plus dangereux que la nature ait jamais placés sur la route des navigateurs. Nous vîmes maints pauvres navires venir se heurter sur ces perfides écueils, au moment où, apercevant la terre de cette distance, ils se croyaient dans une sécurité parfaite.

Quelque dangereux que soient cependant ces bas-fonds, il n'est rien de plus beau quand on les distingue à travers deux ou trois toises d'eau transparente et paisible. Ce n'est pas une exagération de dire que les couleurs de l'arc-en-ciel sont moins brillantes et moins variées que celles qui s'offrent à la vue quand, par un


BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

beau jour de soleil, vous regardez dans la mer ces régions enchantées. D'un autre côté, on ne saurait guère rencontrer, dans la vie aventureuse du marin, rien de plus terrible que ces beaux lits de fleurs sous-marines élevant leurs têtes comme les sirènes des anciens ou celles de la chevalerie, dont la fabuleuse fascination n'était pas moins à craindre. Si, par une triste fatalité, le marin s'engage une fois dans leurs rets, on ne sait que trop qu'il n'a guère de chances de s'échapper.

On raconte aux Bermudes l'histoire d'un batelier qui, vivant, dit-on, de ces désastres, aborda une fois un malheureux navire pris dans ces rescifs de corail comme une mouche dans une toile d'araignée, et dit au capitaine :

« Que me donnerez-vous maintenant pour vous tirer d'ici?

— Oh! tout ce que vous voudrez: fixez vous-même la somme.

— Cinq cents dollars (2,500 fr.).

— C'est convenu, c'est convenu. » Là dessus, le traître de pilote tint sa parole dans un sens, en tirant le navire d'un mauvais écueil

Digitized by Google

pour le conduire dans un autre pire encore.

« Maintenant, dit-il alors à l'étranger, doublement trompé et fort embarrassé, vous voilà dans un lieu d'où jamais vaisseau n'a pu se sauver, car il n'y a qu'un homme qui connaisse les passages, et cet homme c'est moi.

— Je suppose, répondit sèchement le capitaine, que moyennant une seconde somme pareille à la première, vous ne refuserez pas de me tirer de ce rescif comme des autres : que dites-vous de cinq cents dollars de plus ? »

Le marché fut bientôt conclu ; le passage unique fut indiqué, tout juste assez large pour les deux bords du navire, tout juste assez profond pour qu'il y eût six pouces d'eau entre sa quille et les bas-fonds. En demi-heure les cinq cents dollars furent gagnés.

« Maintenant, dit le capitaine lorsqu'il se vit hors de danger, maintenant, maître voleur, à bon chat bon rat ; c'est un proverbe de tous les pays : à moins que tu ne me restitues mes mille dollars, je fais couper le câble de ton coquin de bateau, et puis, au lieu de te rendre le mal pour le mal, comme je serais en droit

Digitized by Google

de le faire, je serai meilleur chrétien que toi, car je t'emmènerai en Amérique; c'est-à-dire que tu quitteras, grâce à moi, le plus infâme pays du monde pour un des plus heureux. Là, comme tu me parais avoir quelques gouttes de sang noir dans tes veines, je pourrai fort bien doubler mes mille dollars en te vendant au marché de Charlestown : qu'en dis-tu, mon brave Bermudois? »

Nous restâmes mouillés aux Bermudes pendant la plus grande partie des hivers de 1802 et 1803. La guerre n'avait pas encore éclaté, et en l'absence du service actif nous ne négligions rien pour nous occuper et nous amuser. Le maître et une bande de jeunes gens, amoureux de la navigation, se mirent à inspecter les rescifs de corail dont je viens de parler. Ce détachement de philosophes-naturalistes, comme on pouvait certainement les appeler, aborda au cap de Saint-David et autres lieux, pour vérifier avec plus de soin la longitude, observer la latitude et les variations de la boussole; mesurer le flux et le reflux perpendiculaires des marées; ou enfin, et plus

Digitized by Google

souvent, se donner le plaisir de la nage pendant une heure dans une mer délicieusement chaude. On comprend aisément que toutes ces recherches fournissaient à ceux qui voulaient les entreprendre un champ inépuisable d'études et d'intérêt.

A la première vue, plusieurs de ces occupations peuvent paraître triviales; mais il faut se rappeler que quoiqu'il soit facile de faire les observations mentionnées et autres semblables d'une façon grossière, il n'en est aucune qui, pour être bien faite, ne demande beaucoup d'attention et de travail. Par exemple, on croirait que c'est une chose toute simple de tirer une ligne droite sur un terrain, mais si on exige que cette ligne soit très exactement de telle ou telle longueur, ni plus ni moins, le problème est un des plus embarrassans qui aient exercé et qui exercent encore le talent des plus habiles ingénieurs du jour. Dans le fait, tous ces raffinemens d'observations ressemblent assez à la livre de chair du marchand de Venise, avec cette heureuse différence que le philosophe ne risque pas autant que Shylock,

Digitized by Google

même si, sur une base de six milles, il se trompait de six lignes dans son calcul !

Les marins, comme l'élément sur lequel ils sont bercés, ne se reposent guère et sont rarement satisfaits de ce qui a été fait avant eux. Conséquemment, dès qu'un navire arrive à un port, les navigateurs établissent immédiatement leur observatoire, braquent leurs instrumens, montent leurs montres marines, et comme les anciens Titans, commencent une attaque même contre les cieux... Et pourquoi tout cela? Ils se disent qu'ils agissent dans l'intérêt de la science, pour les progrès de la géographie ou de l'astronomie : — et c'est vrai; mais à ces motifs purs et nobles, s'en mêlent quelques autres moins sublimes, qui n'entretiennent pas moins le zèle. Il y a au fond de nos cœurs une malicieuse espérance de découvrir que nos prédécesseurs n'ont pas fait avec la précision où nous croyons atteindre leurs observations de la longitude, de la latitude et autres. Peu importe que notre exactitude supérieure provienne de la perfection comparative de nos instrumens, de nos loisirs plus

Digitized by Google

étendus, ou de quelques circonstances plus propices. Tant que nous espérons mieux faire, nous espérons aussi recueillir le fruit de notre supériorité, oubliant que nous serons surpassés à notre tour par plus habiles ou plus heureux que nous.

Un de nos jeunes camarades, devenu depuis un officier utile et entreprenant, se mit en tête d'aller faire une excursion dans un des navires baleiniers de la pêche des Bermudes. Il obtint la permission de descendre à terre et réussit complétement à être témoin de la capture d'une baleine. Le monstre toutefois entraîna les pêcheurs loin en mer, et ce ne fut que long-temps après le terme fixé pour son retour que l'aspirant reparut, délicieusement parfumé d'huile, et avec un admirable récit à nous faire de ses aventures.

On décida unanimement que c'était là une sorte d'expédition, et notre aspirant passa naturellement pour un esprit aventureux. Je fis partie d'une autre bande, qui, un peu jalouse des lauriers de notre camarade, saisit la première occasion de s'illustrer de la même ma-

Digitized by Google

nière. On découvrit un beau matin une monstrueuse baleine qui jouait autour du *Léandre*, dans l'ancrage de Muray, ayant franchi la ceinture de rescifs que j'ai déjà décrite comme bordant la rade à l'est et au nord. Nous ne pûmes deviner comment cet immense poisson s'était engagé dans un semblable guet-apens; peut-être, en se glissant le long des bords du banc de corail pour se débarrasser, contre ces aspérités, des incrustations de coquillages qui tourmentent ces montres de l'Océan, s'était-il peu à peu avancé trop loin; ou, plus probablement, s'étant mis à la poursuite de quelque menu fretin, il s'était laissé entraîner par son imprudente ardeur dans ce labyrinthe de rescifs, jusqu'à ce que la fuite lui devînt impossible. A tout événement, il se trouvait enfin dans une eau comparativement plus profonde de huit à dix toises, sans moyen apparent de retraite au milieu de cette trape de corail. Chacun de nous s'élançait aux cordages et au gréement pour voir s'agiter la baleine : quelqu'un soudain proposa assez témérairement d'aller lui rendre visite dans une des chalou-

Digitized by Google

pes, sans autres armes offensives ou défensives que les gaffes ordinaires; ce sont de longues perches, dont la pointe en fer, recourbée comme celle d'une houlette, suffit bien pour pêcher une tortue qu'on surprend endormie, mais qui n'est qu'un mince roseau, en conscience, contre un poisson de quarante ou cinquante pieds de long!

Nous partîmes cependant pour notre *folle chasse* à la baleine, sans aucune idée précise de ce que nous ferions, si nous abordions *le gibier*. Quand nous fûmes près du grand leviathan, son aspect devint de plus en plus formidable, et il fut nécessaire de préparer un plan régulier d'attaque, si nous voulions toutefois attaquer. Quant à la défense, il ne fallait pas y songer, car d'un revers de sa queue l'ennemi eût fait sauter la chaloupe et son équipage, les gaffes et le reste, par-dessus les dernières vergues du vaisseau amiral. Tous les yeux étaient alors fixés sur nous, et après un moment de délibération, nous décidâmes unanimement que nous devions arriver sur la baleine et tenter la fortune. Nous voguâmes donc; mais la

Digitized by Google

baleine, dont le dos apparaissait en ce moment au-dessus de l'eau comme un bâtiment avec sa quille en l'air, ne se souciant peut-être pas de notre approche, ou probablement ne nous voyant pas, glissa et disparut, ne laissant après elle qu'un vaste tourbillon d'eau huileuse, dans les cercles agités duquel nous restâmes à tourner quelque temps, comme de grands enfans que nous étions, la bouche béante. Nous nous trouvions à peu près à une demi-longueur de vaisseau du *Léandre*, de sorte que notre désappointement amusa beaucoup à bord, et que tous nos camarades descendirent en riant des agrès où ils s'étaient perchés pour voir le grand combat entre la baleine et les jeunes aspirans!

Pendant que nous étions sur nos rames, un peu embarrassés de ce que nous avions à faire, nous vîmes un des plus extraordinaires spectacles du monde. Je ne me souviens pas du moins d'en avoir vu beaucoup qui m'aient surpris davantage ou qui aient fait sur moi une impression plus profonde. Notre amie la baleine, trouvant sans doute l'eau désagréablement basse, car, ainsi que je l'ai dit, il n'y

Digitized by Google

avait pas plus de cinquante ou soixante pieds d'eau, ou impatientée peut-être de ne pouvoir s'éloigner des aspérités aiguës des rescifs de corail, ou n'importe enfin par quel autre motif de plaisir ou de peine, fit soudain un bond hors de la mer.

Ce saut énorme fut si complet, que pendant un instant nous la vîmes dans l'air suspendue horizontalement à près de vingt-cinq pieds de la surface de l'eau! Son dos devait donc être à plus de vingt pieds perpendiculairement au-dessus de nos têtes. Dans ce mouvement d'ascension, son élan avait quelque chose de la vivacité avec laquelle saute une truite ou un saumon; mais elle retomba dans la mer comme une lourde poutre qu'on jette par son côté le plus large, et avec un tel fracas que l'étonnement nous fit lever les mains à tous, et que le plus hardi d'entre nous resta un moment sans pouvoir respirer. Nous étions inévitablement tous perdus, en vérité, si la baleine avait fait son bond une minute plus tôt, car elle serait alors retombée sur la chaloupe. Les vagues produites par l'explosion s'étendirent sur la

Digitized by Google

moitié du mouillage ; et si *le Léandre* lui-même avait sauté, l'effet n'en eût pas été beaucoup plus considérable.

Pendant que nous étions ballotés à droite et à gauche dans notre cutter, nous eûmes le temps de peser le pour et le contre de notre entreprise, et de balancer les chances du succès contre celles d'être écrasés en atomes sous le ventre du monstre à son saut prochain. Toute idée de le prendre fut donc abandonnée, si une idée aussi folle nous était jamais sérieusement entrée dans la tête. Mais notre curiosité fut grande de voir une seconde prouesse du même genre, lorsque après être restés dix minutes sur nos rames, nous découvrîmes encore une fois le dos de la baleine à quelque distance.

— Allons l'asticoter encore, s'écria un de nous.

— Oui, oui, allons ! répondirent les autres, et nous partîmes dans l'espoir de voir une répétition du même spectacle. La baleine cependant ne jugea pas à propos de sauter de nouveau pour nous faire plaisir. Nous eûmes beau nous approcher d'elle plusieurs fois; elle finit

Digitized by Google

par se retirer tout de bon, et prit là direction du North-Rock, espérant peut-être s'échapper par l'étroit passage connu seulement des pilotes les plus expérimentés de ces parages hasardeux.

Ce ne fut qu'après avoir entièrement perdu la baleine de vue, et lorsque nous commençâmes à ne plus apercevoir la hauteur de l'île de Saint-George derrière nous, que nous eûmes le loisir de remarquer le changement de temps qui s'était opéré pendant cette folle expédition. Le ciel était devenu nuageux, et le vent s'était peu à peu converti en une brise du sud-ouest. Nous n'avions rien de plus sage à faire que de virer de bord; car pour peu que le vent eût augmenté, nous étions inévitablement entraînés loin du *Léandre*, et il nous fallut même ramer pendant plusieurs heures pour regagner le mouillage.

Je n'ai pas raconté cette histoire du saut de la baleine sans beaucoup hésiter, et je ne saurais mieux expliquer la cause de ma défiance en cette occasion qu'en rapportant une anecdote qui m'a été racontée par sir Walter Scott.

Digitized by Google

Je la recommande à l'attention des voyageurs qui ont le projet de communiquer au public ce qu'ils ont vu dans les lointains pays.

Il paraît que Mungo-Park, le premier et peut-être encore le plus intéressant des voyageurs d'Afrique, avait coutume de raconter à ses amis intimes diverses aventures curieuses et amusantes qui lui étaient arrivées pendant sa célèbre recherche du Niger. On ne trouve cependant aucune mention de ces anecdotes dans ses relations imprimées.

« Comment se fait-il, lui demandaient ses amis, que vous n'ayez pas mis tout cela dans votre livre ?

— Oh ! répondait Park, voici simplement la chose : — Je fus envoyé en Afrique pour certaines recherches d'intérêt public, et avec la mission expresse de soumettre à mon investigation quelques points particuliers. Or, il m'a semblé important de faire non seulement ces recherches avec soin, mais encore d'en rendre au public un compte aussi vraisemblable que fidèle.

— Très bien, répliquaient ses amis; mais

Digitized by Google

comme il n'y a rien que de strictement vrai dans ce que vous venez de nous dire, pourquoi avoir privé votre courage de ce qui en aurait, certes, doublé l'intérêt ?

— Je n'ai agi ainsi, leur dit alors le voyageur, que pour parvenir précisément à ce bon effet que vous supposez. J'aurais pu, il est vrai, donner à mon voyage un peu plus de popularité pour le moment ; mais ce n'était pas ce que je désirais. A tout événement, j'avais, selon moi, un devoir plus sérieux à remplir. Envoyé pour m'acquitter d'une mission donnée, je m'y consacrai avec tout le zèle et tout le talent dont j'étais capable. Mais, à mon retour, je compris que j'avais une autre obligation non moins essentielle, qui était de publier une relation qui, en même temps, fût scrupuleusement exacte et parût d'une bonne foi évidente. Quant à ces anecdotes que je me suis hasardé à vous dire, à vous, qui me connaissez depuis long-temps, je me suis abstenu de les répéter aux lecteurs du monde, qui ne pouvaient me connaître que par mon livre. En un mot, je ne me suis pas cru libre d'ébranler mon crédit

Digitized by Google

ou même de l'exposer à être ébranlé par des anecdoctes aussi extraordinaires que le sont quelques-unes de celles que vous venez d'entendre. Homme du public, dans le champ des découvertes, j'ai regardé ma réputation de véracité comme faisant partie de la propriété publique, et ne devant pas être traitée légèrement pour le plaisir d'amuser et d'étonner un peu plus les oisifs. Je craignais enfin qu'un seul point douteux, dans une pareille publication, n'affaiblît l'authenticité du tout. »

Après la mort de Mungo-Park, lorsqu'on préparait une notice biographique de cet aimable et patient voyageur, on s'adressa à un de ses amis, dont on connaissait la mémoire heureuse, pour lui demander communication de ces aventures, racontées dans l'intimité. Après un moment de réflexion, cet ami refusa de les donner au biographe, prétendant que ce ne serait pas généreux de publier après sa mort ce qu'il n'avait pas jugé à propos de publier lui-même de son vivant.

Avant d'envoyer à l'imprimeur mon aventure du saut de la baleine, j'éprouvai le scru-

Digitized by Google

pule de Park; et pour m'appuyer d'une haute autorité en matière de baleine, j'écrivis la lettre suivante à mon ami le capitaine Scoresby:

« Il y a plus de vingt-huit ans que je vis sauter une baleine de cinquante ou soixante pieds de long, dans le mouillage de Murray aux Bermudes. La profondeur de la mer, si j'ai bonne mémoire, était environ de dix toises, et la baleine avait, je ne sais comment, franchi la barrière de rescifs qui entourent ces îles vers le nord. Quand la baleine fut à sa plus grande élévation, son dos pouvait bien être de vingt ou trente pieds au-dessus de la surface des flots, et en ce moment elle était dans une position horizontale. Comme je n'ai jamais vu depuis pareille chose, j'ai peur de compromettre ma réputation de véracité en racontant une histoire qui, quoique vraie, pourrait ne pas être en rapport avec la dose de crédulité ordinaire des lecteurs. Vous m'obligeriez donc beaucoup en me disant si, dans le cours de vos voyages, vous n'avez pas recueilli quelque fait à l'appui du mien... »

Digitized by Google

Je reçus la réponse suivante du capitaine Scoresby, qui, comme tout le monde en conviendra, est l'autorité la plus respectable qu'on puisse citer sur cette question (1).

Liverpool, 25 août 1830.

« . . . . . Arrivant au sujet principal de votre lettre, j'ai le plaisir de pouvoir attester que le saut dont vous avez été témoin n'est pas aussi rare que vous me semblez le croire. Pendant que j'étais à la pêche des mers du Nord, j'ai vu de semblables tours de force exécutés par les baleines dans leurs momens de gaîté; c'était généralement par des baleines de moyenne taille; mais j'en ai vu qui avaient quarante ou cinquante pieds de longueur oublier leur gravité habituelle, et se montrer en l'air de la tête à la queue. J'ai plusieurs fois voulu aller à la poursuite de ces poissons en gaîté, mais constamment ils ont éludé l'alter-

(1) Voyez la curieuse *Relation de la pêche de la baleine dans les régions de l'Archipel*, par le capitaine Scoresby, tome 1er, page 467.

Digitized by Google

native de sauter sur la chaloupe, ou de se laisser toucher par les fers de gaffe.

« Par parenthèse, tandis que l'effet de la respiration de la baleine a été exagéré jusqu'à être assimilé à celui d'une cataracte, pour l'amusement des crédules, on a beaucoup négligé le saut des baleines, comme moyen d'intéresser à leur histoire. J'avoue que moi-même, dans ma description des régions arctiques, je n'ai guère que cité le fait sans l'accompagner d'un commentaire qui aurait pu être amusant. »

Digitized by Google

V.

UN CHIEN A BORD.

—

Pendant les longs hivers de notre mouillage aux Bermudes, à l'époque de la paix d'Amiens, la grande ressource de nos officiers de marine était la chasse au tir. C'est, comme on sait, l'amusement éternel que les Anglais portent aux coins les plus reculés du globe habitable; chassant dans tous les pays, ne songeant qu'au gibier, et trop souvent insoucians des préjugés ou des craintes des naturels, ils se livreront à ce plaisir, toujours nouveau pour eux-mêmes;

Digitized by Google

dans les régions inhabitées qui ne sont visitées qu'une fois en un siècle : si le capitaine Parry avait atteint le pôle, il eût sans aucun doute logé une balle dans l'axe de la terre.

Je disais donc que les officiers et les jeunes aspirans du vaisseau-amiral des Bermudes, en 1803, allaient presque tous les jours user de la poudre dans les bois de cèdres et les plantations d'orangers de ces îles enchantées, qui nous semblaient de plus en plus belles, après chaque nouvelle excursion. Ces messieurs voulaient sans doute se tenir en haleine pour les jeux plus sérieux de la guerre qu'ils croyaient imminente et qu'ils appelaient de tous leurs vœux. Les aspirans étaient généralement obligés de se contenter d'abattre les oiseaux bleus et rouges avec les pistolets du bord, et, faute de petit plomb, ils découpaient les balles à fusil de Sa Majesté. Les officiers cherchaient un plus noble gibier, et ils étaient naturellement mieux pourvus d'armes à feu et de munitions. Plusieurs d'entre eux avaient amené d'Angleterre quelques beaux chiens, des chiens d'arrêt de race; les aspirans voulurent aussi

Digitized by Google

avoir un chien à eux, mais sans être trop difficiles sur l'espèce, pourvu qu'ils en eussent un.

J'ai oublié comment nous nous procurâmes l'étrange animal qui remplit notre but; mais une fois qu'il fut à nous, il ne tarda pas à obtenir toutes nos affections. Il est vrai qu'il était aussi laid qu'une pareille bête peut l'être. Sa couleur était d'un jaune sale, et tandis qu'une partie de ses poils frisait, une autre pendait jusqu'à terre. Il était tout à fait inutile pour la chasse proprement dite, mais parfait pour amuser les jeunes têtes du bord chaque fois qu'il descendait sur la plage, chassant les pourceaux, aboyant aux vieilles négresses, et faisant cent autres gentillesses qui charmaient la génération des futurs officiers de la marine royale.

On est souvent d'avis divers sur les qualités des chiens; mais nous n'avions aucun doute de la grande supériorité du nôtre sur tous ceux du bord, quoique le nom que nous lui donnâmes n'exprimât pas, certes, cette confiance de notre part. Après une délibération très grave, il fut décidé que nous l'appelle-

Digitized by Google

rions *Shakings*, et il faut savoir qu'on désigne par le mot de *Shakings* les petits fragmens de cordage, les bouts de câble et de vieilles ficelles ou courroies, bref, toute espèce de rebuts en fait d'agrès. Ce singulier nom fut peut-être donné à notre joli favori parce que sa couleur ne ressemblait pas mal à celle du chanvre goudronné, ressemblance qu'augmentait encore mainte tache de goudron que son poil recevait des coutures de bordage entre les planches du pont dans les jours chauds de l'été.

Si le vieux Shakings n'était pas beau, c'était du moins le plus sociable des chiens; quoiqu'il aimât tendrement les aspirans, et fût payé de retour, il avait assez de l'animal dans sa constitution pour trouver plus de plaisir encore dans la société de ses semblables. Aussi, lorsque les brillans chiens d'arrêt des officiers venaient à bord après une partie de chasse, M. Shakings ne perdait pas un moment pour aller leur demander des nouvelles. Les chiens d'arrêt, à qui cette familiarité ne déplaisait pas, donnaient au pauvre Shakings toutes

Digitized by Google

sortes d'encouragemens. Il n'en était pas de même de leurs maîtres ; ils ne pouvaient voir de sang-froid qu'un abominable chien hargneux, comme ils appelaient notre favori, à la fois si sale et si inutile, se mêlât avec leurs chiens si propres et au poil si lisse. D'abord leur aversion s'en tint à ces expressions insultantes ; puis elle en vint à quelques coups de pied ou à un coup sur le nez de Shakings avec la crosse du fusil, et enfin à une correction solide avec le fouet de chasse.

Shakings qui, par instinct, connaissait son rang, prenait tout cela en bonne part ; mais les aspirans, lorsque les officiers supérieurs étaient hors de la portée de leur voix, se permettaient de violentes malédictions contre la tyrannie exercée sur un pauvre animal qui, à en croire leur tendre caprice pour lui, valait tous les chiens des officiers ensemble. Ils s'attendaient peu, cependant, au coup qui devait bientôt les frapper, par suite peut-être de ces mêmes murmures. Quelle fut leur horreur, quelle fut leur indignation lorsqu'un matin ils entendirent un des lieutenans, choqué de quel-

Digitized by Google

que liberté que M. Shakings avait prise avec sa botte bien cirée, dire à un matelot :

— Armez le canot, et allez mettre à terre cette sale, vilaine et infernale bête!

— Où le laisserai-je, monsieur? demanda le rameur de l'arrière.

— Oh! n'importe où ; abordez à la partie la plus proche du rivage et jetez le chien sur les rochers, il saura bien se tirer d'affaire. »

Ainsi partit le pauvre Shakings.

Si un étranger avait été en ce moment dans le poste des aspirans, il aurait pu croire que tout le service naval de Sa Majesté allait être perdu. Cet acte horrible semblait avoir détruit tout lien d'allégeance, de discipline ou de subordination. Je ne saurais répéter tous les termes d'exécration qui furent prodigués à ces tyrans qui, pensions-nous, conspiraient pour nous rendre la vie malheureuse. Quelques-uns votèrent pour écrire une lettre à l'amiral, afin de lui adresser des remontrances sur une pareille injure faite au corps des aspirans, et l'un d'entre nous fit serment de quitter le service si justice ne nous était rendue ; mais comme il

Digitized by Google

avait juré la même chose six fois par jour depuis qu'il était sur le vaisseau, on ne fit pas grande attention à ce nouveau serment. Un autre déclara sur son honneur qu'une atrocité aussi énorme était capable de faire fuir un homme en Turquie pour s'y faire turc. Enfin, par un assentiment général, il fut décidé que nous refuserions tout service, et ne bougerions plus de nos hamacs jusqu'à ce que nous eussions obtenu la réparation de l'outrage. Mais au moment de nous engager par serment dans ce complot de mutinerie et de désobéissance, le commandement de *ferler les voiles* se fit entendre, et toute notre bande, oubliant sa résolution, unanime, se mit à grimper aux cordages, ayant réfléchi sagement que le moment de la rvolte n'était pas encore venu.

Nous arrêtâmes ensuite un plan de conduite préférable au projet de quitter le service, d'écrire à l'amiral ou de nous faire Turcs. Le premier aspirant qui descendit au rivage parvint facilement à recouvrer le pauvre Shakings hurlant sur la grève. Afin de le cacher, on l'enferma dans le porte-manteau du capitaine.

Digitized by Google

Ainsi dissimulé, il revint à bord en toute sécurité, et fut rendu à ses amis.

En dépit de tout ce que nous pûmes faire pour retenir M. Shakings dans notre poste, il trouva moyen de reparaître sur le pont, afin d'aller y recevoir les félicitations des autres chiens. Là il fut bientôt découvert par les autorités supérieures, chassé à coups de pied, et de nouveau renvoyé sur la plage. Cette fois-ci il fut honoré de l'escorte d'un de ses propres maîtres, un aspirant, à qui l'ordre fut donné d'aller le mettre à terre, et d'empêcher qu'il revînt à bord. On devine que cet ordre fut adroitement éludé, car avant le soir le vieux Shakings fut retrouvé encore endormi et ronflant avec ses fashionables amis, les chiens d'arrêt, devant la cabine même de l'officier dont il avait si malencontreusement sali les bottes la veille, premier prétexte de son exil.

Ce second retour de notre chien était de trop. Tout le corps des aspirans fut mandé sur le gaillard d'arrière, et défense nous fut faite de ramener Shakings à bord. Cette défense fut irrévocable, la malheureuse victime de l'op-

Digitized by Google

pression fut une troisième fois débarquée parmi les cèdres de l'île, et cette fois Shakings resta une semaine entière à terre, après quoi reparut encore, sans qu'on sût comment, sans que personne pût ou voulût le dire. Jamais il n'y eut joie pareille à celle de Shakings et de ses vingt-quatre amis. Il se mit à gambader sur le vaisseau, jappant avec transport; et, dans son exaltation, il sauta avec ses pates sales sur les pantalons blancs de neige des officiers, qui auraient voulu le voir au fond de la mer. Ce fut ainsi que le pauvre Shakings, sans le savoir, contribua lui-même à accélérer son malheureux sort, en donnant ce témoignage inopportun de confiance à ceux qui complotaient sa perte. S'il s'était dispensé de cette démonstration faite avec ses pates, s'il était demeuré tranquille dans les sombres recoins de la cale, dont les secrets ne sont connus que des habitans de notre monde sous-marin, tout aurait pu s'arranger encore.

Nous eûmes un grand gala le soir du retour de Shakings, et nous allions boire à sa santé, lorsque l'officier de quart, entendant le bruit

Digitized by Google

que nous faisions dans notre poste, envoya éteindre nos lumières, et nous fûmes forcés de nous étendre, en murmurant, dans nos hamacs.

Le lendemain, à notre grande surprise, à notre horreur, nous ne pûmes savoir ce que Shakings était devenu. Nous cherchâmes partout, nous interrogeâmes les patrons de tous les canots et les soldats de marine qui avaient été de faction pendant la nuit sur le gaillard d'avant, sur les galeries de la câle et à la poupe, mais en vain! —Point de traces de Shakings.

Enfin la pensée nous vint que la pauvre bête avait péri par quelque moyen diabolique, et notre fureur ne fit que s'accroître. Ce soupçon semblait d'autant plus naturel que les officiers ne disaient pas un mot qui eût rapport à notre chien. Tandis que nous étions dans cet état d'exaspération et de désespoir, un des nôtres, qui avait quelque chose de plaisant dans son caractère, donna une nouvelle direction à nos idées.

Ce jeune aspirant, qui avait plus du double de notre âge, s'était attiré l'affection de

Digitized by Google

tout le corps par la douceur de ses manières et la générosité avec laquelle il prenait toujours notre parti. Nous l'appelions du sobriquet familier de *grand-papa*, et certes, il était un véritable père pour tous ceux qui, comme moi, étaient sans parens et sans protecteurs parmi les officiers supérieurs. C'était un homme de talent et d'une éducation soignée ; mais il était entré trop tard dans la marine pour y prendre jamais goût cordialement. Il lui était difficile, en effet, à son âge, de se plier à la discipline humiliante par laquelle tout aspirant doit avoir passé, mais que les plus jeunes et les plus insoucians peuvent seuls supporter. Notre digne ami, en conséquence, malgré tout son talent, ses excellentes qualités et ses bonnes manières, semblait toujours un étranger à bord, et tout homme qui ne préfère pas le bord à tout ferait mieux de ne jamais quitter la terre. Le grand-papa préférait ses livres à la manœuvre, et aimait mieux nous guider dans la partie littéraire de notre noviciat que de se rendre lui-même habile dans les secrets d'une profession qu'il espérait bien abandonner

Digitized by Google

un jour. Quels événemens avaient précédé son entrée dans la marine, et pourquoi y était-il entré si tard? c'est ce que je ne saurais dire. Nous autres enfans du bord, nous étions alors peu curieux de l'interroger là-dessus, nous contentant de jouir des avantages de sa protection contre ceux qui ne se prévalaient de notre jeunesse que pour nous persécuter. Dans les jours de plainte et d'oppression, nous avions coutume de nous rassembler autour de lui pour lui raconter toutes nos peines et nos griefs, sûrs de trouver toujours dans Grand-papa le secours le plus désirable pour ceux qui souffrent: —un ami qui vous écoute patiemment.

On supposera facilement que notre bon Grand-papa prit un intérêt bien vif au malheur de Shakings, et que nous le consultâmes dans toutes les crises de cette grande affaire. Il fut triste et embarrassé naturellement quand le chien fut finalement perdu, et pendant quelques jours il ne put ni nous consoler, ni nous suggérer aucune vengeance qui ne fût trop dangereuse à exécuter pour ses jeunes amis. Aussi finit-il par nous faire observer avec pru-

Digitized by Google

dence que, puisque nous n'avions aucune certitude sur ce qui s'était passé, ce serait folie que de nous exposer à quelque grave mésaventure pour rien.

—Cependant, continua-t-il avec son ton habituel de fine ironie, en passant lentement la main sur son menton, car il me semble encore le voir : cependant, mes enfans, il ne peut y avoir de mal à mettre les autres chiens en deuil pour leur ami Shakings; car, quoi qu'il soit devenu, il est perdu pour eux comme pour nous, et sa mémoire doit être honorée.

Cet avis à peine donné, il n'y eut qu'une voix pour demander du crêpe, et toutes les malles et tous les sacs furent fouillés pour se procurer ce signe de deuil. En peu d'instans tous les chiens d'arrêt furent décorés d'une belle gance noire, fixée à la jambe gauche de chacun, au-dessus du genou. La plaisanterie parut de bon goût. Les officiers ne purent s'empêcher de rire; car, tout démons incarnés qu'ils étaient à nos yeux pendant notre colère, je n'ai jamais navigué avec de meilleurs cœurs, et leur conduite à l'égard de Shakings était

Digitized by Google

une exception. Toutefois, après avoir ri, ils ordonnèrent qu'on enlevât les crêpes des jambes de leurs chiens, et un lieutenant nous dit sérieusement que nous devions nous en tenir à cet acte de gaîté.

Nous allâmes tout de suite consulter Grand-papa pour savoir ce que nous avions à faire, puisqu'on nous défendait de toucher aux chiens.

— Mettez les cochons en deuil, nous dit-il, car il y avait alors encore des pourceaux à bord des navires anglais, et ce n'est que depuis peu d'années que les réglemens de la marine les en ont expulsés.

Nous avions employé tout notre crêpe, mais nous y suppléâmes bientôt avec l'industrie si facile dans un métier qui apprend à ses adeptes à trouver toujours de nouvelles ressources dans de nouvelles difficultés. Par un généreux dévouement à la cause commune, un de nos jeunes mutins ôta sa cravate de soie noire, et, la déchirant en pièces, la distribua à chacun de nous. Le tumulte qui éclata bientôt dans la loge des pourceaux prouva que nous étions

Digitized by Google

dignes d'exécuter toutes les inspirations de notre chef. Il n'y eut aucun de ces quadrupèdes qui, au bout d'un quart d'heure, ne portât à la jambe gauche l'espèce de crêpe noir que nous avions pu nous procurer. Nous épiâmes l'occasion favorable, et nous ouvrîmes la porte de la loge, de manière à lancer tous les pourceaux sur le pont, juste au moment où un groupe d'officiers était réuni sur le gaillard d'avant. Naturellement les pourceaux, délivrés et ravis de leur liberté, défilèrent sous le nez de nos chefs, chacun avec sa gance noire, grognant ou criant, comme s'ils eussent voulu attirer l'attention sur leur deuil de la perte de Shakings. Les officiers furent excessivement choqués de ce spectacle, ne pouvant se dissimuler qu'il s'agissait de s'amuser à leurs dépens aux yeux de l'équipage; car, quoique les matelots ne prissent aucune part à cet acte d'insubordination, ils n'étaient que trop disposés, dans les longs loisirs de la paix, à se distraire, n'importe comment, de leur oisiveté forcée.

La chose devint donc plus sérieuse, et le corps des aspirans fut mandé sur le gail-

Digitized by Google

lard d'avant. Là, nous fûmes alignés sur deux rangs, et l'on nous fit entendre que notre conduite était impertinente; mais ceux qui recevaient cette semonce et ceux qui la donnaient eurent de la peine à s'empêcher de rire, car, pendant ce temps-là, les matelots, par l'ordre des officiers, débarrassaient les pourceaux de leurs nœuds de soie; et s'il n'est pas facile de mettre un pourceau en deuil, dix fois plus difficile encore est l'opération contraire. Il ne fallut pas moins de six heures pour défaire ce que nous avions fait en moins d'une; sans parler du tumulte qui eut lieu le long des ponts, et principalement sous les canons et sous les chaudières, où deux ou trois des plus jeunes pourceaux s'étaient blottis, résolus en apparence à mourir plutôt qu'à se soumettre à la dégradation de quitter leur deuil malgré eux.

Tout cela faisait honneur à la mémoire du pauvre Shakings; mais dans le cours de la journée on découvrit le véritable secret de la difficulté de dépouiller un pourceau de son deuil. On surprit deux aspirans qui attachaient un morceau d'étoffe noire à la jambe d'une

Digitized by Google

truie, à laquelle les matelots prétendaient déjà avoir ôté assez de crêpe pour lui faire un habillement complet.

Aussitôt que ce nouvel incident fut connu, nous fûmes tous envoyés au haut du mât; les uns condamnés à s'asseoir sur les traversins de hune, les autres sur les vergues du perroquet, et un petit jeune homme, perché au bout du bâton de foc, y fut balancé par un autre à l'extrémité de la corne d'artimon. Cette punition dura six heures, pendant lesquelles on nous laissa sécher, comme nous dit avec sa grimace ironique notre Grand-papa. Mais très contrarié lui-même de ce dénoûment, notre persévérant ami s'occupa de découvrir le sort de Shakings. Soupçonnant le boucher du bord d'avoir trempé dans le meurtre, si le pauvre chien avait réellement été immolé, il l'envoya chercher sur le soir, le régala de quelques verres de grog, et engagea avec lui le dialogue suivant :

— Je vous crois tout aussi humain que personne, monsieur le boucher; mais chaque fois qu'il s'agit de votre devoir, vous n'hésitez pas,

Digitized by Google

sans doute, qu'il s'agisse d'un pourceau ou d'un mouton?

— Certainement, monsieur.

— Ou d'un chien, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire? demanda le boucher étourdi de cette question imprévue.

— Allons, allons, un autre verre! et dites-nous franchenent comment vous vous êtes débarrassé du chien... de Shakings?

— Eh bien! puisque vous le voulez... je l'ai mis dans un sac.

— Ensuite?

— J'en ai noué les cordons et l'ai jeté à la mer.

— Mais il n'est pas descendu à fond?

— Oh! monsieur, continua le boucher en s'abandonnant à l'impitoyable instinct de son métier, j'avais mis un boulet de vingt-quatre dans le sac avec Shakings.

— Vraiment! Alors je puis vous dire que vous êtes aussi coquin que peut l'être un drôle dont le tour n'est pas encore venu d'être pendu; achevez votre grog, et montrez-nous les talons.

Digitized by Google

Le lendemain, pendant que les officiers déjeunaient, la porte de la cabine du capitaine d'artillerie s'ouvrit tout à coup, et le capitaine lui-même en sortit, riant au milieu d'un nuage de mousses, en homme qui vient d'interrompre l'acte de se raser. Il s'avança avec un papier à la main.

— Voici, dit-il, des vers que je viens de trouver dans ma cuvette : je ne sais comment ils y sont venus, mais vous en jugerez. Et il lut tout haut ces huit mauvaises rimes :

Lorsque Napoléon, menaçant nos rivages,
Réveilla tout à coup nos généreux lions,
On prit un soin si grand des câbles, des cordages,
Que l'on n'en jetait pas un seul brin aux poissons.
Mais, hélas! aujourd'hui la paix règne aux deux mondes.
Qu'importe le service à notre oisiveté;
Nargue l'économie avec l'humanité.....
Shakings et les boulets vont rouler sous les ondes.

Je n'ai pas besoin de dire que Grand-papa était l'auteur de cette épigramme, où le nom de *Shakings*, grâce au calembourg, signifiait à la fois notre pauvre chien et *vieux cordages*. On ne se perdit pas en conjectures pour le de-

Digitized by Google

viner, et il reçut à son tour une mercuriale du capitaine, qui lui conseilla de s'occuper un peu plus de marine et un peu moins de poésie. Mais peu de temps après la mort du pauvre Shakings, la guerre vint apporter ses distractions à notre douleur, et Grand-papa fut envoyé à Halifax, chargé d'escorter une prise. Il avait ordre de rejoindre notre vaisseau dans la baie de New-York. Notre bon ami s'étant acquitté de sa mission en remettant sa prise aux autorités d'Halifax, prit son passage sur un paquebot anglais, et nous le reconnûmes lorsqu'il arrivait heureusement au port. Quelques heures après nous vîmes venir le bateau-pilote, et quoique la nuit fût déjà noire, tous les jeunes aspirans accoururent sur le pont, afin d'y recevoir leur digne camarade.

Nous étions en octobre, et le vent soufflait du nord-ouest, de sorte que le vaisseau mouillait entre Staten-Land et Long-Island. En conséquence, le bateau-pilote marchait sur nos vent arrière. Entraîné au-delà du vaisseau, il fut forcé de serrer le vent le plus près possible, afin de nous élonger dans une situation parallèle, et en ce

Digitized by Google

moment la grand'voile fut baissée comme on devait s'y attendre; mais il fut facile de voir qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, puisque le bateau tourna sur sa quille et s'éloigna au lieu de nous aborder. Le flot l'entraîna pendant quelques minutes, et lorsqu'il revint, nous apprîmes, à notre inexprimable douleur, que le bâton du foc avait frappé notre pauvre ami et l'avait précipité hors le bateau. Embarrassé dans sa grande capote, dont les poches étaient remplies des lettres que le paquebot avait apportées d'Angleterre pour nous, il essaya en vain de s'accrocher au bateau, et retomba au fond de la mer!

Digitized by Google

VII.

UN SINGE A BORD.

—

Entre tous les animaux, le chien est naturellement le favori de l'homme. Cependant un chien, avec toute sa familiarité, est une espèce de compagnon égoïste, car il réserve, en général, toute sa sociabilité pour son maître ou pour le domestique de son maître, qui est chargé d'en avoir soin, ou pour l'ami de son maître, qui l'accompagne aux champs. Pour tout autre, le chien est non seulement froid, mais souvent encore grondeur et impertinent.

Digitized by Google

Ce serait peu de chose que tout cela, il est vrái, s'il n'existait pas malheureusement un proverbe qui a occasioné peut-être plus de querelles, de duels et autres événemens contraires à la charité, qu'aucune autre cause de dispute au monde. « Qui m'aime aime mon chien, » dit ce proverbe batailleur, qui signifie en d'autres termes : « Si vous battez mon chien, je vous battrai. » Et en effet, si les coups ne s'ensuivent pas, ce sont des mots qui ne blessent guère moins l'honneur, et qui à la longue finissent par faire battre deux braves guerriers... pour quelque chien hargneux.

C'est pourquoi un chien deviendra rarement le favori d'un équipage; car il est tellement dans sa nature d'être exclusif dans ses faveurs, qu'une meute entière ne pourrait procureur à bord la dixième partie de l'amusement qu'on trouve avec un seul singe. Je m'arrange donc pour n'être jamais sans un singe sur le navire que je commande, afin de ne pas laisser mes matelots inactifs sans quelque joyeuse et innocente distraction. Si cela dépendait de moi, il y aurait même toujours dans les « listes de l'a-

mirauté, » une place et une ration pour le singe du vaisseau, ration entière même, excepté de grog, parce que, quelque drôle que soit un singe ivre, il y a mainte bonne raison qui défend de l'exposer aux suites d'une orgie.

Le capitaine a quelquefois besoin de toute sa fermeté pour établir régulièrement Jocko à bord. Le premier lieutenant, qui est ou qui doit être une espèce de demi-dieu sur mer, se montre assez volontiers peu favorable à tous les favoris du règne animal. On l'entend souvent envoyer au diable toute la classe des perroquets, des écureuils, des lapins, des pigeons, des chiens, des chats, et, je suis honteux de le dire, il étend quelquefois ses anathèmes jusque sur les dames passagères !

Lorsque lord Melville, alors premier lord de l'amirauté, à ma grande surprise et à ma grande joie, me remit une commission de capitaine pour un vaisseau qui mettait à la voile pour l'Amérique du Sud, ma première pensée fut de demander à un ami, à M. Nutland : « Où me procurerai-je un coquin de singe? »

M. Nutland se mit à rire : « Vous pouvez,

Digitized by Google

me dit-il, en acheter toute une cargaison dans le quartier d'Exeter-Change.

— En effet! m'écriai-je! » et je courus chez le fameux marchand d'animaux, M. Cross, qui non seulement me promit de me choisir un de ses singes les mieux dressés, mais encore m'offrit de le faire transporter à Porstmouth, et alla ainsi au-devant d'une difficulté qui ne m'eût pas peu embarrassé. L'idée d'emmener un singe en chaise de poste, si j'avais voyagé en chaise de poste, n'était pas très agréable; et il était évident que, si je partais en diligence avec Jocko, un pareil compagnon, soit dans l'intérieur, soit sur l'impériale, m'aurait bientôt brouillé, par ses tours, avec les autres voyageurs. Je fus curieux de voir comment M. Cross me tirerait de ce dilemme, et je vins, quelques jours après, assister moi-même à l'expédition de mon acquisition nouvelle. Après maintes grimaces et de violens efforts, Jocko fut emballé dans une caisse de sapin, dont le couvercle fut cloué avec soin. Cette caisse était percée d'un certain nombre de trous qui n'étaient pas assez larges pour que notre pri-

Digitized by Google

sonnier pût y passer la pate, mais suffisans pour lui donner de l'air et lui permettre de voir ce qui se faisait dans le monde extérieur. En cet état, le pauvre Saint-Iago, comme mes matelots le surnommèrent depuis, fut juché sur le *Stage-Coach*, de Londres à Portsmouth, et me parut si malheureux que je me repentis de ma cruauté à son égard.

Il partit cependant, et n'ayant eu pour toute provision que quelques noix, il était dans une excellente veine d'appétit pour déjeuner le lendemain matin, lorsque le batelier de la douane l'apporta sur le navire où les officiers venaient de s'assembler. Comme l'ordre de mettre à la voile n'était connu que depuis quelques jours, nous avions encore peu de matelots embarqués ; mais ils ne tardèrent pas à accourir, et j'ai quelquefois attribué leur empressement à l'attraction de l'amusant personnage que j'avais emmené de Londres ; car sa réputation se répandit bientôt dans le port.

Pour vous faire connaître un singe de marine, je ne dirai pas tous les tours bien connus dont un singe régale les matelots et les passagers.

Digitized by Google

Celui-ci comme tous autres, prenait l'échevau du fil de voile et le déroulait d'un bout à l'autre; il volait le sifflet d'argent du contre-maître, et le laissait tomber du haut du bossoir, ou il s'introduisait dans la cabine du capitaine, déchirait ses lettres en morceaux, etc. Un des grands plaisirs de Jocko était d'épier quelqu'un de l'équipage qui serrait ses hardes dans son sac; quand cette opération d'ordre était terminée, et que le matelot s'éloignait, Jocko se glissait à son tour près du sac, en dénouait les cordes, l'ouvrait, en tirait toutes les nippes l'une après l'autre, les approchait de son nez, les froissait et les jetait pêle-mêle sur le pont humide. Il était assez amusant d'observer que, chaque fois qu'il nous jouait ce mauvais tour, il semblait avoir, non seulement la conscience de sa faute, mais encore la conviction de gagner un bon châtiment pour ses peines. Cependant le besoin de mal faire était si vif et si habituel en lui, qu'il semblait incapable de résister à la tentation, et qu'il exprimait tour à tour par ses petits cris son contentement de lui-même et le sentiment de sa peur, jusqu'à ce que le

Digitized by Google

propriétaire du sac s'élançât sur lui, moins furieux peut être contre Jocko que contre ses malicieux camarades, qui encourageaient le singe au lieu de l'interrompre.

Mais tout cela n'était rien, comparé aux tours que nos joyeux matelots lui apprenaient à jouer aux braves soldats de marine. Je ne sais comment ils s'y prirent pour faire son éducation sur cet article, mais l'antipathie qu'ils parvinrent à lui inspirer contre les habits rouges n'était comparable qu'à la haine naturelle du chien et du chat.

C'était chaque jour un nouveau sujet de querelle, une nouvelle méthode d'attaque. Quelquefois Jocko se contentait de leur faire une grimace dédaigneuse, de leur mordre les talons, de tacher leurs belles culottes de parade, et de répandre la poudre de leurs cartouches sur le pont, délits qu'il était sûr d'expier sous les coups de canne du sergent à qui la plainte était portée. Dans ces occasions, les matelots riaient de bon cœur en voyant leur ami Jocko, châtié par le sergent, mettre les mains derrière le dos, et se frotter douloureusement le

Digitized by Google

siége d'honneur, de sorte que s'il avait seulement considéré la chose en politique, il aurait bientôt vu qu'il n'y avait pas de grands avantages pour lui dans cette alliance offensive et non défensive avec les matelots contre les soldats. Quelquefois il paraissait cependant comprendre toute l'absurdité de sa position ; battu par ses ennemis, moqué par ses amis, il lui arrivait de se retourner tout à coup vers ces derniers, la bouche ouverte : mais, pour prix de cet accès de mutinerie, il recevait un bon coup sur le nez, qui balançait et au-delà la douleur qu'il ressentait à l'autre extrémité de sa personne, double occupation pour ses deux mains, nouveau motif de rire à ses dépens. Bref, le pauvre Saint-Iago recevait à la lettre ce qu'on appelle la monnaie de singe, savoir : « Plus de coups que d'argent. »

Avec le temps, Saint-Iago, grace au plus sévère, mais au meilleur des maîtres, l'expérience, devint plus habile dans l'art de la guerre et de la diplomatie à bord ; il fut aussi plus redoutable pour les soldats, et réussit assez bien à se mettre à l'abri de la canne impi-

Digitized by Google

toyable du sergent. Un des amusemens des matelots était de le placer en sentinelle sur la lisse du gaillard d'avant, avec un anspect ou barre de guindeau. Cette pique était tout ce que Jocko pouvait porter, et trop lourde surtout pour qu'il pût la lancer comme un javelot contre les habits rouges; cependant il apprit bientôt un moyen de s'en servir, qui ne laissa pas que d'être très désagréable à l'ennemi. En théorie, le pauvre Jocko ne connaissait pas plus les lois de la gravitation que ses amis les matelots ne connaissaient celles des forces centrifuges lorsqu'ils jetaient le plomb de sonde à la mer; mais, sans tant de science, le singe et ses alliés comprirent que, si on laissait tomber du haut de l'échelle de gaillard une barre de guindeau sur quelqu'un qui en descendait ou s'apprêtait à y monter, la barre écorcherait inévitablement la peau du talon ou du coude-pied de l'individu atteint à l'improviste. A peine Jocko avait ainsi lâché sa barre, que, se fiant aux lois de la gravitation pour le reste, il s'élançait sur la proue du grand canot, s'y asseyait, le cou tendu, les

Digitized by Google

yeux hors la tête, et montrait toutes ses dents, qui se choquaient les unes contre les autres, avec le bruit d'une paire de castagnettes dans un boléro, exprimant à la fois la crainte d'être puni et sa joie du succès. Pendant ce temps-là le blessé se frottait les chevilles, et se répandait en imprécations, qui ne faisaient qu'attirer autour de lui un plus grand nombre de témoins riant de sa mésaventure avec le coquin de singe.

Je me souviens qu'un soldat de marine, garçon très leste, et à qui ce tour avait été joué, saisit un jour le bout du câble de la grand'voile d'étai, qui pendait aux vergues, et avant que Jocko se doutât de rien, lui en appliqua à travers les oreilles un coup que l'animal n'oublia et ne pardonna jamais. Le lendemain Jocko se blottit derrière les pompes jusqu'à ce que le soldat vînt à passer; il s'élança alors, et le saisissant au gras de jambe, ne lâcha prise, malgré les coups de pieds et les coups de poing, qu'après avoir enfoncé ses dents au milieu de cette partie du mollet que le sous-aide-chirurgien, dans l'orgueil de son savoir

Digitized by Google

anatomique, appela les *muscles gastrocnémiens*. Le soldat de crier : au meurtre! à l'assassin! Ses cris firent venir à son secours ses camarades et plusieurs matelots, à travers les jambes desquels Jocko parvint à se sauver. On ne le vit plus de deux ou trois jours, au bout desquels une sorte d'armistice fut proclamé entre les bleus et les rouges du vaisseau, armistice qui fut d'autant mieux observé pendant quelque temps par les deux factions, que les autorités supérieures leur firent entendre que, puisqu'elles avaient assez de loisir pour se permettre la guerre entre elles, il serait possible d'assurer la paix en leur imposant quelques travaux additionnels.

Mais Jocko, semblable à une des petites puissances de l'Europe, dont le sort est réglé par les protocoles de ses voisins les géans politiques, n'était pas compris dans ces traités, et ayant une fois goûté les délices de la vengeance, il ne put s'empêcher de mordre encore à belles dents. Il ne s'attaqua plus en cette occasion aux habits rouges, et osa affronter un de ses plus vieux amis, le capitaine du perro-

Digitized by Google

quet en personne. C'était la saison des chaleurs ; notre équipage, à l'ordinaire, dînait sur le pont ; le grog avait été servi, et les heureux matelots commençaient à humecter leurs lèvres avec leur breuvage chéri, lorsque M. Jocko, toujours poussé par sa vocation malfaisante, et incapable de rester long-temps sans s'exposer à de dures représailles, aperçut sur les écoutilles le pot à grog de la table du capitaine du parroquet. Il se mit à rôder à l'entour, comme s'il eût cherché un morceau de pain, et détournant toujours la tête du véritable objet de ses recherches, de manière à ne laisser soupçonner son dessein à personne. Parvenu auprès du pot fatal, le cœur lui manqua, mais non la malice ; car Jocko était le beau idéal de ce caractère dont parle le satirique Junius, qui, « n'ayant pas le courage de résister au désir de commettre une mauvaise action, a tout juste encore assez de vertu pour en avoir honte. » Quel que fût, au reste, le motif qui agissait sur Jocko, il s'assit un moment, grommelant, criant et tremblant, comme si la canne du sergent eût été à deux pouces de ses reins.

Digitized by Google

— Qu'avez-vous, mon bon monsieur Saint-Jacques? dit le capitaine du perroquet, s'adressant familièrement au singe; qu'avez-vous? Personne ne vous veut du mal ici : nous sommes tous des matelots et des amis; il n'y a pas un seul soldat à deux pas de vous.

Mais déjà le coquin, ayant rassemblé ses forces, saisit le pot à grog dans ses bras, et du premier bond alla se placer loin de la portée des matelots stupéfaits de ce trait d'audace. Jocko était trop agité toutefois pour exécuter ce tour avec son adresse ordinaire, et une partie du délicieux nectar fut répandu sur le pont.

— Scélérat de singe! s'écria le capitaine du perroquet, rends ce que tu as pris, ou je te jette ce couteau à la tête. » La menace fut aussitôt exécutée que prononcée; et si le singe n'avait baissé la tête fort à propos, sa croisière était finie. En voyant passer devant ses yeux l'éclair de la lame, il oublia complétement ce qu'il tenait dans ses bras, et le laissa tomber en sautant sur les vergues. Le vase fut arrêté un moment dans sa chute par la vassole d'écoutille, et alla rouler dans le poste des malades,

Digitized by Google

au grand étonnement de l'aide du contre-maître, franc buveur, qui, familier avec toutes sortes de libations, déclara qu'il n'avait pas encore jusqu'à ce jour vu verser le grog en douches.

Tous les matelots, furieux, se lèvent. « Attrapons le singe! » fut le cri général; et l'on vit en quelques secondes tout l'équipage rassemblé sur le pont, y compris le Coq avec son écuelle, et son marmiton avec son soufflet. Jocko grimpa au mât de misaine avant qu'un seul des matelots qui voulurent y grimper après lui eussent seulement dépassé les six premières enfléchures des agrès. Les officiers d'accourir, croyant, d'après tout ce bruit, qu'un homme se noyait; mais ils furent bientôt détrompés par les nombreux éclats de rire qui s'élevaient de toutes parts.

Pendant quelques instans Jocko s'assit sur le chouquet de grand mât. Six matelots parvinrent au chouquet du mât de hune, deux autres au grand étai de misaine, et quatre ou cinq autres aux haubans du mât de hune pour lui couper la retraite dans cette direction. Enfin

Digitized by Google

un gaillard des plus lestes s'élança des agrès au mât de perroquet, et, se laissant glisser le long de l'espare bien graissée, tomba presque sur la tête du fugitf. Il était urgent que celui-ci cherchât une nouvelle position. Il passa donc au palan de bout de vergue. L'aide-canonnier avait prévu cette manœuvre, et s'était déjà posté près du cercle de boute-hors avec une garcette à la main, presque sûr de faire le coquin prisonnier. Mais comment imaginer qu'un aide-canonnier puisse attraper un singe? La lutte entre eux serait le pendant de la fable du lièvre et de la tortue. Jocko avait vu venir l'homme à la garcette, et déjà il était assis sur la bouline du grand mât de hune, aussi tranquille qu'il eût pu l'être sur une branche de cocotier, aspirant la brise de mer dans son île natale du cap Vert. De là Jocko monta plus haut encore, et se promena d'un air délibéré le long des gabions du grand mât; puis, comme pour se divertir ou forcer ceux qui le poursuivaient à l'admirer malgré leur fureur, il fit un sot périlleux au martinet d'artimon jusqu'à la drisse de pic. Ce fut là qu'il s'arrêta, riant

Digitized by Google

de la vaine chasse donnée par cent cinquante matelots ou mousses à un seul singe !

Les matelots ne sont pas hommes à abandonner légèrement une poursuite; mais au bout d'une heure ils s'avouèrent rendus de fatigue, et Jocko fut pardonné par acclamation unanime. Le capitaine du perroquet cependant, deux jours après, plutôt pour plaisanter que par rancune, s'étant avisé de pincer l'oreille à Jocko, l'animal lui prit le pouce et le mordit si fort que le marin fut obligé de s'adresser au docteur. Quand le chirurgien m'en eut fait part, je pensai que mon ami quadrumane devenait trop libre ou qu'on prenait trop de liberté avec lui, et j'ordonnai qu'à l'avenir on cessât de le tourmenter. Néanmoins Jocko trouva moyen de mordre encore le sergent et le mousse du poste des aspirans; aussi le lendemain le chirurgien me présenta la liste des blessés d'un air fort mécontent.

— Capitaine, me dit-il, c'est un peu trop à la fin; voilà sur ma liste trois blessures qui sont le fait de cette infernale bête.

— Trois! répondis-je, furieux moi-même

Digitized by Google

de ma folie aussi bien que de la méchanceté de mon singe, et du ton qu'avait pris le docteur; qu'on m'envoie ici immédiatement Black le contre-maître. » Black vint.

— Black, lui dis-je, n'est-ce pas vous qui avez soin du singe?

— Oui, capitaine, vous m'en avez chargé.

— Eh bien! pourquoi ne l'empêchez-vous pas de mordre les hommes du bord?

— Je ne puis empêcher cela, monsieur.

— Non? eh bien! qu'on en finisse avec lui. Le voilà sur la galerie de cale, poussez-le à la mer. Je ne veux pas que les gens de l'équipage risquent ainsi d'être blessés ou tués par un singe. A la mer, vous dis-je. »

Le contre-maître alla à la galerie et prit l'animal effrayé dans ses bras; de son côté, le pauvre Jocko, semblant pressentir son malheur, étendait ses propres bras sur le sein nu du matelot, comme pour implorer sa pitié. Le vieux contre-maître, qui avait tout l'air d'être près de pleurer, m'adressait un regerd suppliant de dessous son chapeau de paille, pendant que j'allais et venais sur le pont, en-

Digitized by Google

core piqué du reproche semi-officiel du docteur. Comme je vis qu'il avait quelque chose à me dire, je lui demandai enfin s'il s'agissait de quelque proposition relative à son ami Jocko. Ma question annonçait déjà un sursis, et je vis le front du vieux matelot s'éclaircir; puis, après avoir hésité et bourdonné une minute, il me dit :

— Tout cela vient, monsieur, de ses deux grandes dents; si on les lui arrachait, il serait doux comme un agneau.

— Vraiment! Black? répondis-je; tout ce que je veux, c'est que tous les hommes de l'équipage ne soient pas successivement sur la liste des blessés par le fait de votre maudit singe; mais si vous préférez lui arracher ses deux mauvaises dents de sanglier, je consens à le laisser vivre.

Jamais sursis obtenu au pied de la potence n'avait été accueilli avec plus d'acclamations par les amis d'un condamné que ne le fut cette commutation de peine par les camarades de Saint-Iago. Les soldats de marine eux-mêmes, quoique essentiellement prévenus contre lui,

Digitized by Google

se montrèrent enchantés, et j'entendis le factionnaire de ma cabine qui disait : « Je savais bien que le capitaine estimait trop son singe pour lui faire aucun mal. »

Aucun mal! en vérité! Je ne sais trop si le pauvre Jocko regardait l'alternative comme une faveur. A tout événement, ses amis paraissaient fort embarrassés pour remplir la condition qui le sauvait du supplice de la noyade, car je les vis tenir gravement conseil sur la meilleure manière d'arracher les dents au singe.

— Qui le tiendra, dit l'un d'eux?

Point de réponse. C'était la répétition du vieux conte où il s'agit d'attacher les grelots au chat, et il n'y avait pas de rat assez hardi à bord pour faire cette expérience sur un singe de belle taille, très capable de défendre sa mâchoire en animal qui savait mordre.

— Supposons même, dit le contre-maître, que nous puissions garrotter la pauvre bête, comment arracher ces grosses dents sans risquer de lui briser tout le râtelier?

Nouveau silence.

Digitized by Google

— J'ose dire, s'écria enfin un matelot, que l'aide-chirurgien, qui est un bon jeune homme, nous donnera un avis là-dessus.

Une députation des amis du singe fut donc envoyée à l'aide-chirurgien, avec une humble pétition pour le supplier de vouloir bien prêter son savoir chirurgical, et sauver la mâchoire, peut-être la vie, d'un des plus amusans vagabonds qui fussent au service de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne.

Heureusement l'aide-chirurgien n'était pas de ces petits médicastres qui, aussi sots qu'ignorans, croient devoir appeler l'étiquette de la profession au secours de leur prétendue dignité. C'était au contraire un jeune homme instruit qui ne se croyait obligé par son état qu'à être utile, et qui même portait si loin l'amour de l'art, qu'il ne voulut voir dans cette opération nouvelle qu'une occasion de l'exercer ; il venait d'ailleurs de se verser un verre de grog qui l'avait mis en bonne humeur quand la députation arriva.

— Etes-vous bien pressés? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit l'orateur de la

Digitized by Google

troupe, il n'y a pas de temps à perdre, car le capitaine, qui est furieux, dit que si nous n'arrachons pas les dents du singe, il le fait jeter à l'eau avant une heure.

— *Arracher* n'est pas le mot, mon brave ; c'est *extraire* qu'il faut dire, mais, n'importe, je vous suis ; — et en quelques minutes on vit arriver le jeune Esculape.

— Un moment, mes braves, s'écria-t-il ; comment voulez-vous que j'opère cet animal si on ne le tient pas? et qui le tiendra?

— Je donnerai un coup de main, dit l'un. — Et moi aussi, et moi aussi, répondirent les autres. Mais on avait trop vite oublié la difficulté de la chose. Jocko se douta en partie de ce qui le menaçait, et se révolta de manière à épuiser tous les efforts des matelots, pendant que le jeune docteur répétait en riant qu'il serait prêt aussitôt que le patient daignerait se soumettre à l'opération. Le hasard voulut que la veille une rafale ayant déchiré notre foc, les voiliers occupés à le remplacer par une voile neuve demandassent de la toile à voilure. En voyant passer le paquet qu'on leur portait, un

Digitized by Google

matelot se mit à dire : « Pourquoi ne roulerions-nous pas Jocko dans la vieille voile comme une momie? C'est ainsi qu'en usaient, dit-on, les Égyptiens avec leurs chats favoris, du temps de Moïse et des sept plaies. »

Cette citation *historique* fut mise à profit, et le malheureux Saint-Iago del Cabo Verde fut emmailloté de manière à ce que l'on ne voyait plus de toute sa personne que sa tête grimaçante. Pendant ce temps-là, le docteur avait eu le temps de réfléchir que ce serait un acte de cruauté inutile d'extraire les deux dents de Jocko, et qu'il suffirait d'en briser les pointes. Il changea donc sa clé de garengeot contre une paire de pinces, et réussit à mettre le singe hors d'état de mordre sans lui faire grand mal. Mais l'animal n'en éprouva pas moins un violent accès de rage, et à peine délivré de la voilure qui le privait de l'usage de ses pates, il courut aux écoutilles, et, y rencontrant le sergent déjà mordu, il lui saisit la main pour le mordre encore. Le soldat levait par instinct sa canne en l'air; mais on lui cria : Arrêtez, arrêtez; Jocko ne peut plus mordre; ne le

Digitized by Google

battez pas ! » En effet Saint-Iago eut beau serrer, il ne put faire aucune entaille sur le poing calleux du vétéran, et y renonça enfin pour aller se cacher tout honteux, poursuivi des éclats de rire de l'équipage.

Lorsque nous fûmes de retour en Angleterre, je fis cadeau de mon singe au contre-maître, qui lui fit faire tant de tours devant les curieux du port, qu'un juif crut pouvoir lui offrir une somme dont la séduction fit encore changer de maître à Saint-Iago. Le juif sans doute ne faisait qu'une spéculation commerciale, et ne garda pas long-temps le singe qui, de spéculateurs en spéculateurs, retourna dans son ancienne ménagerie de Londres, après trois ans d'absence. Quelque temps aprés mon débarquement, j'accompagnai des amis chez M. Cross et nous nous nous amusions à regarder les divers animaux dans leurs cages, lorsqu'un singe fit un tel tapage derrière les barreaux de la sienne, qu'il attira l'attention de tout le monde, entre autres celle du gardien de l'établissement.

— Cet animal paraît vous connaître, mon-

sieur, me dit-il; et, m'étant approché, je reconnus en effet moi-même mon coquin de singe, qui m'adressait une grimace d'amitié. J'avoue que je sentis un léger remords en apercevant ses dents ébréchées, pendant que le pauvre animal me tendait la pate avec l'air d'une parfaite réconciliation.

Un autre de mes singes finit d'une manière plus tragique et dans une autre partie du globe. J'avais le commandement de *la Lyre*, et en revenant de la Chine, nous rendant à Calcutta, nous touchâmes aux îles Philippines, où, entre autres bêtes, je fis l'acquisition d'un singe grand voyageur; car on nous assura qu'il était né à Ténériffe, qu'il avait été élevé à Cadix, et avait vu l'ocean Pacifique, Lima, Acapulco, Manille, etc., etc. Nous lui fîmes achever son tour du monde en lui faisant voir Malacca et Poolo Penang, le Bengale, Calcutta, Madras, l'île de France, le Cap et enfin Sainte-Hélène, du temps où y résidait le grand ex-empereur.

Ce singe distingué différait du dernier, dont j'ai raconté les aventures, par son goût particulier pour les soldats de marine, qui le ca-

Digitized by Google

ressaient volontiers, et même profitaient de sa bonne volonté pour jouer quelques tours aux matelots; mais ceux-ci se promirent bien de s'acquitter envers eux avec les intérêts de la dette.

Chaque dimanche, les hommes du vaisseau sont rangés en bataille, par division, de chaque côté du pont, chaque soldat et chaque matelot bien propre et rasé, les soldats surtout, cherchant à briller par l'éclat de leur uniforme rouge. Quand tous ont répondu à l'appel, le capitaine fait son inspection des hommes et des armes. Un jour que je venais de parcourir ainsi tous les rangs sans avoir découvert une tache, je m'arrêtai devant une figure dont la première vue m'embarrassa un peu. C'était notre singe le grand voyageur, vêtu en soldat de marine et planté debout en faction sur l'échelle de la galerie. Son uniforme était complet, et on lui avait mis sous la mâchoire un col en cuir de pompe, si raide, si serré, qu'il tenait forcément la tête immobile. Son menton et ses joues avaient été rasés, et il n'y restait qu'une paire de moustaches et des favoris. Enfin une queue

Digitized by Google

ajoutait encore quelque chose de très comique à la physionomie de ce nouveau conscrit, dont on avait attaché les coudes, en même temps qu'on avait fixé contre son épaule gauche un des pistolets du bord, en guise de fusil.

A mon approche, je vis mon singe trembler de tous ses membres, et j'eus peine à m'empêcher de rire, pendant que mes matelots se regardaient d'un air sérieux, ne sachant comment leur commandant prendrait cette plaisanterie; mais je me contentai de dire en passant outre : « On ne devrait pas jouer de pareils tours aux voyageurs; qu'on lui rende la liberté. » Un matelot, ouvrant son couteau, coupa la corde qui attachait le singe espagnol à l'échelle et le laissa aller. Mais, par malheur pour la gravité des officiers et celle de l'équipage, Jocko se sauva du côté des soldats de marine, et se posta juste au front du corps, sans se douter du ridicule qu'il provoquait aux dépens de ses amis. Ceux-ci ne purent s'empêcher de trouver la chose risible, et une gaîté assez bruyante signala la fin de cette inspection.

Ce fut un ou deux jours après que notre

Digitized by Google

singe, encore occupé de se gratter le menton, aperçut le docteur qui procédait à quelque composition chimique; curieux comme devait l'être un voyageur tel que lui, il se glissa en tapinois dans la pharmacie, et observa attentivement la manière dont on s'y prenait pour faire une pâte médicale. Au moment où le docteur venait de diviser sa matière en cinq parties, destinées à former chacune douze pilules, quelqu'un l'appela, et il alla du côté de l'écoutille. A peine avait-il le dos tourné que le singe sauta sur la préparation, la mit tout entière dans sa bouche, et courut s'asseoir sur une vergue, pour y déguster son butin à son aise.

Le premier mouvement du docteur fut de se fâcher de son vol de médicament, le second, de s'alarmer pour l'animal qu'il voyait sur le point de s'empoisonner. Il accourut sur le pont, en manches de chemise, sans chapeau et sa spatule à la main, au grand scandale de l'officier de quart :

— Saisissez-vous du singe, cria le docteur, et ôtez-lui de la bouche la pâte qu'il m'a volée. »

Digitized by Google

Les matelots de rire, croyant que le docteur perdait l'esprit.

— Ne riez pas, répéta le bon docteur, le singe a entre ses dents plus de cent grains de calomel; et, si on ne les lui ôte, il crèvera certainement. »

En effet, la dose de calomel que Jocko avait dérobée pouvait être formulée ainsi.

℞ Protochlorure de mercure ʒ ij (prenez 120 grains de calomel).

On comprit enfin le docteur, et chacun de courir après le singe; mais le drôle, après avoir avalé en une première fois vingt-quatre grains de calomel, sauta sur le mât de perroquet, où il en avala vingt-quatres autres. Les efforts redoublèrent pour s'emparer de lui; mais au moment où le contre-maître le saisissait par la queue, il venait d'engloutir dans son estomac la dernière dose.

Tous les antidotes que nous avions sous la main furent vainement employés; Jocko mourut après d'atroces souffrances. Il perdit d'abord l'usage de ses membres, puis il devint

Digitized by Google

aveugle, puis paralytique; enfin, au bout de quatre jours, il était dans un tel état d'agonie que je crus faire un acte d'humanité en ordonnant qu'on terminât ses angoisses en le jetant à la mer. Cet ordre fut exécuté un jour que nous avions bon vent, et que nous filions sept à huit nœuds par heure. Bientôt après survint le calme, et le lendemain le vent tournant à l'est nous repoussa à plus de cinquante lieues du point où nons nous dirigions. Nous restâmes en mer assez long-temps pour être forcés de réduire beaucoup notre ration journalière d'eau et de provisions. Les matelots ne manquèrent pas de dire que notre voyage se fût continué heureusement si nous avions laissé mourir le singe, au lieu de hâter sa fin en le jetant à la mer. J'ignorais encore cette superstition, que je ne croyais applicable qu'aux chats.

Digitized by Google

VIII.

HISTOIRE DE JEANNE.

Sur le même vaisseau et pendant notre voyage en Chine, nos matelots avaient un autre animal favori et d'une espèce singulière : rien moins qu'une truie, autrement dite *un grognon*; je ne crois pas que jamais favori ait été plus chéri pendant sa vie, plus regretté après sa mort.

Lorsque nous fîmes voile d'Angleterre, six petites truies, d'une très belle espèce, avaient été embarquées à bord de *la Lyre* par mon

Digitized by Google

steward (1). Dans le cours du voyage, il y en eut cinq qui tombèrent sous les mains impitoyables du boucher, mais la sixième, d'une forme plus gracieuse que ses sœurs, étant tenue aussi propre qu'un bichon de dame, eut la permission de courir sur le pont parmi les chèvres, les moutons, les singes et les chiens de notre petite arche. Deux ou trois rafales que nous essuyâmes au large du Cap de Bonne-Espérance, et l'entrée peu cérémonieuse de diverses lames d'eau, balayèrent dans la mer presque toute notre ménagerie vivante, excepté cette truie, connue de l'équipage sous le nom amical de Jeanne.

Pendant le mauvais temps que nous eûmes au large du banc d'Aguilhas, madame Jeanne fut arrimée dans la chaloupe sur les potences de supports placées entre les deux gaillards, et là on ne l'entendait que trop encore; mais on ne la voyait plus. Quand nous virâmes de bord vers le Nord et retrouvâmes les vents alisés dans la direction du détroit de Sunda par où nous

(1) Commis aux vivres, maître d'hôtel.

Digitized by Google

nous proposions de gagner la mer de Java, madame Jeanne eut de nouveau la permission de redescendre. Il fallait voir comme elle était heureuse, la pauvre Jeanne, d'échanger la réclusion de la chaloupe contre la liberté d'aller et venir sur les ponts.

Dans les latitudes chaudes, les matelots prennent généralement leur repas sur le pont, et c'était pour Jeanne un amusement et une affaire à la fois de venir croiser parmi les plats du bord, plongeant son museau dans tous les sacs à pain et très souvent se brûlant la langue dans les gamelles de soupe. De temps en temps, les matelots, pour lui montrer toute leur affection, se plaisaient à lui verser une gorgée de grog dans le gosier. Je ne l'ai jamais vue complétement ivre cependant que deux fois, et dans ces occasions elle se conduisit comme on devait s'y attendre, à peu près comme se conduit tout être humain qui s'est mis dans le cas de se faire appliquer la comparaison proverbiale (1). Soit l'effet de ce régime intérieur,

(1) Saoul comme un c......

Digitized by Google

soit grace aux continuelles frictions que les matelots faisaient à Jeanne avec du sable et des brosses, elle prospéra merveilleusement et devint de jour en jour plus impudente et plus importune à l'heure du dîner. J'avais bien remarqué cette familiarité, mais je ne savais pas jusqu'à quel dégré d'estime Jeanne était parvenue, lorsqu'un jour que nous étions dans la mer de Chine, et que toute notre provision de moutons, de poulets et de canards était épuisée, je dis au steward : Eh bien, tuez la truie, qui peut nous conduire jusqu'à Macao.

Le steward resta quelque temps à se gratter la tête et à jouer avec son pied en marmottant quelque chose.

— N'entendez-vous pas? lui dis-je; tuez la truie donnez nous en le foie aujourd'hui, la tête en guise de soupe de tortue demain, et faites rôtir un des quartiers samedi.

Il se retira, mais au bout d'une demi-heure il revint, sous quelque prétexte, et me dit : « N'avez-vous pas dit qu'il fallait tuer Jeanne, monsieur?

— Jeanne! qui est Jeanne?... ah! je me sou-

Digitized by Google

viens, la truie? Oui, certainement : pourquoi tant d'embarras et de paroles pour tuer un porc?

— L'équipage, monsieur!

— Eh bien! qu'est-ce que l'équipage trouve à redire à mon porc?

— Les matelots aiment beaucoup Jeanne, monsieur.

— Ah! ils l'aiment, eh bien?

— Eh bien! monsieur, ils seraient bien reconnaissans si vous vouliez ordonner qu'on ne la tuât pas! C'est une favorite, monsieur, et elle vient à eux quand ils l'appellent par son nom, comme un chien... Ils lui ont appris à ne pas decendre en arrière du grand mât de hune; si vous voulez seulement l'appeler, vous verrez que je dis vrai.

— En vérité, je vais en faire l'essai; et je pris mon chapeau.

— Dirai-je au cuisinier de la lâcher? demanda Capwell.

— Sans doute, m'écriai-je, sans doute!

Le steward partit comme un trait.

Je reconnus bientôt l'effet de la nouvelle du

Digitized by Google

sursis accordé à Jeanne en n'entendant plus les horribles cris qui précèdent l'exécution de cette race de quadrupèdes : ces cris cessèrent aussitôt qu'on eût coupé la corde qui liait déja les jambes de la pauvre truie.

En arrivant sur le pont, je racontai ce qui venait de se passer à l'officier du quart, et je crus voir au ton de sa réponse qu'il ne m'approuvait guère. J'appelai cependant : « Jeanne! Jeanne! » et dans un instant, la truie enchantée accourut en gambadant. Elle se montra même si empressée de répondre à ma voix comme pour me remercier de sa grace qu'elle accrocha le talon de l'officier, qui serait tombé si je ne l'eusse retenu.

— Vous voyez, monsieur, me dit-il, ce que nous vaut votre complaisance pour de pareils caprices.

Je ne répondis pas, et je me contentai de prévenir par la suite mes amis de prendre garde à leurs pieds lorsque Jeanne était appelée à l'arrière du vaisseau, ce qui, je l'avoue, arrivait souvent; car il n'y avait pas moyen de ne pas montrer aux étrangers la gentillesse d'une semblable favorite. Pour les Chinois surtout,

Digitized by Google

Jeanne devint un objet de vive admiration. Les natifs du céleste empire reconnurent bientôt dans la plus heureuse des truies la célèbre race de leur pays; et il me fut plus d'une fois insinué que ce serait un présent fort bien reçu; mais je fis la sourde oreille; car je sentais que Jeanne appartenait désormais bien plus à l'équipage qu'à moi, et j'étais en quelque sorte obligé de m'abstenir de la donner ou de la manger.

Sous cette garantie facile, Jeanne crût si rapidement en taille, en graissse et autres perfections, qu'à notre retour en Chine, après avoir visité Loo Choo et les autres îles de la mer du Japon, les membres de la factorerie avaient peine à croire que ce monstre énorme fût le même animal. Quand je parle de la perfection de Jeanne, je ne veux pas donner à entendre que ce fut un cochon savant, car elle ne savait ni jouer aux cartes, ni résoudre des équations géométriques, ni faire aucun de ces tours qui enchantent les badauds de Londres et autres villes, où tant de chiens et de cochons se montrent doués d'une intelligence

Digitized by Google

au-dessus de l'intelligence humaine. Loin de là, Jeanne ne savait guère que manger, boire, dormir et grogner. Sous ces rapports elle était sans rivale, et les progrès qu'elle fit dans ces qualités caractéristiques devinrent de plus en plus manifestes. D'abord, comme je l'ai dit, quand on l'appelait de quelque partie du vaisseau, elle accourait en cabriolant, et se précipitait impétueusement sur le groupe où l'on avait prononcé son nom; mais au bout de quelque temps elle devint si grasse et si paresseuse, que pour la faire remuer il fallait l'appeler plus d'une fois, et lui montrer quelque friandise. Plus tard, l'offre du fruit délicieux du mangoustan, suffisait à peine pour lui faire ouvrir les yeux, elle qui dans les premières stations du voyage, se trouvait trop heureuse qu'on voulût bien lui donner une pomme de terre. A mesure qu'elle engraissait, Jeanne perdit tout à fait la faculté de marcher, et elle se laissait apporter les bons morceaux de la table de l'équipage, au lieu de les venir chercher. Les matelots s'y prêtaient gaîment, et quoique le seul témoignage de gratitude qu'elle donnât fût un gro-

Digitized by Google

gnement, on le recevait comme une récompense suffisante de toute la peine qu'on prenait pour elle.

Pendant que sir Murray Maxwell attaquait les batteries de Canton, *la Lyre*, dont j'avais le commandement resta au mouillage de Macao, et notre brick y fut visité par plusieurs magistrats chinois. Nous étions aussi surveillés par une flotte de bâtimens de guerre de ce peuple, et nous avions des motifs de supposer que nous pourrions bien nous donner avec eux quelque coup de peigne. Si cet événement avait eu lieu, je crois que notre plus mauvaise chance fût venue de l'enthousiasme avec lequel l'amiral, les capitaines et les matelots chinois auraient combattu pour s'emparer de Jeanne; car cette proie eût été pour eux un objet de cupidité, préférablement à tout ce que nous avions à bord, quoique déja alors madame Jeanne eût perdu plusieurs de ses facultés. Ses deux yeux étaient devenus bordés de larges bandeaux de graisses qui laissaient à peine passer une ligne de lumière. Comme elle avait perdu tout pouvoir de locomotion, elle passait généralement

Digitized by Google

tout le jour sur un de ses flancs, et faisait entendre son petit grognement une fois par heure pour demander à manger. A cette époque de sa béatitude, deux de ses jambes seulement touchaient sur le pont, les deux autres étant tendues horizontalement; mais ses deux jambes supérieures finirent par former avec l'horizon un angle de 45 degrés, puis les deux jambes inférieures se relevèrent aussi peu à peu, et ce fut un sujet de discussion pour les curieux de savoir sur quel côté Jeanne reposait, ainsi étendue les quatre pates en l'air.

Lorsque les choses en étaient à ce point d'intérêt, je reçus l'ordre de lever l'ancre et de remonter la rivière de Canton jusqu'à Wampoo. Nous partîmes, escortés par douze voiles chinoises. Le vent était contre nous, mais nous fûmes bientôt à la Bogue, et passâmes sans risque devant les batteries que, selon l'expression de lord Nelson, le capitaine Maxwell avait rendues assez semblables à un plum-pouding. L'eau de l'immense rivière de Canton était aussi unie que celle du bassin de Rotherhithe (près de Londres). La rive, à droite et à gauche est si plate

Digitized by Google

que, le soleil étant superbe, quoique ce fût en hiver, nous semblions naviguer parmi des champs de riz, et presque comme si nous avions été remorqués le long d'un canal. Pas un souffle d'air, en sorte que nos voiles étaient inutiles; mais grace à la marée et aux bons secours des chaloupes des vaisseaux de la compagnie des Indes, nous atteignîmes notre ancrage avant la nuit. Durant cette douce navigation le moindre mouvement que causait çà et là une bouffée de brise sortie des rizières troublait le repos (hélas! bientôt le dernier) de la pauvre vieille Jeanne... Un faible murmure qu'on pouvait à peine nommer un grognement, exprimait son impatience quand un câble passait trop près d'elle, ou si un matelot sautait par-dessus pour courir à la manœuvre.

Nous eûmes à peine jeté l'ancre à *Second-Bar*, au milieu de la grande flotte des navires à thé, que nous vîmes venir à bord une foule de mandarins chinois et de marchands de thé portant toutes les variétés de boutons qui distinguent chaque rang dans ce pays de classification par excellence. Ce n'était pas pour

Digitized by Google

nous complimenter, pour nous offrir assistance ou pour parler d'affaires; un seul objet semblait exciter la curiosité de la moitié de la province de Quantang. La renommée de notre amie Jeanne avait fait sensation, et nous n'entendions sortir de la bouche des Chinois que ce cri d'admiration : « Haï-yah! » Nous eûmes quelque peine le soir à nous débarrasser de ces visiteurs; car notre vaisseau fut continuellement entouré de bateaux du pays. Le motif de cet empressement n'était pas la simple admiration de Jeanne, comme nous l'avions pensé d'abord.

Lorsque le pont fut balayé le lendemain, et que deux ou trois canards morts furent jetés à la mer, nous vîmes accourir une douzaine de bateaux qui se livrèrent un vrai combat pour se disputer ces dépouilles opimes. Nous apprîmes que telle est la disette à Canton, qu'il est d'usage d'entourer toujours ainsi les vaisseaux étrangers pour recueillir toutes les provisions qu'ils jettent à l'eau comme avariées; nous sûmes alors pourquoi nous avions été honorés de visites si empressées. Les Chinois,

Digitized by Google

subtils et fins connaisseurs en chair de porc, avaient vu du premier coup d'œil que notre favorite n'avait pas long-temps à vivre ; sachant que si elle mourait de mort naturelle, nous ne penserions pas plus à la manger qu'à manger un homme de notre équipage, et ayant deviné aussi que nons n'avions nulle intention de « la tuer pour l'empêcher de mourir, » ils en avaient conclu avec raison qu'avant peu ce morceau de bonne bouche serait à la disposition de l'appétit chinois. Nos matelots, qui eurent bientôt vent de ce projet, se fâchèrent tout de bon, et ils empêchaient tous nos visiteurs de s'approcher de Jeanne, de peur qu'ils n'empoisonnassent leur bonne amie pour hâter sa fin inévitable. Enfin la pauvre chère Jeanne donna des signes d'une dissolution prochaine ; elle ne pouvait plus ni manger ni boire, ni même grogner, et sa respiration ressemblait au bruit d'un soufflet crevé. Bref, elle mourut ! Toutes les précautions furent prises pour cacher ce triste événement aux Chinois ; mais il transpira, je ne sais comment ; car tous les autres vaisseaux anglais furent

Digitized by Google

abandonnés ; et, long-temps avant le coucher du soleil, une masse épaisse de bateaux, semblable à une ville flottante, se forma autour de la *Lyre*.

Les matelots tinrent conseil, et, après de grands débats sur ce qu'on devait faire, après d'éloquentes motions, il fut unanimement résolu que les restes mortels de la truie favorite seraient déposés au fond de la rivière de Canton, de telle sorte que les plus habiles et les plus affamés habitans du Céleste Empire ne pussent l'y repêcher. Aussitôt qu'il fit nuit, et que tous les bateaux furent repoussés comme d'usage au-delà du cercle formé par les bouées du vaisseau, les amis de la défunte commencèrent les préparatifs de ses obsèques. Il s'agissait surtout d'empêcher les enfans gloutons de Foé d'entendre le bruit de la chute du corps, et puis d'empêcher le corps lui-même de revenir sur l'eau. La première difficulté fut facilement écartée, comme on va le voir; mais la délibération se prolongea davantage sur la seconde. Enfin, il fut suggéré par l'un des contre-maîtres, qui était allé le matin même son-

Digitized by Google

der le passage, que le lit de la rivière étant très fangeux, il s'agirait de faire plonger le corps de Jeanne assez profondément dans cette vase pour que les dragues et les hameçons des Chinois ne pussent y atteindre. Cet avis fut très applaudi, et l'idée exécutée avec cette heureuse facilité de ressources que les hommes de notre profession ne sont pas peu fiers de ne jamais invoquer en vain, dans les petites occasines comme dans les grandes. La truie morte fut d'abord étendue sur l'échine; deux masses de lest en fer furent ensuite fixées de chaque côté de son grouin, de manière à former ce que les matelots appelèrent assez ingénieusement un grouin supplémentaire pour percer la vase.

Quand cela fut fait, la carronade du milieu fut démontée sans bruit, le bordage déchevillé et le tout mis de côté. Le corps énorme de Jeanne étant alors soulevé au moyen des barres de cabestan et des piques, fut mis de niveau avec le sabord. On passa ensuite une corde entre ses jambes de derrière, attachées ensemble par les pieds, et la pauvre Jeanne

Digitized by Google

descendit insensiblement au fond de l'eau. Une fois sous la surface, lorsqu'il n'y eut plus à craindre aucune éclaboussure bruyante si on la laissait aller, on lâcha un des bouts de la corde... Alors le cadavre s'échappa perpendiculairement avec une telle impétuosité qu'on ne pouvait douter qu'il n'eût creusé un trou d'une toise de profondeur dans la vase, et qu'il ne fût ainsi tout à fait à l'abri de la voracité des Chinois désappointés.

Ainsi vécut, ainsi mourut, ainsi fut ensevelie notre amie Jeanne.

Digitized by Google

IX.

RÉVOLUTIONS DANS LA DISCIPLINE.

—

Le sort voulut que le *Léandre* changeât trop souvent de capitaine, et comme les idées de nos officiers n'étaient jamais les mêmes, il résultait de ces variations un embarras difficile à décrire. Heureusement, il y a tant d'uniformité dans la routine de la discipline du bord, que d'une façon ou d'une autre, et malgré la diversité des systèmes, on finit par arriver. Les intérêts du service en souffrent bien un peu pendant quelque temps, mais des chefs ha-

Digitized by Google

biles savent tirer un profit durable du désordre même qui suit inévitablement ces révolutions. Alors aussi les fainéans se dispensent le plus aisément de leurs devoirs, mais pour les zélés l'occasion de se distinguer est belle, parce qu'il devient évident que sans eux tout irait de travers. Enfin si ces variations relâchent les liensde la discipline, d'un autre côté elles sont favorables aux marins qui sont sur le qui vive, et qui prennent leur carrière au sérieux.

J'étais alors trop jeune, et je n'avais pas assez d'expérience pour profiter de ces changemens comme je l'aurais fait si j'avais su tout ce qu'onpeut en retirer d'avantages. Je recommande aux aspirans de se garder de cette manie, si commune à bord, de mépriser les plans du nouveau chef pour porter aux nues ceux de l'ancien; conduire un équipage n'est pas chose facile, et quelle que soit l'habilité dont ils se croient pourvus, au lieu de chercher à critiquer, ils se trouveront mieux d'observer et de prendre des leçons pour les difficultés à venir.

Quoique ces temps soient loin de moi, et que

Digitized by Google

la plupart des capitaines dont je parle soient morts depuis long-temps, ce serait leur manquer gratuitement que d'insister minutieusement sur leurs fautes. Je rappellerai seulement un trait de caractère qui distinguait deux de ces officiers, — et d'autant plus volontiers que nous y trouverons une leçon aussi applicable à la vie commune qu'à la profession de marin.

L'un était toujours à gronder ; lorsqu'il venait à bord après un ou deux jours d'absence, ou qu'il faisait sa ronde sur les ponts après déjeuner, il furetait partout, vérifiant si rien ne traînait, et s'il n'y avait personne en défaut. En un mot il cherchait toutes les occasions possibles de crier. C'était, à son dire, la meilleure méthode de prévenir la négligence des gens de l'équipage, étant ainsi mécontent par système.

L'autre semblait n'avoir des yeux que pour le bien ; au milieu de sa ronde, il s'arrêtait de temps en temps pour dire au premier lieutenant : « Comme ses cordages sont bien disposés ! ces paquets, ces gamelles sont parfaitement rangés ! » — Le grondeur au contraire, loin de remarquer ce bel ordre, qui avait coûté

Digitized by Google

des heures de travail, n'était content que s'il trouvait à reprendre.

— Lieutenant! comme le pont est blanc et propre aujourd'hui! » disait l'un; « vous avez dû passer toute la matinée à mettre ainsi tout en ordre. » — « Pardieu! » criait l'autre, même quand le pont était blanc comme neige, « apprenez donc à ces balayeurs à ne pas laisser un tas d'ordures» —Et il montrait un bout de câble, d'un demi-pouce, caché sous un canon. — Il semblait désolé quand il ne surprenait personne en faute, tandis que c'était une vraie douleur pour l'autre d'adresser un reproche.

Aussi, sous le commandement de l'un, le travail se faisait avec gaîté, parce qu'on savait qu'il tiendrait compte de tout le bien; sous l'autre, on mettait rarement beaucoup de zèle à son devoir, sûr qu'on était de ne pas être payé d'éloges. La chance presque certaine d'une réprimande, même quand on méritait un compliment, paralysait tous les efforts, et l'habitude d'une censure invariable amortissait jusqu'à l'effet des corrections plus sérieuses; le

châtiment ne corrigeait ni ne prévenait plus aucune faute.

Mais, chose singulière! ces capitaines avaient tous deux un cœur excellent, et même, s'il y avait quelque différence, c'était à l'avantage du grondeur qui, sur tout autre point que la discipline, montrait la plus grande indulgence. Cette sévérité, toute systématique, n'était pas dans son caractère. Sa mauvaise humeur était aussi impolitique, que la complaisance louangeuse de l'autre était bonne. Il m'a toujours paru absurde d'établir une distinction à cet égard entre les affaires de la vie publique et celles de la vie privée. Il n'y a pas la moindre raison pour que le même principe d'urbanité et de bienveillance ne modifie point les rapports des chefs et des inférieurs, comme il modifie les relations sociales, et je ne vois pas que la rigueur nécessaire de la discipline doive en rien souffrir de l'obéissance aux règles de la politesse.

Ce désir de trouver tout bien est une habitude qui, dans presque toutes les positions de la vie, est suivie des plus heureux effets pour

Digitized by Google

le supérieur lui-même ; qu'il soit colonel d'un régiment, capitaine de vaisseau, ou chef de maison, l'action seule de louer, le met dans une disposition de bien-être et de contentement qui répand aussi le bonheur autour de lui. Il n'est pas besoin de connaître beaucoup les soldats, les matelots, les enfans, les domestiques, et les autres classes d'inférieurs, ou même de supérieurs et d'égaux, pour savoir que cette bonne humeur est en toute circonstance la meilleure politique. Ce sont les éloges qui rendent à l'inférieur le travail agréable, stimulent son zèle au lieu de le comprimer, allégent sa peine, et lui font trouver dans la tâche la plus rude des plaisirs véritables.

Un travail volontaire est meilleur et plus sûr que celui qu'on arrache par force. Personne ne savait mieux cette vérité que lord Nelson, et il l'appliquait avec un merveilleux succès. On lui disait un jour que le système opposé avait beaucoup réussi à un autre grand capitaine, lord Saint-Vincent. « C'est vrai, » répondit-il, « mais où il tranchait avec la hache, je coupais avec un canif. »

Digitized by Google

Il y aura cependant des cas où il faudra appeler le châtiment à notre aide. Eh bien! cette uniformité de bonté, cette justice, constante et raisonnée, qui n'agit jamais par boutades, nous donnerons les moyens de remédier au mal avec plus d'efficacité et moins de peine que si nous avions l'habitude du reproche. Quand un esprit de bienveillance nous anime sans cesse, la privation de nos éloges devient une amère censure. Cela seul suffirait pour nous faire préférer un système qui double le travail en excitant le zèle des travailleurs, — et qui double aussi le bien-être de tous, chefs et subordonnés.

Dans toutes les positions sociales, sans exception peut-être, notre malheur ou notre bonheur, comme nos succès dans le monde dépendent moins des circonstances qui nous entourent, que du point de vue d'où nous examinons les choses, soit par habitude, soit par principe. En tout, il y a un côté pour l'éloge, aussi évident pour ceux qui veulent le voir, que le côté plus apparent, il est vrai, de la critique. Nous serons donc obligés quelquefois de blâmer sans restriction, mais toujours il y aura moyen d'a-

Digitized by Google

adoucir l'amertume de nos paroles, et d'exprimer des sentimens en harmonie avec cette belle maxime qui prêche en tout l'indulgence : — « Dans nos rapports avec les autres hommes, — n'importe quel est leur rang ou leur position, — nous devons considérer moins ce qu'ils méritent à nos yeux que ce qui est plus digne de nous-mêmes. »

— Mylord, dit Polonius à Hamlet, en parlant des pauvres comédiens, — je les traiterai selon leur mérite. — Ah! sur mon ame, faites beaucoup mieux, seigneur, répond le prince au cœur sage et bon.... Si on traitait chacun selon son mérite, qui pourrait échapper aux étrivières? traitez-les selon votre politesse et votre dignité; moindre sera leur mérite, plus il y en aura dans votre bonté (1). »

Presque tout le monde prend l'inverse de ces nobles paroles qui respirent l'esprit le plus pur de charité; on traite les autres selon leur mérite, regardant comme une considération tout à fait secondaire l'intérêt de sa propre dignité.

(1) Shakespeare, traduction de M. de Barente.

Digitized by Google

N'est-ce pas en effet ce qui nous arrive quand nous nous abandonnons à la fougue de notre colère? — Quoi qu'il en soit, cette maxime est singulièrement applicable sur un vaisseau où la conduite et le caractère des officiers sont exposés chaque jour et à chaque instant aux regards scrutateurs d'un grand nombre de personnes qui n'ont souvent rien à faire que de se surveiller réciproquement.

Jamais nous ne parviendrons à exercer d'une manière constante et utile de l'influence sur les opinions, les sentimens et la conduite des autres, si dans nos rapports avec eux nous ne faisons entrer en ligne de compte les convenances de notre propre position; c'est la condition vitale de la vraie autorité; c'est la voie la plus sûre pour prendre de l'ascendant sur ses égaux! C'est aussi à l'observation d'un pareil principe que tant de personnes doivent leur popularité et leurs succès, tandis que telle autre douée des mêmes qualités, et favorisée par les mêmes occasions de briller, n'obtient que le mépris ou l'indifférence.

Nous fuyons la société de ces frondeurs qui

Digitized by Google

trouvent toujours à redire, — quand même leurs plaintes seraient légitimes. Nous ne sommes pas long-temps à nous apercevoir que si nous leur présentons deux choses, l'une digne d'éloges, l'autre de blâme, ils mettront le doigt sur le point défectueux, et sembleront s'y arrêter avec plaisir, sans avoir aucunement égard au bien, et comme la manie de fronder s'étend malheureusement à tout, elle trouve sans cesse des alimens. — Si le ciel est pur et sans nuages, le grondeur vous dira qu'il fait de la boue dans les rues. — Si la société est choisie, — le dîner bon, — la musique excellente, — si l'on est gai, si l'on s'amuse, — il se récriera sur la petitesse du salon, sur l'accoutrement grotesque de madame une telle, ou sur le son faux d'une corde de la harpe. — S'il parle d'un ami, il ne manquera pas d'oublier ses qualités et de signaler ses défauts. Pour lui l'éclat du soleil est la lueur pâle de la lune. — S'il voit un sir Joshua (1), il dira que le coloris est mauvais; la composition et l'exécution, il n'y prendra pas

(1) Un tableau de sir Joshua Reynolds.

garde. —S'il entend parler d'un homme d'état, ou d'un grand guerrier dont les exploits ont mérité les applaudissemens universels, il tempère cette admiration par des allusions à quelque vieux péché du héros; enfin quand nous nous trouvons avec lui, nous sommes sûrs qu'en toute circonstance il mettra nos défauts en relief. — Et qu'en résulte-t-il? — nous nous garons de sa société comme nous tâchons d'en préserver les autres.

Dans le monde, la vérité des préceptes que nous venons de développer est tôt ou tard reconnue, et les gens qui ont cette manie de toujours blâmer réussissent rarement; mais à bord où les distinctions de rang sont nettement tranchées, où la dose d'autorité est fixée pour chacun par une règle invariable, les officiers sont souvent très long-temps avant de comprendre que ces principes leur sont applicables; aussi se privent-ils d'agrémens et d'avantages dont il leur serait si facile de jouir, et ils préfèrent s'en tenir à la sévérité et à la raideur inflexible de la discipline. — Cette discipline d'un vaisseau est une machine admirable lorsqu'elle

Digitized by Google

est bien montée, mais qui devient inutile si ses forces sont mal appliquées. Une puissance mystérieuse et presque magique met en jeu ses ressorts, mais les rouages en sont tellement compliqués, leur marche régulière et uniforme est tellement indispensable que s'il survient le moindre dérangement dans une partie, toute la machine se détraque et s'arrête.

Quoique les avantages de l'optimisme soient plus sensibles sur mer que sur terre, je ne voudrais pas le circonscrire dans le cercle étroit de la vie maritime : les jeunes gens qui vont lancer leur barque sur l'océan du monde, devront se rappeler que leur succès et leur bonheur dépendront toujours uniquement de leur habitude de voir en tout le bon côté des choses, au lieu d'avoir des yeux de lynx pour le mauvais. Il n'y a pas d'ailleurs à craindre que l'optimisme dégénère en duplicité ; car pour qu'elle devienne utile à la longue et agréable dans le moment même, cette pratique, comme celle de tout ce qui est bien, doit être basée sur les vrais principes de la morale.

Digitized by Google

X.

GÉOLOGIE. — QUERELLES A BORD.

—

Je commençai vers cette époque à me mêler un peu de géologie, science dont mon père m'avait laissé le goût. Je l'aimais aussi pour l'avoir étudiée avec l'école écossaise : les disciples de cette école étaient au commencement de ce siècle traités de fou, parce qu'ils soutenaient la théorie ignée du docteur Hutton, qui, après trente ans de discussions et d'expériences, a fini par être généralement adoptée avec quelques modifications. Les marins sont

Digitized by Google

dans la position la plus favorable pour faire des études géologiques, puisqu'ils voient la nature pour ainsi dire à nu, plus souvent que la plupart des autres observateurs. Ils visitent rarement une côte sans que l'occasion se présente de faire quelque découverte intéressante pour les géologues; il faut supposer, bien entendu, qu'ils ont des yeux pour voir, et qu'ils sont en état de décrire ce qu'ils observent. Bien des gens se contentent de deux ou trois faits qui leur crèvent les yeux, et ils sont tout aussi incapables de les combiner ou d'en faire des applications en grand à la science, qu'ils le seraient de s'élever dans l'air. D'autres, soit absence de bon sens, soit paresse d'esprit, sautent tout d'un coup des circonstances locales les plus insignifiantes aux généralisations les plus vastes et les plus hypothétiques.

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de faire entrer de la géologie, ou de toute autre, dans certaines têtes. En effet, si un imbécile est obligé de penser, il y a chance égale pour qu'il généralise trop ou trop peu. Ainsi, je me rappelle qu'étant à l'ancre dans

Digitized by Google

le havre de Vigo, sur la côte ouest d'Espagne, le premier lieutenant dit, pour s'amuser, à un de nos jeunes gens, d'écrire une lettre à un de ses amis en Angleterre.

— Que diable lui dirai-je? demanda notre nigaud, après avoir réfléchi long-temps.

— Eh bien, décris le pays, les mœurs; dis comment on t'a reçu.

Le jeune homme se mit à l'ouvrage de fort mauvaise humeur, et quoiqu'il eût été à terre mainte et mainte fois, il ne put rien tirer de sa cervelle. Le premier lieutenant fut inexorable; il insista pour qu'il écrivît cette lettre, et le mit sous clé jusqu'à ce qu'il eût fait connaître par un certain signal, que son épître était prête. Voici de quoi il était accouché après quatre heures d'un pénible travail :

« *Toute* l'Espagne est couverte de montagnes; Vigo l'est aussi. Les naturels portent *tous* des sabots; ce sont *tous* des brutes, et la preuve, c'est qu'un d'eux m'a traité de *picaron* (1). Je suis etc. »

(1) Fripon.

Digitized by Google

Quoique la géologie offre souvent le plus haut intérêt sur place, il n'est pas toujours aisé d'en donner de loin la même idée, surtout à des gens qui se soucient fort peu que le monde ait été rôti ou bouilli, qu'il ait été tous les deux, ou ni l'un ni l'autre. Nombre de personnes restent toute leur vie parfaitement indifférentes à la question de savoir si l'univers a été créé par cette force qu'on nomme hasard, c'est-à-dire par une puissance qui échappe à nos investigations et sur laquelle nous ne pouvons qu'établir des conjectures; ou si ses révolutions diverses sont accessibles à l'examen philosophique, et si leur histoire peut être notée avec plus ou moins de précision. Le géologue sage déclare n'avoir rien à démêler avec l'origine des choses; il ne se charge que d'étudier les divers bouleversemens physiques qui ont eu lieu à la surface de la terre par la force des causes naturelles. Le grand charme de cette science si séduisante consiste donc dans cette union de la raison et de l'imagination qui s'élèvent ensemble dans des régions où l'on s'attendait peu à les voir voyager de compagnie.

Digitized by Google

Beaucoup de questions d'utilité pratique et populaire se rattachent aussi aux recherches scientifiques de la géologie; je me rappelle, par exemple, que, même enfant, je prenais un vif plaisir à parcourir les carrières de plâtre de la Nouvelle Écosse. Cette matière se trouve généralement à la surface de la terre; sa couleur est d'un blanc mat; les parties exposées à l'air étant décomposées, on enlève la couche supérieure et la *roche pourrie*, puis on fait sauter le gypse avec la poudre, et après l'avoir brisé en morceaux assez petits pour être maniés, on le vend aux commerçans d'Amérique. Un nombre considérable de vaisseaux sont destinés à en transporter à New-York, à Philadelphie et à Baltimore. Dans mes premières notes, j'avais écrit sans rire, et comme un fait avéré, que la plus grande partie de ce gypse était vendue aux meuniers des Etats-Unis pour falsifier leur farine. Mais la réalité est tout le contraire de ce que je croyais dans ma jeunesse; car les Américains accordent une prime d'exportation à la bonne farine sur la mauvaise, et grace à ces mesures, je puis dire sans crainte que je n'ai

Digitized by Google

jamais vu un baril de cette farine qui ne fût excellent.

Les Américains exportent aussi dans toutes les parties du monde un très bon biscuit, et ceux qui ont connu tout le désagrément de vivre sur le biscuit *restant*, ceux-là, dis-je, sont seuls capables d'apprécier la jouissance que procure un baril de *croquans* de New-York. Soit dit en passant, une découverte récente, et qui n'est pas sans importance pour les marins, c'est que le meilleur moyen de garder ce biscuit, est de le préserver de l'air autant que possible. Dans mes premières traversées, on avait coutume d'ouvrir souvent la soute au pain, et au moyen de tuyaux de toile appelés manches à vent, on faisait pénétrer l'air dans le biscuit pour qu'il se conservât frais. On sait maintenant qu'il n'y a rien de plus funeste que ce procédé, et la raison en est simple : cette opération ne peut se faire que lorsque le temps est beau, et alors l'air extérieur est généralement beaucoup plus chaud que celui de la soute au pain, qui, étant placée au bas du vaisseau, acquiert, comme une cave, une température uni-

Digitized by Google

forme. L'air extérieur, par sa chaleur et son séjour au-dessus de la surface de la mer, est toujours chargé de vapeur dont l'humidité se dépose sur les corps plus froids ; le biscuit exposé à ces courans humides devient donc humide lui-même et se gâte plus vite. Cette ancienne méthode est si absolument condamnée aujourd'hui, que sur plusieurs navires on place le biscuit dans des soutes séparées et fermées où il est empilé ; les couvercles en sont ensuite calfatés avec grand soin. De cette manière on n'expose à l'air que la quantité de biscuit nécessaire à la consommation immédiate de l'équipage ; c'est, si je ne me trompe, une méthode adoptée par tous les vaisseaux de guerre américains, et la marine anglaise devrait également la suivre.

Dans l'Océan pacifique, à environ deux cents lieues sud de la côte du Pérou, nous rencontrâmes un vaisseau et nous lui achetâmes du biscuit américain qui avait plus d'un an de mer. Il était contenu dans une barrique hermétiquement fermée, et quand nous l'ouvrîmes, il était aussi frais que si on l'avait cuit la veille. Il

Digitized by Google

avait tellement conservé son goût et son croquant, que je vis le moment où nous ne viendrions pas à bout de le manger.

Lors de la déclaration de guerre, nous ne fûmes pas très heureux en prises à la station d'Halifax. Mais le renouvellement des hostilités introduisit dans nos habitudes de grands changemens : au lieu de pourrir dans le port, notre vaisseau était toujours en mer, et notre équipage toujours alerte, — vigilance qui trouva sa récomperse en temps et lieu. Nous vîmes alors que la vie du marin est une vie d'action et de curiosité, surtout pour ceux qui aiment à courir le monde.

Je prends dans une de mes premières lettres quelques détails sur la chaleur dont l'équipage eut à souffrir. « Nous avons croisé pendant plusieurs mois, mais sans faire une seule prise, quoique les autres vaisseaux de la station aient été plus heureux. Nous partons pour un meilleur poste, où nous aurons, j'espère, plus de bonheur. Dans notre dernière croisière, nous avons long-temps navigué au sud. La température était si chaude, que nous

Digitized by Google

en fûmes horriblement tourmentés. A peine si nous pouvions dormir la nuit, et le jour nous étions brûlés par le soleil. Quand nos chandelles étaient allumées, elles fondaient, et tombaient souvent d'aplomb dans nos assiettes ou sur la table. »

Même de si loin, il me semble voir encore ces sales et maudites chandelles dont se servaient les aspirans, — qui puaient le suif, et vomissaient un tourbillon de fumée comme la cheminée d'un bateau à vapeur. Ces lumières éclairaient fort peu, à cause de la large mèche qui occupait plus de la moitié de la flamme, et qui exigeait sans cesse l'emploi d'énormes mouchettes pour rendre « les ténèbres visibles »

Je vais donner un échantillon des mœurs du faux-pont, que la vérité me force à publier, quoiqu'il ne nous fasse pas beaucoup d'honneur. L'infortuné qui était près de la chandelle — bien mal à propos appelée lumière, — était chargé de moucher de temps en temps sa mèche énorme, et certes cet emploi n'était pas une sinécure. Quelquefois, cependant, soit qu'il fût trop absorbé par sa lec-

Digitized by Google

ture, soit qu'il eût la main fatiguée, il s'oubliait : alors un aspirant devait crier : *Mouche!* et les autres repéter en chœur : *Mouche!* Celui qui était le dernier à lancer son mot était exposé à la désagréable alternative de se lever et de moucher la chandelle, à quelque distance qu'il en fût, ou de recevoir sur la figure la mèche brûlante que lui jetait un aspirant plus voisin, qui l'avait mouchée avec ses doigts. Il est vrai que cette opération n'était pas très aisée, et qu'on courait un peu le risque de se brûler les doigts, sans parler du danger qui en résultait pour le vaisseau de Sa Majesté; mais le plaisir d'apprendre à vivre à un compagnon de gamelle, en lui jetant à la tête un bout de mèche en feu était trop vif pour qu'on pût y résister.

J'aurais tort cependant de laisser croire que nous étions, nous tous aspirans, une troupe de bandits; bien au contraire : nous avions pour notre gouvernement un code de lois dont la précision et l'exactitude pouvaient rivaliser avec ceux des états nouveaux-nés, dans ces temps d'enfantemens politiques. Les peuples jeunes,

Digitized by Google

comme les jeunes gens, à bord ou partout ailleurs, se bercent de cette fausse idée qu'il est facile de fixer les variations de l'esprit humain par la seule force des constitutions écrites. Ils « se souviennent d'oublier » que les institutions, pour être le moins du monde puissantes dans la pratique, doivent être faites pour s'accommoder à l'état de la société, tandis que la société ne peut être faite pour s'accommoder aux institutions. Ils vont de l'avant, presque tous aveuglés par cette folle croyance, que les vieilles coutumes, les préjugés gothiques, et toutes les autres particularités de temps et de lieu sont devenus en un instant si flexibles qu'ils peuvent être profondément modifiés dans leur essence par une législation artificielle. A bord, nous avions bâti sur ce faux principe un échafaudage de réglemens pour notre communauté, et en voici un petit échantillon : « Si un membre de la gamelle du babord oublie assez les devoirs de gentilhomme pour donner un démenti à un de ses compagnons, il paiera une amende d'un dollar. »

Cette amende était simplement regardée

Digitized by Google

comme une expiation de l'offense faite à la dignité de la compagnie; elle était du reste indépendante des arrangemens personnels qui avaient lieu hors du faux-pont. — Un coffre était placé entre les deux combattans, qui vidaient la querelle, — non pas au pistolet, mais à coups de poings. Le difficile était de trouver des expédiens pour cacher les yeux *pochés*, — résultat ordinaire de ces combats singuliers. Il n'était guère possible ni même convenable que le commandant ne s'aperçût pas de ces accidens; à supposer d'ailleurs que les lutteurs eussent la vue encore assez bonne pour faire leur service, la ressource habituelle était de se confier à l'indulgence du chirurgien, qui mettait les boxeurs sur la liste des malades, et qui écrivait à leur nom, *contusion*, — substantif qu'il pouvait certes ajouter en toute sûreté de conscience.

Cette manière innocente de terminer les disputes était parfaite, tant que les aspirans n'étaient vraiment que des enfans; mais arrivait avec le temps cet âge fatal où ils commencent à se croire des hommes, et où ils se mettent en

Digitized by Google

tête que leur dignité d'officiers et de gentilshommes serait compromise par des coups de poing. Ces jeunes gens sont appelés alors *Hobbledehoys,* c'est-à-dire ni homme, ni enfant, et comme la poudre et les balles portent sur ces petits matamores aussi bien que sur les hommes de plus d'expérience, il en résulte des duels funestes parmi les aspirans. Je fus témoin dans une affaire de ce genre, qui se termina heureusement par une réconciliation, mais qui était tellement irrégulière de tous points, que si un des combattans avait été tué, tous ceux qui avaient pris part au duel avaient la chance très probable d'être pendus.

Une dispute s'éleva entre trois de ces jeunes gens. Ils échangèrent des injures telles qu'ils crurent ne pouvoir les laver que dans le sang. Le jour était déja avancé; mais comme il faisait encore assez clair pour tirer le pistolet, la société se rendit sur le pont, et demanda la permission d'aller se promener à terre. Je n'étais pas engagé dans la querelle, et l'on me pria de servir de second. Il n'y aurait eu rien de très absurde dans tous ceci, si on eût pris avec moi

Digitized by Google

un autre second, ou s'il avait fallu terminer une seule affaire; mais il y avait entre les trois jeunes gens deux disputes bien distinctes.

L'un d'eux, que j'appellerai M. A..., devait se battre avec M. B..., tandis que M. C... servirait de second à M. B...; puis M. A..., après avoir fini avec M. B..., soit en l'envoyant dans l'autre monde, soit en arrangeant l'affaire par des excuses, devait commencer un nouveau duel avec M. C... qui (comme on le remarquera), avait servi de second à son premier adversaire M. B... Le cas où M. A... lui-même eût été mis hors de combat paraît ne pas avoir été prévu. Mais le vif intérêt personnel que M. C... (second du premier adversaire de M. A...) avait à donner une tournure fatale à ce combat, aurait été pour nos pauvres têtes le point chatouilleux dans une cour de justice, si M. A... avait succombé. — Malheureux jeune homme! il fut tué plus tard dans une action.

Par bonheur, aucun des deux premiers coups ne porta. Je commençai alors à m'apercevoir de l'incroyable absurdité de toute cette affaire,

et du danger de la corde auquel nous nous exposions tous. J'insistai vivement sur l'urgence de s'arrêter en si beau chemin, et mon éloquence fut renforcée par l'arrivée d'une escouade de soldats de marine avec un officier chargé de nous ramener à bord. On se donna d'abord les airs de résister à ce détachement, mais tout finit par quelques mots d'explication, et les combattans quittèrent le terrain bras dessus bras dessous, les meilleurs amis du monde.

Digitized by Google

XI.

UNE PUNITION A BORD.

—

Le 8 janvier 1804, nous mîmes à la voile d'Halifax, et après une traversée longue et ennuyeuse, nous arrivâmes à Bermude. Le passage des glaces d'un hiver de la Nouvelle-Ecosse où le mercure était ordinairement au-dessous du o, à une température de 25 ou 30 degrés, fut excessivement agréable à ceux dont la constitution pouvait supporter impunément sans transition une si grande élévation du thermomètre. Après quelques jours de séjour à Bermude, nous par-

Digitized by Google

tîmes pour les Etats-Unis où nous fûmes gelés presqu'autant qu'à Halifax. La première province où nous abordâmes fut la Virginie. Mais nous manquâmes Norfolk, dans la baie de Chesapeak, à cause des calmes et des vents contraires. Le navire vogua alors vers New-York, et le 19 février, il jeta l'ancre à environ sept milles de cette belle cité.

On ne jugea pas à propos de laisser nos jeunes gens aller seuls à terre, mais j'eus le bonheur d'être invité à accompagner un des officiers. Je dois trop à l'amitié de cet excellent homme, pour pouvoir m'exprimer à son sujet comme je le voudrais; en sorte que je ne dirai rien de la reconnaissance que je lui ai vouée depuis si long-temps. Peut-être le meilleur et le plus utile moyen de rendre ces services, est de les reporter sans cesse sur d'autres qui sont dans les mêmes circonstances que nous. Ce serait imiter Franklin: quand il prêtait de l'argent à quelqu'un, il lui faisait promettre de le payer non pas à lui-même, mais à d'autres dans le besoin, qui s'engagerait à leur tour à faire circuler sa charité. Aussi, dans le cours

Digitized by Google

de ma carrière, j'ai plus d'une fois étrangement surpris de jeunes aspirans, en leur rendant tous les services que j'avais reçus moi-même à New-York, en leur montrant les curiosités du pays, et en les présentant dans les sociétés, comme mon ami l'avait fait pour moi. Ces enfans s'imaginaient peut-être qu'ils devaient ces égards à leur extraordinaire mérite, tandis qu'en réalité je ne faisais que décharger ma conscience, et acquitter en paiemens indirects cette dette de gratitude qui, malgré ces déboursés, augmente à mesure que ma connaissance du monde me met à même d'en estimer tout le prix.

C'est l'à-propos et la manière d'obliger qui font tout le mérite d'un service, car le grand secret de cet art délicat consiste à obliger les gens juste au moment et dans la forme même qu'ils désirent. Généralement on aime peu à avoir des obligations, mais j'eus le bonheur, dans plusieurs circonstances de ma vie, de tomber sur des amis qui possédaient merveilleusement ce don de l'à-propos. En effet, je sautai de joie quand je reçus un matin l'invitation

Digitized by Google

d'accompagner à New-York un de nos lieutenans; le seul souvenir de cet instant fait battre mon cœur dix fois plus vite par minute; — et il y a de cela un bon quart de siècle.

Ce ne serait digne ni du sujet, ni de moi-même de composer le récit de cette visite à New-York avec dès notes prises qnand j'étais si jeune. La pâleur du style, comparée avec le souvenir si vif de ce que j'éprouvai alors, montre assez combien il est difficile de rendre compte de ses impressions. Heureusement que la faculté de jouir est plus précoce en nous que l'art de peindre nos jouissances. Cette science même, si simple en apparence, de profiter de tout ce qui s'offre à nous, demande un plus long apprentissage du bonheur qu'on ne se l'imagine.

Nous arrivâmes à New-York au milieu de la neige et du vent, et après quelque peine pour trouver un logement, nous nous vîmes casés dans un joli appartement et une des meilleures pensions de la rue Greenwich. — Il y avait nombreuse compagnie quand nous entrâmes, on prenait le thé devant un feu pétillant; on y jeta de nouvelles bûches en

Digitized by Google

l'honneur des nouveaux venus, et on nous laissa les meilleures places, selon l'invariable coutume de ce pays hospitalier.

Si notre hôtesse vit encore, je me flatte qu'elle ne regrettera pas ses égards pour un homme qui si long-temps après, s'est un peu brouillé, bien malgré lui, avec un peuple auquel il doit tant, et qu'il aime d'une amitié sincère. J'espère aussi qu'on me croira, si je déclare que dans mes récentes publications, j'ai dit la vérité, — la vérité et rien que la vérité, — que je n'ai jamais menti du moins à ma conscience, et que je suis encore porté de cœur pour l'Amérique, comme je l'ai été et le serai toujours.

Les Américains s'en vont partout répétant que la pierre fondamentale de leur liberté est cette doctrine, que tout homme est libre de se former une opinion et de la publier avec candeur et modération. Est-ce à dire que les étrangers n'auront pas le même privilége ? et je le demande, en ai-je dépassé les bornes ? les Américains n'ont certes pas le droit de s'offenser si mes idées diffèrent des leurs, et cependant j'ai su que j'avais été assez ver-

Digitized by Google

tement tancé par la presse de ce pays. Si mes intentions sont méconnues, tout ce que je puis dire, c'est que je suis calomnié; — si je suis dans l'erreur, les regrets que j'éprouve de mon aveuglement seraient plus dignes des regrets que de la colère de mes adversaires politiques; — et si par hasard je suis dans le vrai, la meilleure preuve de la justesse de mes vues sera peut-être, au jugement des personnes désintéressées, l'aigreur même de ceux qui s'irritent de la fanchise. Après tout, je serais enchanté que mes amis d'outre-mer consentissent à me prendre au mot, — et qu'il me regardassent comme leur ami de près et de loin. J'avais en matière de gouvernement des opinions différentes des leurs, et je les ai plus que jamais; mais je souhaite sincèrement leur bonheur comme individus et leur prospérité comme nation. — *Que puis-je dire de plus ?* — selon le proverbe persan. Puisse ce peu de mots servir à faire ma paix avec un peuple qui se glorifie avec raison de ne pas avoir de rancune! pour moi je n'ai pas à me réconcilier, car j'ai soigneusement évité de lire aucune des

Digitized by Google

critiques américaines de mon livre, afin que l'amitié que j'ai toujours portée à ce pays n'en fût pas altérée. En me mettant ainsi hors de la discussion, je puis avoir perdu de fort bons avis et d'excellentes occasions de revenir sur des impressions fausses; mais je me rappelle avec tant de délices mon voyage aux États-Unis et l'hospitalité que ma famille y a reçue partout, qu'à tort ou à raison, je ne veux rien lire qui troublerait ces doux souvenirs. — Séparons-nous donc en paix, — ou plutôt puissions-nous nous revoir avec cordialité! Si ce nouvel ouvrage trouve sa route à travers l'Atlantique, j'espère qu'on le lira sans penser à ce qui s'est passé entre nous, ou du moins avec les seuls souvenirs de nos anciennes liaisons qui soient agréables aux Américains et à moi (1).

Après avoir quitté les côtes d'Amérique, nous partîmes pour les Bermudes. Je trouve ici la première trace d'un journal régulier, et

(1) Le capitaine fait ici allusion à son ouvrage sur les États-Unis, dont la publication ne fit guère moins de scandale en Amérique que celui de Mrs Trollope en a fait depuis.

(*Note du trad.*)

Digitized by Google

des esquisses faites sur place, quoique sans soin, ont un intérêt de simplicité et de familiarité dont sont dépourvues ordinairement celles qu'on rédige de mémoire. Il est très curieux de voir comment les plus courtes notes servent quelquefois à réveiller une suite d'idées oubliées, à peindre vivement à l'imagination des scènes passées depuis long-temps, à rappeler des phrases, — à représenter même l'air dont elles furent prononcées, — quoique les circonstances qui s'y rattachent aient dormi dans notre mémoire pendant une longue période d'années.

Entre autres théories inventées pour expliquer les mystères des songes, il en est une qui les regarde comme une série de souvenirs modifiés et influencés par des causes inconnues et indépendantes de nous-mêmes; les combinaisons et associations qu'ils nous offrent, quelque étranges qu'elles soient, ont toujours rapport ou à des idées ou à des événemens passés, en sorte que, dans le sommeil, aucune pensée vraiment nouvelle ne traverse notre esprit.

Que cette théorie soit vraie ou fausse, main-

Digitized by Google

tenant que je relis les notes éparses dont je parlais plus haut, écrites aux Bermudes il y a plus de vingt-six ans, j'éprouve une sensation analogue à celle qui se produit en rêve. Beaucoup d'objets depuis long-temps oubliés m'apparaissent avec une précision parfaite, et ils m'en rappellent plus ou moins distinctement d'autres sur lesquels je n'ai rien d'écrit. Quelquefois une masse de souvenirs s'offre à moi, aussi présens que s'ils dataient d'hier. J'entends la voix de mes compagnons de gamelle, — je vois leur figure, — et j'ai là dans les yeux jusqu'à leurs gestes et leurs manières. Puis, un instant après, un nuage passe sur tout cela, et ni la mémoire, ni même mes notes ne peuvent me rendre le tableau que je voyais un moment auparavant. Quelquefois aussi, dans ces regards jetés sur le passé, il y a une confusion étrange d'époques, de circonstances, de craintes, d'espoirs, de vagues ressouvenances, de souhaits, de pénibles prévisions, et d'amères pensées; — toutes mortes depuis long-temps. Ces songes du jour se déroulent dans mon esprit, mais aussi confus que les songes de la nuit.

Digitized by Google

Et en effet, où est la différence ? C'est que dans le sommeil cette fantasmagorie est indépendante de nous-mêmes, tandis que pendant la veille nous pouvons la varier à l'infini. Alors nous sommes maîtres de conduire le vaisseau de l'imagination avec plus ou moins de précision ; — mais dans le sommeil, notre gouvernail est emporté, et nous sommes forcés d'errer au gré de nos sens capricieux sur un océan de souvenirs.

Si l'on me demande pourquoi ces digressions, je répondrai qu'il peut être souvent fort utile dans la pratique de la vie, de revenir sur nos pensées, pour voir quelles ont été les causes et les effets de nos premières résolutions. Il est curieux et important d'observer comment des déterminations d'une nature honorable ont eu une influence directe en nous fortifiant contre les douces insinuations ou les rudes assauts de la tentation, ou comment une première faute ou une simple omission nous ont amenés à nous faire à nous-mêmes de sanglans reproches.

Qui pourrait sans crainte mettre à nu sa vie

Digitized by Google

entière, de manière à partager avec les autres les profits de cette expérience du passé? Personne, je pense, et je n'essaierai pas moi-même de toucher une matière aussi délicate. Je me contenterai de dire qu'en consultant mon journal d'alors, je puis pour beaucoup de circonstances citer avec précision le fait, l'idée, l'heure qui ont décidé d'une manière tranchée de ma conduite ultérieure. Quelquefois, la cruelle angoisse du remords a gravé si profondément la leçon dans ma mémoire, que la blessure saigne encore. D'autre fois elle n'a laissé qu'une cicatrice pour montrer le point douloureux; mais ces souffrances morales, comme les vieilles blessures se font ressentir aux changemens de saison. Quoi qu'il en soit, c'est une coutume bien plus agréable et plus utile de recueillir les souvenirs de bonheur et de succès, — que de se fatiguer l'esprit par le spectacle trop prolongé d'occasions perdues, et de facultés négligées ou mal employées. Tout homme sage doit avoir bonne provision de ces doux souvenirs. Laissons crier les misantropes; « ce meilleur des mondes » est très fécond en plaisirs pour ceux

Digitized by Google

dont les principes sont droits, qui gardent cette conviction salutaire que sans l'aide d'en haut ils ne peuvent absolument rien, et qu'il ne leur sera pas prêté secours, s'ils ne se mettent vigoureusement eux-mêmes à la manœuvre pour doubler le cap de leur vie et de leur fortune. C'est par faute de ces efforts soutenus que beaucoup viennent à faillir; — car cette « *attention suivie* » qui implique la confiance en soi-même, est le plus sûr garant du succès.

Une remarque assez curieuse m'a frappé : nous avons une foi sans bornes dans la constance des phases de la lune, et nous nous fions assez à l'exactitude des nos cartes et de nos livres pour naviguer, dans les nuits les plus noires, sur des mers que nous n'avons jamais traversées. Et cependant dans le voyage moral de notre existence nous hésiterions à suivre des précipices beaucoup plus sûrs, et dans lesquels nous devons avoir une foi également inébranlable. Ces vieilles comparaisons entre les tempêtes de l'Océan et les orages de la vie ne sont pas sans justesse; le navigateur à moitié instruit, qui ne sait pas quel compte il doit faire

Digitized by Google

sur sa carte et son compas, ou qui n'a pas pleine confiance dans la précision des guides auxquels il abandonne son vaisseau, n'a pas plus de chances de faire une heureuse traversée sur la vaste mer, que celui dont la foi mesquine a pour bornes ses vues étroites et son faible pouvoir, n'en a pour terminer avec bonheur le grand' voyage de la vie.

« Aller vent sur voiles et virér lof pour lof » (1) se dit en mer d'une manœuvre qui consiste, à un moment donné, à brasser les vergues pour que le vent prenne la voile à revers, puis à les dresser pour que le vaisseau marche droit poupe en avant; puis quand il a un peu avancé dans cette direction, à brasser encore les vergues pour que les voiles s'enflent, et que le vaisseau aille proue en avant. On exécute cette manœuvre sur lés fleuves, quand le vent est contraire et la marée favorable, et que la largeur de la rivière est trop peu considérable

(1) *Backing and filling*, manœuvre qui, selon le Dictionnaire de Romme, consiste à masquer et à faire porter les voiles alternativement. (*Note du trad.*)

pour courir des bordées. Comme le vaisseau s'approche et s'éloigne ainsi altertivement du rivage, il en résulte un air d'indécision ou plutôt de répugnance à raser de trop près la terre. On emploie les mêmes termes au figuré, quand dans la conversation on évite les points difficiles, dont il faut pourtant approcher si l'on veut atteindre le but. J'avoue donc que tout à l'heure, « j'allais vent sur voiles et virais lof sur lof, » mais j'ai préféré cette méthode indirecte de faire naître l'amour du bien dans l'esprit de mes jeunes amis, à qui j'adresse plus spécialement ces souvenirs de mes premiers voyages plutôt que de m'aventurer à leur tracer leurs devoirs en termes formels : tout homme peut se frayer les sentiers de l'honneur, mais il les découvrira plus facilement s'il sait d'avance où ils sont.

Voici un petit échantillon qui montrera aussi bien qu'un volume ce que c'est qu'un journal de marine. Le défaut capital de presque tous ces journaux est de manquer, comme les peintures chinoises, d'ombre et de reliefs, ou d'être dessinés avec une telle barbarie de pers-

Digitized by Google

pective que tous les objets semblent être sur le même plan.

« Bermude, dimanche 22 avril.

— Vent du sud. — La nuit dernière, — été de quart le premier; — relevé ce matin au septième coup de la cloche ; — déjeuné avec un pain et de la gelée. — Fort vent du sud. — Risé les vergues, et amené le mât de perroquet. — Après le dîner, lu un ou deux *Contes des Génies*. — Habillé pour l'inspection; — demandé la permission d'aller à terre pour dîner avec le capitaine O'Hara; refusé. — Dîné avec la vieille drogue du *bout de câble salé* et du *dough*. — Le commandant été à terre dans la yole. — Passé l'après-midi à lire les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque. — Café à quatre heures. — Vent plus fort que jamais; beaucoup de pluie. — Lu la Bible jusqu'à six heures, puis été sur le pont. — A neuf, été me coucher. — Relevé à quatre heures du matin. — Lundi 23 avril : fait le signal pour mettre à la voile; à midi, encore le vieux dîner *du cheval salé*. — Les deux pilotes, Jacob et Jamie, sont venus

Digitized by Google

à bord; on les occupe à l'approvisionnement du vaisseau amiral.

Ces deux noms, Jacob et Jamie, rappelleront à ceux qui ont connu Bermude à cette époque bien des souvenirs attachés à cette île intéressante; c'étaient deux nègres, les pilotes des vaisseaux de guerre, qui faisaient entrer et sortir les bâtimens; leurs femmes, d'une ébène aussi noire et aussi polie qu'eux, étaient les maîtresses blanchisseuses de notre flotte, et à terre nous allions dans leurs maisons bâties en bois de cèdre nous procurer le peu de vivres que le pays fournissait : je me rappelle que neuf fois sur dix notre dîner se composait de jambon et d'œufs. — Jacob et Jamie étaient-ils esclaves? je ne le crois pas; ce que je sais, c'est qu'ils étaient pleins de bonté et d'obligeance pour les aspirans, surtout pour ceux qui faisaient des collections de coquillages et de corail, principales curiosités de l'île.

Je ne voulais pas extraire d'autre passage mot à mot de mon journal; mais je trouve ici un dernier fait que voici : — Le matin suivant une chaloupe nous vint du *Boston*, frégate en panne

Digitized by Google

près du *Léandre*. Le capitaine de ce bâtiment un de mes meilleurs amis, avait un merveilleux talent pour obliger à propos : la chaloupe contenait un don des plus précieux, — manne bienfaisante pour des affamés, — une énorme oie grasse, un jambon de porc et un sac de pommes de terre. Un tel cadeau, en tout autre temps ou lieu, aurait eu l'air d'une plaisanterie, mais à Bermude où nous mourions de faim depuis nombre de mois sans provisions fraîches, c'était pour nos estomacs gorgés d'alimens salés le *summum bonum* de la félicité humaine.

Le lendemain après déjeuner, la chaloupe fut envoyée avec un des lieutenans pour amener l'amiral à bord. vint à onze heures. Tandis que Son Excellence entrait sur le vaisseau d'un côté, moi de l'autre je quittai mon poste, et, sans permission, je sautai d'un des sabords dans le canot-pilote, afin d'aller faire une petite provision de coquillages et de corail pour mes amis d'Halifax. J'avais terminé mes emplettes le plus promptement possible, et je battais en retraite vers mon poste, quand ma mauvaise étoile

Digitized by Google

voulut que le premier lieutenant dirigeât ses yeux vers la galerie du faux-pont. Il me prit en flagrant délit, m'appela, et pour punition m'envoya à la tête du grand mât de hune. Comme mes commissions étaient faites, je me consolai de cet échec; je m'arrangeai le plus confortablement possible dans mon poste élevé et j'en ris comme d'une plaisanterie.

Nous levâmes l'ancre. En traversant la passe, je pouvais de mon observatoire distinguer sous l'eau non seulement les rescifs aux belles couleurs, mais encore suivre aisément de l'œil les différens chénaux qui les séparent, et au milieu desquels nous devions naviguer avec quelque apparence de danger. Quand le vaisseau passa, le fort salua notre pavillon par douze coups de canon; nous lui rendîmes ce salut; puis nous fîmes voile vers Norfolk dans la Virginie.

Jusque là tout allait bien. Je jouissais de cette vue magnifique, par un des plus beaux soleils qui eût brillé jamais. Mais il m'arriva un petit malheur, et en le racontant il me semble que j'ai encore faim. De la tête du mât de hunc

Digitized by Google

où j'étais perché pour mes méfaits, j'eus la cruelle mortification de voir ma belle oie rôtie traverser l'embelle pour arriver au faux-pont. Quand le coquin de mousse qui portait le plat fut sur la galerie, il leva les yeux comme pour me demander si ce spectacle était de mon goût. Jamais du haut des airs, aigle, faucon ou vautour ne fixa sur sa proie des regards plus avides que ceux que mes yeux adressèrent au plat savoureux que j'étais condamné à ne pas toucher; mais pour insulter encore plus à mon infortune, tous les aspirans, à mesure qu'ils passaient sur le gaillard d'arrière quand on les appelait pour dîner, me regardaient et faisaient une grimace. Un mauvais farceur me provoqua même indignement : il tapa sur sa grosse bedaine, comme pour me dire : — « Quel festin délicieux nous allons faire ! n'en voulez-vous pas un morceau? »

Digitized by Google

XII.

LE QUART.

—

A PEU d'exceptions près, tout individu à bord d'un vaisseau de guerre fait le quart à son tour; et comme c'est un des principaux ressorts qui complètent le mécanisme ingénieux de la discipline navale, il mérite que je lui consacre quelques mots en passant.

Les officiers et les aspirans sont ordinairement divisés en trois *quarts*: premier, deuxième, et troisième. Comme le plus ancien lieutenant ne fait pas de quart, l'officier qui lui succède

Digitized by Google

par rang d'ancienneté prend le premier, le plus jeune lieutenant le deuxième, et le maître (1) le troisième, sur les vaisseaux qui n'ont que trois lieutenans. Chacun de ces officiers a sous ses ordres une escouade d'aspirans dont le plus ancien commande le quart; celui qui compte le plus de service après lui, a son poste sur le gaillard d'avant, et le suivant, dans le même ordre, se place sur la dunette; les plus jeunes demeurent sous le vent du gaillard d'arrière avec le chef du quart; car on remarquera qu'il n'est permis à personne, excepté le commandant, les lieutenans, le maître, le chirurgien, l'écrivain, l'officier des soldats de marine, de passer au vent sous quelque prétexte que ce soit. Cet usage est devenu tellement habituel, que je ne me souviens pas d'avoir jamais demandé la raison de son origine. Sans doute le principal motif est de tirer une ligne prononcée de démarcation entre les divers rangs. En outre, le côté du vent est le plus commode

(1) *Master*. Les masters d'un vaisseau de guerre anglais sont des officiers qui prennent rang immédiatement après les lieutenans.

Digitized by Google

pour se promener quand le vaisseau porte beaucoup de toile ; on y est plus à l'abri du vent et de la pluie, et, soit en bas, soit en haut, on y jouit d'une vue plus étendue, que du côté sous le vent.

Tout le monde, sans même excepter le capitaine, en mettant le pied sur le gaillard d'arrière, porte la main au chapeau, et comme on croit que ce salut ne s'adresse qu'à ce lieu privilégié, tous ceux qui ont l'honneur de s'y trouver dans ce moment sont obligés de rendre la politesse. Ainsi quand un élève arrive et qu'il ôte son chapeau, tous les officiers qui sont sur le gaillard et l'amiral lui-même (car il est quelquefois du nombre) portent la main aux leurs.

Cette règle s'est tellement convertie en habitude que, même dans la nuit la plus noire, et lorsqu'il n'y a personne près de l'écoutille, on ne manque pas de s'y conformer avec la même précision. Bien plus : quand il arrive à un officier de la marine royale de se trouver à bord d'un navire marchand ou d'un paquebot, il a de la peine à s'empêcher de porter la main à

Digitized by Google

son chapeau chaque fois qu'il monte sur le pont. Quant à moi, je crois qu'il est peu convenable de manquer à cet acte de politesse, et lorsque je me suis trouvé sur des navires de passage, j'ai été fort surpris de voir des *gentlemen* assez mal élevés pour arriver bouche béante sur le pont, comme si leur chapeau avait été cloué sur leur tête ou leurs mains cousues dans leurs goussets.

Chaque quart a ses avantages particuliers, et je n'ai pas besoin d'ajouter que chacun fournit aussi ample matière aux plaintes et doléances de la part de ces esprits difficiles qui se plaisent à trouver un mauvais côté à tout, comme si nous étions dans ce monde pour nous rendre malheureux, et faire le malheur des autres.

Le premier quart (de huit heures du soir à minuit), qui prend son tour quand l'ouvrage de la journée est terminé, a cet avantage que, quoique l'heure du coucher soit retardée, le repos de la nuit n'est pas interrompu. La perspective de rentrer à minuit et d'être assuré de dormir jusqu'à sept heures du matin, ne con-

Digitized by Google

tribue pas peu à tenir en haleine et en belle humeur pendant le temps du quart, et maintient plus long-temps cet état d'excitation qu'a produit le mouvement de la journée. D'un autre côté, les éternels grondeurs ne manquent pas de dire qu'il est bien pénible de faire le premier quart quand on a travaillé tout le jour, et surtout après avoir fait celui de l'après-midi (de midi à quatre heures) qui, dans les climats chauds, est une rude épreuve pour les forces d'un homme. Cependant, généralement parlant, je crois que le premier quart est le moins impopulaire; car je ne suppose pas qu'il y ait au monde un marin assez don Quichotte pour avouer hautement qu'il aime à faire le quart. Un tel paradoxe serait bien ridiculisé à bord d'un vaisseau.

Le second quart est presque généralement regardé comme une grande vexation; et certes, il est fort désagréable de quitter à minuit un lit bien chaud, quand, après trois heures d'un profond sommeil, les paupières sont, pour ainsi dire, collées l'une contre l'autre, quand les sens sont plongés dans un repos or-

Digitized by Google

dinairement bien nécessaire, et dans l'oubli des fatigues.

Il est bien dur aussi de se voir retrancher quatre bonnes heures de sommeil, surtout quand c'est pour passer ce pénible intervalle au froid ou à la pluie; et, ce qui est encore plus ennuyeux, par un calme étouffant des tropiques, sur une mer unie comme une glace; lorsque les voiles aussi humides que si on les eût jetées par-dessus le bord, battent contre les mâts et que les garcettes de ris, en retombant sur la toile, font un concert si monotone que le souvenir seul me donne envie de dormir.

Cependant ce quart si décrié a ses avantages, du moins pour ces jeunes esprits ardens qui savent les y trouver et dont l'habitude est de tirer parti de tout. Il y a trois grandes heures et demie de sommeil qui le précèdent et autant qui le suivent. En outre l'esprit et le corps, ayant joui de quelque repos, sont si bien disposés que, s'il y a quelque rude besogne à faire, vous ponvez être sûr que l'on s'y met de bon cœur. Lors même qu'il n'y aurait pas autre chose à faire qu'à arpenter le pont, les idées

Digitized by Google

d'un officier qui a un peu d'énergie peuvent trouver un sujet d'exercice, ne serait-ce qu'en regardant tantôt devant, tantôt derrière avec cette bonne humeur qui est le partage de la jeunesse et de la santé, quand on sait en faire un bon usage.

A cette heure de la nuit, tout le monde dort, excepté le contre-maître sur le couronnement, le timonier à la barre et les vigies à leurs différens postes sur les passe-avants, aux bossoirs et sur le beaupré ; à cette exception il faut joindre naturellement les pauvres diables qui mesurent le gaillard d'arrière en battant la semelle, comptant les demi-heures ou bien les yeux fixés sur le sablier que le factionnaire de la cabine ne cesse de remuer, comme si l'on pouvait, avec des coups, accélérer la marche tardive du temps aussi facilement que l'on fait avancer un baudet fatigué.

Mais le joyeux quart du matin est le quart favori. Avec lui commence un nouveau jour d'activité et de chances renaissantes. Le travail est aussi moins pénible après le repos d'une bonne nuit. Aux premiers rayons de l'aurore

Digitized by Google

au moment où l'horizon, confondu quelques minutes auparavant avec l'obscurité du ciel, se montre à l'orient, on éprouve un sentiment de bien-être et de force dont les plus indifférens ressentent les effets.

En temps de guerre, c'est l'instant où tous les yeux sont occupés à pénétrer la demi-obscurité; et heureux celui qui, doué de la vue la plus perçante, peut crier le premier avec un accent de joie :

— Une voile ! monsieur, une voile !

— Où? demande l'officier avec empressement.

— Par trois ou quatre pointes du bossoir sous le vent, monsieur.

— Arrive! crie l'officier, appareillez les bonnettes de perroquet et de cacatois; parez le boute-dehors du petit hunier; jeune homme, courez dire au capitaine qu'un inconnu est en vue par le bossoir sous le vent, et que nous forçons de voiles. Ce navire a l'air bien suspect; cependant, comme le matin s'avance et que d'autres navires sont en vue, il faut prendre de nouvelles mesures, tant à cause de la route qu'on a tenue, que pour la quantité de toile

Digitized by Google

qu'il convient de faire. Ainsi, ce moment de la journée, en mer et à bord d'un croiseur, donne peut-être lieu bien plus que tout autre au développement de ces qualités qui caractérisent essentiellement notre profession, et qui consistent dans une décision prompte et une exécution vigoureuse.

Indépendamment des occupations actives que comporte le quart du matin, il laisse la journée libre depuis huit heures jusqu'à quatre. Plus d'un projet manqué est remis à ce moment pour être de nouveau contrarié; mais il est agréable à ceux qui aiment l'étude d'avoir la certitude de pouvoir s'y livrer un jour entier sur trois, sans aucun mélange de théorie ni de pratique, quoiqu'un navire soit un triste cabinet de lecture, il faut l'avouer : le mouvement continuel et le bruit infernal du bord, dégoûteraient les plus studieux.

Pour un aspirant qui a bon appétit (et quels sont ceux qui en manquent?) le quart du matin a des attraits d'un genre tout gastronomique. Le chef du quart (qui est le plus ancien) est toujours invité à déjeuner avec les

Digitized by Google

officiers à huit heures, et un ou deux des autres, par tour, déjeunent chez le capitaine, à huit heures et demie, avec l'officier de leur quart et le premier lieutenant qui, dans beaucoup de vaisseaux, est constamment le convive du commandant, tant à déjeuner qu'à dîner.

L'officier qui a fait le quart de l'avant-midi, dîne toujours avec le capitaine à trois heures, et comme le dîner de la grand'chambre a lieu une heure avant celui du capitaine, l'officier remonte sur le pont au moment où le tambour bat au *roast-beef de la vieille Angleterre*, signal invariable du dîner des officiers. Il relève alors son collégue qui fait le quart de l'après-midi, jusqu'à trois heures, moment où le capitaine se met à table. Cet échange de bons offices pour se relever (comme on l'appelle) a lieu entre les aspirans des quarts de l'avant et de l'après-midi. Il est bon, néanmoins, de faire observer que tous ces arrangemens, bien qu'ayant l'air d'être des effets de pure politesse, sont devenus des parties aussi essentielles des usages maritimes, que tout autre réglement du vaisseau.

Digitized by Google

Chaque dimanche, le capitaine dîne avec les officiers dans la grand'chambre; et quoique ceux qui ont permission d'aller à terre se donnent la licence de ridiculiser ces dîners périodiques et de pure formalité, on ne peut nier qu'ils ne contribuent à la discipline du vaisseau; on croit même généralement que, sans ce cérémonial hebdomadaire, qui n'est que la conséquence de l'usage où sont les officiers de dîner par tour chez le capitaine, il serait presque impossible de maintenir le bon ordre à bord d'un vaisseau de guerre.

Nous savons que trop de familiarité engendre le mépris, mais dans les situations de la vie où il y a nécessairement des rapports nombreux entre les hommes, trop peu de familiarité engendrera mauvaise volonté, défiance, crainte et jalousie. La difficulté consiste à régler à propos cette intimité délicate, et à trouver un juste milieu entre trop de liberté et trop de réserve dans les manières. Le proverbe nous dit bien où est le mal, mais il nous laisse chercher le remède. Dans la marine militaire une longue expérience semble avoir démontré que

Digitized by Google

ce but important ne peutêtre atteint que par cette réunion périodique du capitaine et des officiers à la même table; non pas au gré d'un caprice et à des époques irrégulières, non par faveur, selon l'humeur du moment; mais avec ordre, et comme si c'était réglé par une ordonnance de l'amirauté.

On demandera peut-être ce que font à la discipline un ou deux dîners par semaine du capitaine avec les officiers. La réponse est facile. Personne n'ignore que souvent les animosités les plus vives ont des causes bien futiles et quelquefois imaginaires : tantôt un malentendu, tantôt les réels, mais légers motifs d'une juste plainte dont on n'excuse pas la nécessité. Si ces semences de discorde sont étouffées dans leur germe, on pourra non seulement s'opposer à leur croissance, mais encore faire naître à leur place d'heureux fruits dans beaucoup de circonstances.

Pour rendre plus facile l'intelligence de ces réflexions, je citerai deux cas sur cent dont j'ai été témoin, où j'ai joué des rôles opposés, et dont je connais la portée par expérience.

Digitized by Google

Supposons d'abord que le capitaine vienne sur le pont un peu avant midi, et qu'en voyant quelque chose qui ne va pas à son idée, un bras de la grande vergue pas assez raidi, l'écoute du petit perroquet pas assez borsée, le foc pas suffisamment hissé : supposons encore que ce soient là des points sur lesquels, par caprice ou autrement, il soit très minutieux ; il en fait l'observation à l'officier dans des termes un peu trop sévères pour la circonstance. Dans ce cas, il peut se faire que le capitaine, sans réfléchir sur la conséquence de son injustice, punisse un homme dévoué, un travailleur, pour une bagatelle aussi sévèrement que s'il l'avait trouvé endormi pendant son quart, ou coupable d'une négligence volontaire.

Cependant l'officier qui n'a pas d'excuse s'incline et ne dit mot. Dans quelques minutes le soleil passe au méridien et midi arrive. Le maître d'équipage donne le signal du dîner, l'officier réprimandé est relevé, et il descend dans la grand'chambre, le cœur gros, ou irrité contre son capitaine de ce qu'il appelle une injustice.

La première chose qu'il fait en ouvrant la

porte est de lancer son chapeau à l'autre bout de la chambre avec tant de force, que s'il n'était pas arrêté au passage par l'officier des soldats de marine qui joue tout le jour de la flûte près des fenêtres de l'arrière, il courrait grand risque de voler par-dessus le bord. Le musicien, brusquement interrompu, s'arrête au milieu de la seconde mesure de *God save the King*, ou de *Robin Adair*, sur lesquels il s'escrime depuis trois mois avec le maître de musique :

— Holà ! mon brave, qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai, s'écrie l'autre, je veux être fusillé s'il n'y a pas de quoi rendre un homme fou.

— Je vous demande ce que vous avez ? réplique le soldat en se préparant à recommencer son éternel concert.

— Quoi ! j'ai travaillé comme un forçat toute la matinée pour plaire à ce brutal de capitaine, et qu'y ai-je gagné ? Eh bien, il fait semblant de ne pas voir tout ce qu'un homme fait dans l'intérêt du service, et prend prétexte du moindre oubli dans l'exécution d'un de ses mille et un caprices (dont aucun n'a la moindre importance), pour donner cours à sa mauvaise humeur. Il

Digitized by Google

est évident, continue l'officier en s'échauffant de plus en plus, que le capitaine a une dent de lait contre moi, et qu'il a résolu de me faire quitter le vaisseau pour placer quelqu'une de ses créatures.—Tout cela n'a pas le sens commun, répond le pacifique homme de guerre, le capitaine est votre meilleur ami.—Ami! s'écrie l'autre en fureur, je vous dis que..... Entre alors le maître d'hôtel de la cabine, qui s'avance vers lui et lui dit machinalement: Le capitaine vous présente ses complimens, monsieur, et il sera heureux de vous avoir à dîner. A quoi l'officier répond tout aussi machinalement: Mes respects au capitaine, dites-lui que je m'y rendrai. Mais, aussitôt que la porte est refermée, il se tourne vers le soldat et lui dit: Je suis diablement fâché de ne pas avoir refusé.—Vraiment, répond l'autre; et il se remet à son agréable concert.

Cependant deux heures sonnent; le dîner de la grand'chambre est servi, le tambour bat au *roast beef*, et l'officier du quart précédent vient relever son collègue de la manière que j'ai déjà expliquée. Après avoir passé son

Digitized by Google

heure à grommeler et à entretenir son irritation pour que le capitaine s'aperçoive qu'il est fâché, on vient lui dire que le dîner est servi dans la cabine. Il s'y rend, prend la place qui lui est destinée, et à voir sa contenance on dirait qu'il est cloué sur sa chaise.

La soupe aux pois est avalée avec un silence presque solennel, et pendant que l'on sert le premier service, le capitaine dit à l'officier offensé : Eh bien! monsieur Haultight, buvons-nous un verre de vin? Qu'en dites-vous? Ce peu de mots magiques et un verre de Xérès font oublier à l'officier qu'il était en colère. Ce n'est pas tant par ses paroles que par le ton qu'il y met que le capitaine lui fait sentir combien il désire faire renaître la bonne intelligence et combien il est fâché de ce qui s'est passé. Après cela, si l'officier n'est pas une de ces têtes dures et obstinées sur lesquelles les bons procédés s'émoussent, il prend la bouteille, remplit son verre, et répond : De tout mon cœur, monsieur; et, selon toute probabilité, ici s'éteint un sentiment qui, sans cette prompte réparation, aurait peut-être long-temps oc-

Digitized by Google

cupé l'esprit de l'officier et causé quelque acte d'insubordination aussi nuisible à lui-même qu'au service.

Dans l'exemple que je viens de citer, j'ai supposé que le tort était du côté du supérieur; mais, comme on le pense bien, le contraire arrive souvent. J'ai vu un officier qui, pendant plusieurs jours de suite, s'était plu à tourmenter son capitaine, mais en ayant bien la précaution de ne pas s'écarter des lois de la discipline. Quel est la personne, je le demande, qui, ayant un commandement quelconque, soit sur mer, soit sur terre, dans la marine royal ou dans une école, je dirais même dans une chambre de nourrice, n'a pas éprouvé quelques tracasseries semblables. Quant à moi, je ne puis mieux les comparer qu'à la piqûre d'un moustique : on passe la moitié de la nuit dans l'espoir d'attrapper l'insecte importun; on s'emporte, on se démène sans succès, grace à l'adresse de l'antagoniste qui vous fait voir par là que dans sa petitesse il est loin d'être insignifiant.

Mais, au milieu de ces taquineries, arrive le dimanche, et tout rentre dans l'ordre. Ce jour-

Digitized by Google

là le capitaine dîne invariablement dans la grand'chambre. Il y est reçu avec les égards qui lui sont dus par tout le monde sans excepter M. *Moustique* ; il est d'usage dans ces occasions de se relâcher un peu sur la rigueur de la discipline, mais seulement assez pour permettre une espèce de familiarité empesée qui semble avoir été réglée par une ordonnance. Le capitaine s'y prête, l'encourage même, mais avec ménagement, et un peu moins qu'il ne le fait à sa propre table. Pendant le dîner, tous les officiers boivent à la santé de leur convive ; et quand vient le tour de M. *Moustique*, le capitaine, s'il est homme de sens, ne manquera pas d'adresser quelques paroles agréables à l'individu qui l'a tourmenté toute la semaine.

J'ai déjà dit que le premier quart commence à huit heures du soir et finit à minuit. Mais on se trompe fort si l'on croit qu'un aspirant à moitié endormi, qui a devant lui la perspective d'un quart à faire au milieu d'une nuit froide, et qu'on vient de réveiller brusquement d'un profond somme, est disposé à sauter tout de suite de son lit, à s'habiller à la hâte et à courir sur le

Digitized by Google

pont. Hélas! il en est bien autrement, et il est difficile à celui qui n'y a pas passé, de concevoir jusqu'à quel point le patriotisme, le zèle ou dévouement au bien public (appelez-le comme vous voudrez) s'effacent dans le cœur d'un pauvre diable réveillé en sursaut au milieu d'un de ces rêves légers qui transforment en paradis la nuit des jeunes gens. Après deux ou trois bonnes secousses aux lignes de son hamac, le dormeur est hélé de la manière suivante par le vieux quartier-maître.

— Monsieur Doughead! (tête dure).

Point de réponse... Une autre forte secousse au hamac.

— Monsieur Doughead! il est minuit.

— C'est bon... c'est bon! vous n'avez pas besoin de me faire tomber du lit; que dites-vous?.. Quel temps fait-il?

— Il pleut un peu et la brise commence à fraîchir; il fait bien noir, monsieur.

— Que la peste l'emporte! il faudra donc prendre un riz?

— Je le crois, car elle commence à siffler.

Après cela, M. Doughead se roule dans sa

Digitized by Google

couverture, se tourne à moitié pour éviter le rayon de lumière qui s'échappe de la lanterne du contre-maître et que celui-ci tient exprès à six pouces de son visage pour l'empêcher de se rendormir; puis, au bout de dix secondes, il est de nouveau dans les bras de Morphée, seule divinité qui préside dans le faux-pont à cette heure. Bientôt après, arrive le contre-maître du second quart, qui, plus vigilant, était sur le pont vingt minutes avant son tour.

— Monsieur Doughead! il est près d'une heure.

— Vraiment! s'écrie le jeune homme, je n'en savais rien; on ne m'a pas appelé?

— Oh! que oui, monsieur; l'homme que j'ai relevé m'a dit que vous lui aviez demandé quel temps il faisait et s'il ne faudrait pas prendre un riz.

— J'ai parlé du temps, moi? C'est encore là un des mensonges qu'il débite toujours pour me faire trouver en faute.

Pendant cette conversation la cloche sonne une heure, preuve évidente qu'il s'est écoulé une demi-heure depuis le premier entretien au

Digitized by Google

sujet du temps; et avant que M. Doughead ait passé ses deux jambes hors de son hamac, l'aspirant, qu'il doit relever, descend les échelons du faux-pont quatre à quatre, mouillé comme un goëland, transi, de mauvaise humeur et à moitié endormi.

— Dites donc, monsieur Doughead, votre intention est-elle de relever le quart cette nuit? Il est près de deux heures, et vous n'êtes pas encore hors du lit! je veux être pendu si ce n'est pas trop fort. Vous êtes le plus paresseux de tout le vaisseau; il faut que je fasse tout mon quart et souvent la moitié du vôtre. Cela ne peut durer plus long-temps, et, pas plus tard que demain matin, j'irai trouver le premier lieutenant pour voir s'il n'aura pas quelque moyen de vous faire remuer un peu plus vite; c'est une honte pour le service. — A tout cela l'obstiné n'a qu'une même réponse :

— Je vous dis qu'on ne m'a pas appelé.

Cependant on porte rarement plainte au lieutenant, car toutes les parties intéressées sont à peu près dans le même cas. Mais les aspirans savent quelquefois se faire justice à leur manière

Digitized by Google

pour punir les retardataires incorrigibles. Le châtiment le plus ordinairement infligé dans cette occasion s'appelle *couper*, *cutting down*, opération bien moins fatale que le mot ne paraît l'indiquer. Presque tout le monde, je pense, sait ce que c'est qu'un hamac. C'est un lit fait avec une pièce de toile longue de six pieds sur deux de large, suspendue au-dessous des ponts par le moyen de deux assemblages de petites lignes, appelées araignées, et frappées sur deux anneaux de bitord fixés par une ride aux lattes qui garnissent les baux. Sur ce canevas on met un petit matelas, un oreiller et deux couvertures auxquelles on est libre de joindre une paire de draps. On se fera facilement une idée de l'aisance et du *comfort* dont jouissent les jeunes aspirans pendant la nuit, en disant que l'appareil dont je viens de donner la description occupe moins d'un pied et demi en largeur, et que tous les hamacs se touchent. Il faut cependant avouer que j'ai goûté dans ces lits, en apparence peu confortables, le plus profond sommeil de ma vie; et quoique je ne puisse oublier maint somme interrompu, et la répugnance

Digitized by Google

que j'avais à quitter mon nid bien chaud pour m'exposer à la bise de nord-ouest sur les côtes d'Amérique; néanmoins, ce souvenir de ces jours et de ces nuits excite en moi un intérêt toujours plus vif dont le charme et la fraîcheur ne font que croître avec l'âge.

La malicieuse opération de *couper* peut se pratiquer de trois manières : la plus douce consiste à faire une solution de continuité sur la ride de devant: l'extrémité du hamac s'affale et le dormeur se trouve debout sur le plancher. La seconde, pour laquelle il faut couper la ride de derrière, n'est pas, à beaucoup près, aussi douce ni aussi sûre, car la tête du coupable arrive la première sur le pont avec une forte secousse, tandis que ses pieds se balancent dans les airs. La troisième consiste à couper les deux rides à la fois, et son effet est de faire trouver l'arrière du jeune officier en contact avec l'angle de quelque coffre que l'on place là pour le recevoir. Après quoi, la malheureuse victime est retournée le nez sur le plancher, pour la faire sortir de ses couvertures; et, s'il arrive que le pauvre dormeur cou-

Digitized by Google

che dans la fosse aux câbles, il tombe sur les bouts de filain roulés en dessous de lui. Ce plancher est plus raboteux et tout aussi mou que les planches, et la chute n'y produit qu'un mélange de coups et de contusions.—Ce badinage brutal est quelquefois augmenté d'un petit supplément : on passe alors une garcette autour du hamac, dans son milieu, et on l'amarre aux baux au-dessus, en sorte que quand les deux rides sont coupées, la tête et la queue du jeune officier perdent leur point d'appui; mais la plus noble partie de lui-même étant retenue par la ceinture, le héros futur d'un autre Trafalgar reste suspendu sans gloire dans l'espace comme la toison d'or à la boutique d'un marchand drapier.

Ce ne sont là que quelques uns des tours que l'on joue à ceux qui ne veulent pas relever le quart à l'heure fixe. Cela me rappelle un incorrigible dormeur qu'on avait appelé trois ou quatre fois, et qui ne se pressait pas de *montrer une jambe*, seule preuve admissible qu'on va quitter le lit. Vers les cinq heures, par une belle aurore des tropiques, lorsque notre vais-

seau croisait à la hauteur de la passe de Mono, dans les Indes occidentales, et au moment où le jour allait poindre, il fut décidé, dans un conseil des aspirans du quart, réunis sous le vent du gaillard d'arrière, qu'on ferait un exemple mémorable du dormeur.

Un détachement, composé des quatre plus forts, fut dépêché vers le hamac du coupable : deux le tinrent ferme et immobile, pendant que les deux autres l'emmaillottaient dans ses matelas, au moyen d'une aiguillette ou longue ligne d'amarrage qui sert à arrimer les hamacs sur le pont pendant le jour. On ne lui laissa de libre que la tête. Cette opération terminée, les rides de son hamac furent larguées, et ce paquet, moitié homme, moitié lit, fut remorqué, comme un soliveau, jusqu'à l'ouverture de l'écoutille.

Pendant ce temps, les confédérés qui étaient restés sur le pont avaient jeté le bout de la drisse des signaux dans la manche-à-vent du faux-pont. La manche-à-vent est un large tube en toile qui, dans les pays chauds, sert à introduire l'air dans les parties inférieures d'un

Digitized by Google

navire. Les drisses des signaux sont passées, par le moyen de petits trous, dans les pommes de girouette, espèce de calotte en bois placée sur le bout du cacatois. Les drisses, comme leur nom l'indique, servent à hisser les pavillons dont on fait usage pour communiquer avec les autres navires; mais, dans cette circonstance, elles furent frappées sur l'un des anneaux du hamac du malheureux dormeur.

Quand tout fut paré, le mot : hisse! se fit entendre d'en bas, et ceux du pont se mirent à haler de grand cœur. Le dormeur réveillé disparut du faux-pont pour faire son apparition à l'ouverture de la manche-à-vent, entre le gaillard d'arrière et l'étai d'artimon. Comme on le pense bien, les aspirans épiaient le moment favorable. L'officier du quart alla sur le passavant pour voir si les vergues de l'avant étaient bien orientées, et long-temps avant son retour à l'arrière, notre paresseux était affalé et les drisses larguées. Maintenant que faire du paquet? la question était difficile à résoudre; enfin un des aspirans s'écria : Il faut le placer debout entre deux canons, au vent du pont, peut-être

Digitized by Google

l'officier de quart le prendra pour une momie égyptienne et l'enverra au musée britannique comme présent destiné à S. M. Ce qui fut dit, fut fait, et l'aspirant confus, humilié et rouge de colère, fut placé de manière que les rayons du soleil tombant en plein sur son visage, il n'y eut pas moyen de le prendre pour un autre.

Je n'ai pas besoin de dire que le lieutenant et les autres officiers ne peuvent être régalés de ce bon tour :—ce qui est presque dommage; car ce sont quelquefois d'aussi abominables paresseux que le plus sourd des jeunes aspirans. Au lieu d'être les premiers à relever le quart, ces beaux messieurs sont trop souvent les derniers à descendre de leur bienheureux hamacs.

Digitized by Google

XIII.

BRUME ET NAUFRAGE.

—

Le 9 mai, nous arrivâmes à Halifax et nous fûmes retenus bien désagréablement à la hauteur de ce port pendant trois jours, au milieu d'une de ces brumes de la Nouvelle-Ecosse dont tout le monde a entendu parler. Je n'en saurais donner une idée par la description; mais je crois qu'on peut en comparer les effets à ceux du sirocco, avec cet inconvénient de plus que... tant qu'elles durent, on ne saurait y voir au-delà de son nez. Elles sont même pires

Digitized by Google

que la pluie, car elles vous mouillent encore plus vite jusqu'aux os; tandis qu'elles jettent un voile noir sur tous les objets et vous accablent de langueur et de tristesse.

Le jour que nous atterrâmes, nous fûmes tout à coup enveloppés d'une vapeur si épaisse, que pendant les trois jours qui suivirent, nous ne pouvions rien distinguer à vingt toises autour de nous. Il n'est rien de plus impatientant que ces brumes d'Halifax, car comme elles accompagnent justement le vent du sud-est, qui est le meilleur pour entrer dans le port, le marin se dit avec amertume que deux heures de plus de beau temps eussent términé son voyage. Aussi rien n'est doux comme de voir ces maudits nuages vous montrer en se dissipant la côte et l'azur du ciel : tout alors vous apparaît brillant, frais et plus beau que jamais. Tel est le mouvement qui se fait en ce moment sur tout le navire, que même les individus demeurés à fond de cale sentent que l'horizon s'éclaircit. Bientôt se fait entendre le rapide piétinemen des matelots sortant vivement des écoutilles at la voix du contre-maître qui crie : « Faites de

Digitized by Google

la voile! » A ce commandement succède celui de l'officier qui hèle les gabiers de misaine pour leur dire de délacer les garcettes, d'élever les voiles d'étai, et de pousser dehors; enfin, cette espèce d'écho bien connu, par lequel la voix vous est renvoyée des voiles humides, contribue encore à exciter une plus vive et plus joyeuse élasticité d'esprit.

Un an ou deux après l'époque dont je parle, on résolut de placer un gros canon sur le rocher où est bâti le phare Sambro; ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à en hisser un de vingt-quatre livres de balles jusqu'au point le plus élevé de ce cap. Il fut ensuite convenu que si un navire arrivant en vue du port par un jour de brume voulait tirer le canon, on lui répondrait du phare; et que par ce moyen on aurait établi une sorte de télégraphe invisible, mais parlant. Si les officiers du navire étaient suffisamment familiers avec la côte, et se sentaient assez de hardiesse pour tenter cette navigation à tâtons, toujours périlleuse pour le moins, ils pourraient entrer heureusement dans le port en étudiant le son du canon

Digitized by Google

et en faisant attention à la profondeur de l'eau.

Je ne me suis jamais trouvé dans aucun vaisseau qui ait osé risquer cet exploit; mais je me rappelle parfaitement une aventure curieuse de la frégate de Sa Majesté *le Cambrien*, qui avait donné dans la rade enveloppé d'une de ces épaisses brumes. Naturellement l'équipage dut penser que le phare et la côte adjacente, Halifax compris, étaient également couverts d'un impénétrable nuage; mais je ne sais par quel caprice de dame nature il se fit que la brume fut ce jour-là bornée à la pleine mer, de sorte que nous autres, qui étions dans le port, nous pouvions l'apercevoir à la distance de plusieurs milles de la côte s'étendant sur l'Océan comme une énorme couche de neige dont l'extrême bord faisait face au rivage. *Le Cambrien*, perdu au milieu de ce banc de vapeurs, se supposa près de la terre et tira un coup de canon; le phare y répondit, et le vaisseau et le phare échangèrent ainsi leurs signaux pendant la moitié du jour sans se voir l'un l'autre. Les gens du phare n'avaient aucun moyen de communiquer à la frégate que, si elle voulait seule-

Digitized by Google

ment attendre encore un peu, elle se débarrasserait du nuage dans lequel, comme le Jupiter du vieil Olympe, elle consumait en vain son tonnerre.

Enfin le capitaine, désespérant de voir l'horizon s'éclaircir, commanda à l'équipage de dîner; mais comme le temps était d'ailleurs beau, sauf cette abominable brume, et qu'il y avait assez d'eau sous la quille, il fit gouverner le vaisseau vers le rivage sans discontinuer d'aller la sonde à la main. Vers une heure de l'après-midi, il commençait à s'inquiéter de sentir progressivement diminuer le brassiage et d'entendre le son du canon du phare de plus en plus rapproché; mais, ne voulant pas interrompre le dîner de ses matelots, il résolut de se porter encore sur le rivage pendant dix minutes. Tout à coup, à peine *le Cambrien* avait-il marché un demi-mille de plus, que le bâton de clinfoc dépasse le mur de vapeur, — puis le mât de beaupré se montre au jour, — et enfin la frégate tout entière sort du brouillard et brille aux rayons d'un magnifique soleil. Tous les bras en un

Digitized by Google

moment sont en l'air pour faire de la voile, et les matelots, en courant sur le pont, ne pouvaient en croire leurs sens lorsqu'ils apercevaient derrière eux le banc de brume, au devant l'entrée du havre, avec les rochers escarpés du cap Sambro à gauche, et plus loin les navires au mouillage, pavillons et flammes se déroulant, secs et légers, au souffle de la brise.

Un sort bien différent, hélas! fut celui du vaisseau *l'Atalante*, capitaine Frédéric Hickey. Le matin du 10 novembre 1813, ce vaisseau se dirigeait vers le port d'Halifax par un temps très sombre, étudiant soigneusement sa route avec le plomb, et ayant des hommes en vigie au bâton de foc, aux bouts de vergue d'artimon, et partout ailleurs d'où l'on pouvait espérer de voir la terre. Après le déjeuner, le capitaine fit tirer un signal de brume, espérant que le canon du cap Sambro, près duquel il croyait être, allait lui répondre. Au bout de quelques minutes, il entendit en effet un canon dans la partie du N.-N.-O. (nord-nord-ouest), exactement là où il devait

Digitized by Google

estimer qu'était le phare. Le bruit s'accordant avec la position présumée du vaisseau, et les canons de *l'Atalante* qui tiraient à quinze minutes d'intervalle recevant une réponse régulière dans la direction de la côte, il résolut de s'avancer toujours de manière à entrer dans le port, guidé par ces sons amis. Une fatale coïncidence voulut cependant que ces coups de canon en réponse à ceux de *l'Atalante* fussent tirés non par le cap Sambro, mais par le vaisseau de guerre *le Barossa*, qui était aussi pris dans une brume, et qui supposa de son côté, comme *l'Atalante*, qu'il correspondait avec le phare.

Il était certes passablement dangereux de se diriger avec ces indications vers le port d'Halifax. Mais il est souvent du devoir d'un officier de risquer son vaisseau et sa vie. Or le capitaine Hickey se trouvait chargé de dépêches relatives à la flotte ennemie, qu'il était important de remettre sans une heure de retard; tout semblait faire croire que la brume était de nature à durer une semaine; et, comme ses officiers et lui qui avaient cent fois déjà fait la

Digitized by Google

même route, la connaissaient aussi bien qu'aucun pilote, ils résolurent de ne pas attendre. Ils n'avaient encore parcouru que quelques milles lorsqu'une des vigies s'écria ? «Brisans en avant à nous! tout à tribord!» mais c'était trop tard: avant qu'il pût mettre la barre au vent, le vaisseau se trouvait parmi ces formidables rescifs connus sous le nom de Rochers des Sœurs, ou chaînes de rochers de l'île Sambro. Le gouvernail et la moitié de l'étambot, avec une grande partie de la fausse quille furent emportés au premier choc et flottèrent le long du bord. Il est à croire qu'une partie de la carène, chargée d'un lest de fer du poids de 120 tonneaux, fut arrachée des hauts du vaisseau, et que *l'Atalante*, qui à l'instant se remplit d'eau, fut ensuite remise à flot par les barriques vides, jusqu'à ce que les ponts et les pièces latérales se crevassent ou fussent fracassés par les vagues.

Le capitaine, qui pendant toute cette scène resta aussi calme que s'il n'était rien arrivé de remarquable, donna ordre de jeter les canons à la mer; mais avant qu'un seul pût être déta-

Digitized by Google

ché, ou une estrope d'affût coupée, le vaisseau s'enfonça tellement que les matelots ne purent demeurer aux sabords. Ce fut donc avec beaucoup de difficulté qu'on put tirer quelques canons en signaux de détresse. En même temps qu'il donnait cet ordre, le capitaine Hickey avait commandé de décrocher les bouts de vergues afin qu'on se tînt prêt à mettre la pinasse à la mer; mais comme les mâts, privés de leurs fondemens, vacillaient de côté et d'autre, tout l'équipage fut rappelé à son poste. Les bateaux de pilote furent alors mis à l'eau non sans peine; mais le petit canot qui se trouvait en réparation sur la dunette frappa, en étant lancé par-dessus le bord, contre un des boute-hors de l'avant, creva et coula à fond. Le vaisseau cependant s'affaissait toujours sur son maître-bau, et l'ordre fut donné d'abattre le mât d'artimon et le bas-mât qui heureusement tombèrent sans faire aucun dommage à la chaloupe encore sur les potences placées entre les deux gaillards. C'était la dernière espérance de l'équipage. En cet instant le vaisseau se partagea en deux entre le grand mât et le mât de

Digitized by Google

l'arrière : quelques secondes après il se fendit encore en travers entre le mât d'artimon et le grand mât, de sorte que la pauvre *Atalante* n'était plus qu'un triple débris se démolissant de plus en plus à chaque mouvement des lames.

Pendant ce temps, la plupart des hommes de l'équipage s'étaient placés dans la chaloupe, toujours sur ses supports, espérant qu'elle pourrait rester à flot, quand le vaisseau s'enfoncerait; mais le capitaine Hickey, voyant que la chaloupe, ainsi surchargée, ne pourrait jamais surnager, ordonna à vingt hommes d'en descendre, et chose particulièrement digne de remarque, son commandement, prononcé avec le calme le plus parfait, fut aussi promptement obéi que jamais. Dans tout le cours de ces circonstances critiques, en effet, il paraît que la discipline fut maintenue, non seulement sans la moindre trace d'insubordination, mais encore avec un courage et une gaîté vraiment extraordinaires. Alors même que les mâts tombèrent, le bruit des espares, qui craquaient, se perdit au milieu des houras joyeux; quoique, réfugié en quelque sorte sur le plat-bord com

Digitized by Google

pris entre les gaillards, l'équipage se vît menacé de plus en plus par les brisans, et dût s'attendre à chaque instant à couler à fond.

Aussitôt que la pinasse fut soulagée de la presse qui l'encombrait, elle se détacha de ses supports ou pour mieux dire fut frappée par une lame qui la renversa sens dessus dessous, et la jeta dans le ressac parmi les fragmens du naufrage. Les matelots cependant imitèrent la fermeté de leur capitaine; tenant les yeux fixés sur lui, ils ne perdirent pas un seul instant leur sang-froid, et redoublant d'efforts ils parvinrent non seulement à relever la chaloupe, mais encore à la débarrasser des espares et à la préserver du choc des brisans de manière à la conduire à quelque distance pour y attendre de nouveaux ordres de leur capitaine qui, avec quarante hommes environ, demeurait sur les tristes restes de son *Atalante* naguère si belle et si admirée.

On essaya ensuite de construire un radeau, parce qu'on craignait que les trois embarcations ne pussent porter tout l'équipage; mais la violence des vagues s'y opposa, et il fallut

Digitized by Google

se confier aux canots, déjà pleins selon toutes les apparences : la pinasse contint le plus grand nombre des hommes qu'on mit sur le dos et entassés comme des harengs en barrique pendant que les canots allèrent chercher le reste. Mais comment aborder les débris du vaisseau qui disparaissait rapidement? Plusieurs de ces malheureux n'en purent sortir qu'à la nage, et les autres furent tirés à travers les brisans avec des câbles, quelques uns même furent enlevés comme avec une fourche au moyen des rames et des petites espares.

Il y avait dans l'équipage un joyeux matelot nègre, un joueur de violon, qu'on découvrit en ce moment critique, cramponné aux chaînes des grands haubans, avec son crémone chéri tenu fermement, mais délicatement aussi, sous son bras, — scène burlesque de détresse qui inspira quelques bons mots à ses camarades. Il devint bientôt nécessaire que le pauvre diable perdît une de ces deux choses, — son violon ou sa vie ; de sorte qu'enfin, après une douloureuse incertitude, ce fut le violon qu'il abandonna.

Digitized by Google

L'hésitation du musicien nègre naissait de la passion de son art. Un moment après on trouva encore à rire aux dépens du secrétaire du capitaine, qui, poussé uniquement par un sentiment de devoir, s'oublia tout à fait lui-même pour sauver ce qui était confié à ses soins et faillit ainsi se noyer. Ce zélé subordonné avait pour instruction générale que, lorsque le canon tirerait ou qu'il arriverait tout autre événement capable d'ébranler le chronomètre, il devait le tenir à la main pour empêcher que l'ébranlement n'en troublât l'exactitude. Aussi, dès que le vaisseau eut frappé contre les basfonds, le secrétaire ne pensa plus qu'à son chronomètre, qu'il apporta en courant sur le pont; mais ne sachant pas nager, il fut forcé de se tenir au mât d'artimon, ne n'occupant absolument que de son précieux dépôt. Quand le vaisseau s'enfonça de plus en plus, et que le mât devint presque horizontal, il essaya de grimper et atteignit le mât de perruche où il s'assit, tremblant et faisant la grimace comme un singe qui se sauve avec une noix de coco, jusqu'à ce que l'espare se détachât et qu'il fût

Digitized by Google

submergé, son chronomètre et lui. Tous les yeux se tournèrent de ce côté pour voir si ce patriotique secrétaire remonterait sur l'eau; à la grande joie de l'équipage, il reparut son chronomètre à la main, et fut recueilli à demi noyé dans un des canots.

A l'exception de cet heureux chronomètre et des dépêches de l'amiral, que le capitaine avait mises en sûreté lorsque le vaisseau avait touché pour la première fois les récifs, tout fut perdu à bord.

La pinasse contenait soxante-dix-neuf hommes et une femme, le cutter quarante-deux, le gig dix-huit, et c'était tout juste ce que pouvaient porter les trois embarcations. Comme de raison, le capitaine Hickey fut le dernier à quitter *l'Atalante*. Cependant, telle était l'affection, tel était le respect qu'éprouvait pour lui son équipage, que ceux qui restaient avec lui sur le dernier débris du vaisseau témoignaient le plus grand regret de laisser ainsi leur commandant dans cette situation périlleuse. L'œuvre de la destruction du malheureux bâtiment fut si rapide, en effet, qu'à peine le capitaine

avait pris place dans le canot, tout fut englouti au gouffre des vagues. L'équipage cependant salua *l'Atalante* par trois dernières acclamations, en la voyant disparaître, et abandonna enfin les débris flottans de ce qui était, depuis près de sept années, sa maison et sa demeure.

La brume continuait aussi épaisse que jamais. Les habitacles avaient été submergés tous les deux, et il n'y avait plus de boussole. Le vent restait faible; il était très difficile de naviguer en droite ligne. Dans ce dilemme, on s'avisa d'un expédient qui réussit quelque temps. Comme on savait d'une manière vague de quel côté était située la terre avant le naufrage, les trois embarcations furent alignées à la suite l'une de l'autre dans cette direction. L'embarcation en serre-file quitta son poste à l'arrière-garde, et vint se placer en tête, en prenant bien garde de ne pas dépasser les autres, de peur de se perdre dans la brume; puis ce fut le tour du nouveau serre-file d'en faire autant, puis le tour du troisième; ainsi de suite, l'un après l'autre. Cette lente manœuvre ne répondit pas long-temps à l'espérance qu'on en avait

Digitized by Google

conçue, et l'on ne savait plus comment avancer, lorsque, précisément en ce moment du plus grand embarras, un vieux bosseman, nommé Samuel Shanks, se rappela qu'un petit cachet en compas pendait à la chaîne de sa montre. Cette précieuse découverte fut annoncée aux autres embarcations par une joyeuse acclamation partie de la pinasse. Ce compas, ayant été passé rapidement de main en main au capitaine, fut placé sur le haut du chronomètre, si magnanimement sauvé par le secrétaire; et comme cet instrument marchait sur des balanciers de boussole, la petite aiguille y resta suffisamment assurée pour gouverner les embarcations dans quelques quarts de vents. C'en fut assez pour gagner la côte dont les naufragés ne faisaient que s'éloigner de plus de plus.

Avant d'atteindre le rivage, ils rencontrèrent un vieux pêcheur qui les pilota jusque dans une anse appelée *Portugueise-Cove*, où ils débarquèrent tous en sûreté, à la distance de vingt milles d'Halifax. Les pêcheurs allumèrent de grands feux pour réchauffer leurs hôtes transis de froid, dont la plupart étaient légè-

Digitized by Google

ment vêtus et trempés d'eau, et d'autres perclus par d'affreuses crampes, tant ils avaient été serrés dans les embarcations. Quelques matelots, surtout ceux qui avaient quitté les derniers le vaisseau, ayant été obligés de se sauver à la nage, n'avaient gardé de vêtemens que leurs caleçons, de sorte que le seul homme proprement vêtu de l'équipage était le vieux Shanks, propriétaire de la montre et du petit compas, — vieux marin, endurci aux mauvais temps, et qui avait pris l'événement du naufrage comme une chose de tous les jours. Il avait même gardé constamment son chapeau sur la tête, excepté pour saluer une dernière fois son cher vaisseau, quand celui-ci avait coulé à fond.

Les mesures ultérieures furent bientôt arrêtées. Le capitaine partit pour Halifax avec les trois embarcations, emmenant les hommes qui avaient le plus souffert de la fatigue et ceux qui étaient le plus mal vêtus. Les officiers partirent avec les autres par la voie de terre, formant trois divisions aussi régulières que s'il se fût agi d'une expédition prévue. Le plus grand

Digitized by Google

nombre des matelots manquaient de souliers, inconvénient d'autant plus sensible qu'il fallait traverser un pays très imparfaitement défriché. Malgré cela, il n'y eut pas un seul traînard, et tout l'équipage, officiers, matelots et mousses, se réunit, le soir, à Halifax, en aussi bon ordre que si le vaisseau n'avait éprouvé aucun accident.

Les particularités de ce naufrage sont dignes, je crois, de l'observation des marins. C'est par une combinaison assez rare de désastres qu'un vaisseau peut faire naufrage assez complétement pour être effacé, en un quart d'heure, de la surface de la mer, sans tempête, avec le jour, sur des rescifs connus et près d'un phare, mais sans la perte d'un seul homme ou le moindre accident pour aucun de ceux qui sont à bord. D'un autre côté, il faut observer que s'il y avait eu quelque infraction à la discipline, si la moindre impatience avait été montrée par les matelots pour se jeter dans les embarcations, ou si le capitaine n'avait pas eu assez d'autorité pour réduire le nombre de ceux qui s'étaient déjà emparé de la pinasse, encore

Digitized by Google

suspendue sur ses attaches, la moitié de l'équipage au moins eût péri. Ce fut donc surtout à l'influence personnelle du capitaine Hickey sur ses matelots qu'ils durent leur salut. Dans le commun danger, toutes les volontés, toutes les intelligences abdiquèrent pour ne voir et n'agir que sous l'inspiration de sa sagacité bien connue. Cette épreuve redoutable ne fit que resserrer les liens de la discipline au lieu de les relâcher, et le commandant, obéi au premier signal, eut toutes ses ressources naturelles à sa disposition pour lutter contre les difficultés de toute sorte qui l'entouraient.

Quelques hommes s'illustrent par leurs revers comme d'autres par de brillans succès. Le capitaine Fréd. Hickey put se consoler de la perte de son vaisseau en se disant avec raison : « Dans les mêmes circonstances, un chef qui aurait eû moins de sang-froid aurait perdu avec son vaisseau la plus grande parti de son équipage. »

Digitized by Google

XIV.

BLOCUS D'UN PORT NEUTRE.

—

Dans l'été de 1804, les vaisseaux de Sa Majesté, *le Léandre* et *le Cambrien*, reçurent l'ordre de croiser à la hauteur de New-York pour surveiller les mouvemens de deux frégates françaises à l'ancre dans ce port. C'était à bord d'une de ces frégates que Jérôme Bonaparte avait pris son passage pour l'Europe.

Cette croisière près d'un port neutre, pour épier le départ d'un ennemi à l'ancre, est considérée par quelques gens comme une mesure dont on pourrait disputer le droit. C'est une

Digitized by Google

question qui probablement ne sera jamais décidée, parce qu'il peut survenir danstoute guerre, des circonstances telles qu'on préférera le risque d'offenser une puissance neutre, à l'inconvénient de laisser échapper un ennemi. Quoi qu'il en soit, cette mesure vexe horriblement la nation neutre, dont les droits d'hospitalité sont ainsi, plus ou moins, virtuellement enfreints. Aussi notre longue croisière en vue de New-York pour bloquer ces deux vaisseaux, contribua à entretenir contre nous ces sentimens d'aigreur qui plusieurs années après éclatèrent en guerre ouverte.

Le service de blocus est toujours ennuyeux; nous tâchâmes de l'égayer cette fois d'une manière qui, légitime ou non, était certainement fort amusante et souvent très profitable pour nous.

New-York est, comme tout le monde le sait, le premier port d'Amérique : il y entre et il en sort par jour plusieurs douzaines de vaisseaux. Nous laissions assez tranquilles les navires sortans, mais avec ceux qui venaient des pays étrangers et surtout de la France, alors notre

Digitized by Google

ennemie, nous prenions la liberté, les Américains disaient l'injuste liberté, d'intervenir. Je ne parle pas des vaisseaux français ou de ceux qui s'avouaient tels et hissaient les couleurs de l'ennemi, ceux-là, nous les capturions sans scrupules, quand nous pouvions les surprendre hors des limites de la neutralité américaine. Mais c'était rare, et les vaisseaux avec lesquels nous avions plus à faire, au déplaisir des Américains, étaient ceux qui portaient pavillon des Etats-Unis, mais à bord desquels nous avions des raisons bonnes ou mauvaises de soupçonner une cargaison française. Rien ne saurait être plus aisé que de fabriquer les papiers d'un équipage et de faire des faux; aussi nombre d'objets français étaient importés en Amérique sur des vaisseaux qui appartenaient bien aux Etats-Unis, mais couverts par des papiers de navire américain ou neutre. C'est ainsi, je suppose, que pendant la longue guerre de l'Espagne avec ses colonies, beaucoup de propriétés espagnoles furent importées dans l'Amérique du sud sur des navires anglais. L'Angleterre faisait alors le rôle de puissance neutre, et apprenait pour un

Digitized by Google

peu d'or à se jouer des obligations du serment. Tant que dura le système continental de Bonaparte, et surtout en 1810, beaucoup d'Anglais se livraient à ce qu'on appelait le commerce de licence, qui consistait sur tout en faux sermens, faux papiers et impudens mensonges de toute espèce; commerce infâme dont la honte, au dire de nos meilleurs négocians, n'est pas encore effacée. Ainsi ce pauvre *Boney* (1) directement ou indirectement, a bien des comptes à rendre.

En 1804, au temps de notre croisière près de New-York, quand la France et l'Angleterre étaient aux prises, Jonathan vint fort à propos profiter de la lutte tout comme John Bull le fit dans la suite quand la vieille et la nouvelle Espagnes furent en guerre, excepté toutefois que dans cette contrebande, ou dans ce commerce couvert avec les colonies espagnoles révoltées, nous avions à partager les profits avec nos frères d'Amérique, tandis que les deux parties belligérantes, fermant les yeux sur

(1) Bonaparte.

Digitized by Google

leurs véritables intérêts, nous laissaient profiter de la circonstance.

Avec de l'adresse, et en saisissant l'à-propos, le parti neutre peut toujours fournir aux besoins des combattans, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon que le paiement est bon ou mauvais, et de manière à être sûr de gagner, n'importe aux dépens de qui. Aussi doit-il s'attendre à ce que les nations en guerre s'opposeront de tous leurs efforts à ces prêts intéressés.

En temps de guerre, les peuples se sont toujours arrogé et réclameront toujours le droit de visite des vaisseaux neutres : mais cette méthode est singulièrement propre à faire éclater mille colères, à provoquer ces jalousies, ces craintes et ces querelles, qui, selon l'expression du vieil Hudibras, brouillent souvent les cartes entre gens destinés à rester amis.

Chaque matin, au point du jour, nous arrêtions donc tous les vaisseaux que nous apercevions; — lançant des canonnades à droite et à gauche, afin que tous ceux qui filaient missent en panne et attendissent qu'il nous plût d'envoyer une chaloupe à bord, pour nous as-

Digitized by Google

surer dans les termes d'argot, « de quel bois ils étaient faits. » J'en ai vu jusqu'à quarante rester en panne à une lieue ou deux du port et perdre le bon vent et la marée, parce que notre recherche inquisitoriale les avait retardés de quelques heures et même d'un jour entier. Cette conduite était-elle juste ou même nécessaire? Je n'ai pas à discuter cette question, je ne suis qu'historien.

Lorsque les papiers de l'équipage paraissaient suspects, on les apportait sur *le Léandre*, où le capitaine les examinait plus au long, et s'il était démontré que la cargaison fût française et non américaine comme on le prétendait, le vaisseau était détenu. On y mettait équipage anglais, puis on le menait à Halifax pour y être jugé ou adjugé par la cour de l'amirauté; on le relâchait immédiatement, ou après sursis, s'il prouvait qu'il fût réellement américain, et on le condamnait dans le cas contraire.

Quoi qu'il arrive, c'est là une intolérable vexation pour la nation neutre. Si la cargaison, en tout ou en partie, appartient réellement à une des parties belligérantes, il est toujours morti-

Digitized by Google

fiant pour le neutre de voir confisquer la propriété qu'il s'était chargé de couvrir et de sauver de l'ennemi. Mais si elle appartient en totalité et *bonâ fide* au neutre dont le pavillon est hissé sur le vaisseau, cette mesure semble d'autant plus injuste. Dans le cas de restitution ou d'acquittement, la perte du propriétaire est rarement compensée par les dommages accordés. La plupart du temps on trouve assez de circonstances suspectes pour justifier la détention, pas assez pour la condamnation, et alors l'indemnité n'est pas forte.

Si ce procédé est vexatoire pour le vaisseau rencontré en pleine mer, il l'est bien plus encore lorsque le vaisseau est arrêté au moment où il touchait au port, quand une demi-heure de plus de navigation aurait terminé heureusement le voyage, et soustrait l'équipage à tout interrogatoire sur la nature de la cargaison, ou sur le nom du propriétaire.

Or, dans notre croisière nous arrêtâmes bon nombre de vaisseaux américains, sous prétexte qu'ils avaient à bord cargaison française ou espagnole. Ainsi un gros navire, venant de Lima,

Digitized by Google

et chargé de cacao, fut déclaré de bonne prise. Trois ou quatre autres furent restitués, par décision de la cour d'amirauté, et deux furent repris de force par les Américains, pendant qu'on les menait à Halifax. A bord d'un de ces vaisseaux, le capitaine et le peu de passagers qu'on y avait laissés pour déposer dans le procès se révoltèrent la nuit, s'emparèrent du maître de prise, enclouèrent les écoutilles, et, le vent portant à terre, gagnèrent la côte avant que notre pavillon pût reprendre le dessus. Dans l'autre, l'officier anglais chargé de le conduire, se laissa imprudemment pousser si près de terre que les gens du rivage se doutant de l'aventure, envoyèrent des chaloupes armées qui reprirent le navire confisqué. — Comme dans des cas semblables la possession est tout, on se moqua de nos réclamations.

Que dirai-je d'un acte bien autrement sérieux: — la *presse* des matelots trouvés à bord des navires américains, et qu'on savait, ou qu'on supposait être sujets anglais? Je ne connais pas le texte précis de la loi actuelle; —

Digitized by Google

mais dans une autre guerre, la « loi d'usage » prévaudrait, j'imagine; l'Angleterre ferait encore ce qu'elle a cru devoir faire, et courrait par conséquent le risque, quel qu'il fût, de changer en ennemi un peuple neutre, plutôt que de renoncer à son droit de presse. Tant qu'elle pourra le garder, ce droit, qu'elle en use, ainsi que du droit de visite; seulement, on devrait, dans l'exercice de pouvoirs aussi odieux, apporter assez de modération pour ne pas provoquer les ressentimens d'une nation amie.

Mais au temps dont je parle, et à bord de notre bon et vieux *Léandre*, dont le nom était encore abhorré à New-York, vingt-trois ou vingt-quatre ans après, (ce qui me fâche, et ne me surprend guère), je suis forcé d'avouer que nous n'avions pas cette discrétion dans nos procédés; ou plutôt nous n'avions pas assez d'égards pour la susceptibilité des Américains. Nous avons appris depuis à les respecter davantage, — ou, comme ils aiment à le dire, ils nous ont appris à les respecter. Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe, et s'ils veulent absolument nous avoir donné des leçons de

Digitized by Google

politesse, plutôt que d'avouer que nous nous sommes amendés de nous-mêmes, j'y souscris. Si cependant nous étions réplacés dans les mêmes circonstances, si nos bâtimens de guerre manquaient d'hommes, et s'il se trouvait des Anglais à bord des vaisseaux américains, j'ai bien peur que nous n'eussions toujours à notre disposition quelque bonne excuse pour *presser*, n'importe où, les sujets de Sa Majesté. Mais mettrions-nous beaucoup de politesse à remplir ce véritable devoir ; l'Amérique renouvellerait contre nous ses vieilles accusations.

Néanmoins, mon intention n'est pas de dissimuler le vilain côté de ces mesures ; bien au contraire ; voici une supposition qui le fera ressortir dans tout son jour aux yeux de mes compatriotes : la France et l'Amérique sont en guerre, et l'Angleterre, pour une fois, reste neutre, — cas singulier, je l'avoue, mais possible. — Or, des frégates françaises poursuivies se réfugient dans le port de Liverpool ; une escadre américaine se place en vue du port pour surveiller les mouvemens de ces vaisseaux français qui auraient réclamé la protection de

Digitized by Google

notre neutralité, et auraient été reçus dans nos eaux; — je le demande, ce blocus de Liverpool nous serait-il agréable ?

Quand même l'escadre américaine chargée du blocus ne ferait que croiser en long ou en large devant l'entrée du port, s'approcher quelquefois, et mettre à l'ancre en face de la ville, cet espionnage ne serait sans doute pas de notre goût. Mais si les Yankies renchérissaient sur cette légitime surveillance de leur ennemi; si, autorisés par l'usage, ils retenaient tout vaisseau anglais venant de France ou d'une colonie française; s'ils examinaient les papiers de l'équipage, et les correspondances particulières, dans l'espoir de découvrir quelque trace de propriété française dans la cargaison, que diriez-vous? — Continuons : — Une vingtaine de vaisseax par jour sont arrêtés, et de temps à autre un ou deux, complétement détournés de leur route, sont envoyés avec un maître de prise à New-York pour y être adjugés ; — je ne sais pas alors comment les habitans de Liverpool prendraient la chose.

Jusqu'ici les Américains n'ont fait qu'user

Digitized by Google

régulièrement d'un droit de guerre ; — mais s'ils établissent la presse des matelots, les Anglais neutres en souffriront encore bien davantage. Ainsi, par exemple, l'escadre américaine employée au blocus des vaisseaux français qui sont dans Liverpool, a peu de monde à bord ; dans l'attente continuelle d'une action, il devient pour elle d'une extrême importance d'avoir des bâtimens bien montés : de plus, au su de tous, à bord de chaque vaisseau anglais, il y a plusieurs citoyens d'Amérique, mais qui s'appellent Anglais, et ont dans leur poche des certificats en bonne forme, — mais évidemment faux, et tels qu'on peut en acheter tous les jours pour quatre shellings et demi. La flotte américaine, hors du port anglais, se met à canonner ces vaisseaux, à les arrêter, à inspecter les papiers et la cargaison, à enlever les marins considérés à tort ou à raison comme les enfans de l'Amérique, ou qui se trahissent par leur prononciation ou leur tournure. — Avec quel degré de patience apprendrait-on ces faits à la bourse de Liverpool, ou partout ailleurs en Angleterre ? — Mais qu'on n'aille pas me dire

Digitized by Google

que mes suppositions sont improbables, parce que les Américains n'ont pas la presse maritime; tous ceux qui ont réfléchi sur ce sujet savent bien que si l'Amérique était engagée dans une guerre, surtout loin de ses côtes, il n'y aurait pas possibilité pour elle de tenir autrement au complet ses bâtimens de guerre. D'ailleurs ce n'est pas là le point en discussion. Je veux seulement mettre en relief ce qui peut arriver en général, pour que les Anglais ne s'étonnent plus de l'indignation des Américains.

La vérité est que leurs ressentimens étaient légitimes, Si la maxime qui guide les peuples est celle-ci : « La force fait le droit, » comme cela a toujours été et sera toujours, — tant qu'il y aura poudre et balles, avec argent pour s'en procurer et courage pour s'en servir, — nous ne pourrons faire un crime aux Américains d'avoir pris ou essayé de prendre avantage du moment où notre *droit* étant le même, notre *force* semblait ne plus l'être. Je veux parler de la guerre qu'ils nous déclarèrent en 1812, quand seuls à défendre la cause de l'indépendance européenne, nous étions

Digitized by Google

si vivement pressés par Napoléon. Entrer en lice contre nous au fort de notre puissance eût été le comble du donquichotisme, mais quand John Bull, accablé par le nombre, vit ses ressources épuisées par une longue lutte, quoique ce fût dans la cause de la liberté que son frère Jonathan fait profession d'adorer, Jonathan aurait été un niais, — défaut dont on ne l'a jamais accusé, — s'il n'eût profité de cette occasion. Grandes avaient éte nos provocations, et justes furent les représailles. —En définitive les choses sont sur un meilleur pied qu'auparavant. Les deux partis ont pris leçon de politesse et de prudence, et ils ne s'en trouveront pas plus mal. Pardon et oubli, est la vieille maxime de l'Angleterre, nos amis le savent bien. Qu'ils nous imitent en ce point, et ils en seront plus heureux, sans que la plus légère atteinte en soit portée à leur puissance.

Je n'ai pas tout dit : pour compléter le parallèle, il faut un pendant à ma première supposition.

Les vaisseaux américains sont devant Li-

verpool qu'ils bloquent; en tirant un coup de canon en avant d'un navire qu'ils voulaient visiter, ils ont touché par hasard un petit bâtiment côtier qui était si loin qu'il passait inaperçu, et ils ont tué un de ceux qui le montaient.—Le bâtiment côtier entrera immédiatement dans Liverpool, et montrera au peuple le cadavre de notre malheureux compatriote. En conscience, quel serait l'effet d'un pareil spectacle sur la population anglaise,—surtout si un tel événement était arrivé au moment des élections générales, lorsque les partis politiques partagés avec fureur sur cette questiou d'intervention étrangère seraient dans la plus grande fermentation? Cette circonstance n'est pas imaginaire.—Elle se présenta, en 1804, dans notre blocus des frégates françaises à l'ancre devant New-York. Un coup tiré du *Léandre* touche la grande vergue d'un malheureux sloop, et l'espare brisé frappant le second, nommé John Pierce, le tue sur la place. Le sloop fit aussitot voile vers New-York, où le cadavre mutilé fut élevé sur un brancard et promené dans les

rues pour accroître l'indignation déjà irritée contre les Anglais.

Maintenant, soyons justes pour nos rivaux; les aurons-nous trouvés dignes de notre amitié ou même de notre colère, s'ils avaient soufferts patiemment des injures qui faites à nous-mêmes auraient soulevé non seulement à Liverpool, mais dans toute l'Angleterre, tous les sentimens les plus exaltés de la nationalité?

Digitized by Google

XV.

AVANTAGES D'ÊTRE BIEN COMMANDÉ.

—

Les personnes qui n'ont aucune connaissance de la discipline navale ne peuvent guère ses former une idée de l'énorme différence qu'apporte dans la force d'un vaisseau de guerre le caractère de son capitaine. Un étranger qui se trouve pour la première fois à bord d'un navire se figure facilement que le capitaine y est à peine de quelque utilité; et tant que les choses iront naturellement, il est probable qu'il gardera son erreur. Tout semble marcher si ré-

Digitized by Google

gulièremeut , comme le mouvement d'une horloge, — que les officiers et les matelots (on pourrait le croire), n'ont qu'à suivre une routine tracée comme les aiguilles de l'horloge obéissant aux révolutions des ressorts. Cependant, pour que tout aille bien, il faut dans les deux cas qu'il existe intérieurement non seulement quelques rouage principal qui imprime l'impulsion première aux autres, mais aussi divers balanciers, divers échappemens pour entretenir l'uniformité du mouvement. Nous nous aperçûmes de bonne heure, en 1805, de la vérité de cette observation. Grace à un changement qui eut lieu dans les plus hautes fonctions du bord, d'une languissante inertie nous passâmes subitement à une énergique activité et nous surpassâmes non pas seulement en vitesse, mais dans les résultats utiles de notre service, la flotte entière dont nous étions auparavant la risée.

Notre vaisseau *le Léandre*, —(maintenant même je ne puis écrire ce nom sans voir apparaître mille images joyeuses et toutes mes espérances de bonheur futur , dont bien

Digitized by Google

peu, je dois le dire, ont été déçues). — Ce cher et vieux *Léandre* était un des plus beaux vaisseaux de sa classe et, sans contredit, le plus délicieux navire qui ait jamais fendu les mers, un véritable canard dans l'eau. Quand on le gouvernait bien, il était, selon l'expression passionnée de son équipage, « capable de tout, il ne lui manquait absolument que la parole :» il faisait voile à la perfection, — combattait encore mieux, et quant à tenir tête à un coup de vent, au large ou au mouillage, il pouvait défier tous les bâtimens de nos flottes. Pour ce qui est «*des arts de la paix*, » le *Léandre* les possédait tous et les mettait en pratique lorsque rien ne s'y opposait; car mainte joyeuse danse a ébranlé ses ponts élastiques. Je pourrais comparer mon vaisseau, lorsqu'il était dirigé convenablement, à un éléphant, doux, obéissant, plein de sagacité et de fermeté. Sans que ses évolutions fussent aussi rapides que celles des orgueilleuses frégates qui l'environnaient, combien de fois, cependant il toucha le but du voyage avant elles et conduisit au port un riche butin, pendant que les plus fringans

Digitized by Google

navires de l'escadre s'impatientaient encore à attendre la proie dont nous nous étions déjà emparé.

Il faut nécessairement qu'il y ait dans notre *économie nautique* quelque influence secrète, quelque intervention mystérieuse qui révèle au génie d'un officier supérieur le moyen de communiquer une partie du feu qui l'anime à tous ceux qui sont sous ses ordres, de telle manière qu'il ne combine et ne dirige pas seulement l'intelligence ordinaire de chacun des matelots de son équipage, mais qu'il en fait presque des hommes nouveaux.

La vérité est que l'homme, quelque passionné qu'il soit pour la liberté, est si essentiellement et si naturellement un animal obéissant, qu'il y a peu de choses qui lui soient plus agréables que d'être bien commandé.

Cette influence s'étend sous diverses formes à tous les gens que conduit une autorité quelconque, à celui qui possède des talens et qui désire les utiliser, au paresseux, à l'indolent et même à l'homme dont il faut dompter les mauvaises dispositions.

Digitized by Google

Nous arrivâmes d'Halifax aux Bermudes le 19 janvier après dix jours de traversée. Le 21, tandis que nous étions tranquillement mouillés dans l'ancrage de Murray, nous aperçûmes un brick qui courait des bordées précisément en dehors de la chaîne de rescifs. Il avait arboré un signal au sommet du mât de perroquet pour indiquer qu'il désirait communiquer avec nous. On lui dépêcha alors un canot dont j'étais l'aspirant. Nous étions bord à bord, lorsqu'un inconnu sauta dans le canot sans en demander la permission, et aussitôt qu'on y eut transporté un porte-manteau et un pupître à écrire qui composaient tout son bagage, il s'écria :

— Au large! Et se retournant vers moi, il me demanda :

— C'est là *le Léandre*, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondis-je pénétré d'un respect involontaire qui m'était inspiré par lés manières et l'accent de ce mystérieux inconnu.

— Conduisez-moi à bord, s'il en est ainsi, poursuivit-il avec le même air d'autorité. Et après avoir prononcé ces mots, il se plaça pré-

Digitized by Google

cisément au milieu du canot et garda le plus profond silence tant que dura le trajet.

— Qui est-ce? qui est-ce? me demandèrent une douzaine de matelots.

Ne pouvant satisfaire leur curiosité, je me bornai à leur dire que je croyais que c'était quelque grand personnage; car il semblait être tout à fait chez lui, et commandait la manœuvre du canot, comme s'il eût été notre capitaine.

Ce n'était autre que notre capitaine, en effet. Il avait en poche sa commission pour *le Léandre*, et n'avait quitté l'Angleterre que depuis quelques semaines. Il paraît que, l'instant après avoir reçu sa nomination de l'amirauté, se jetant dans une chaise de poste, il monta à bord du premier navire qui appareillait juste pour les Indes-Occidentales, et qui devait toucher aux Bermudes. Grace à cette activité extraordinaire, il ne perdit pas une heure, et la suite prouvera s'il avait tort. Notre nouveau commandant fut bientôt installé, et bientôt aussi les choses changèrent complétement de face. Je me souviens fort bien que le lende-

Digitized by Google

main même, après déjeuner, un des matelots ayant commis une faute assez grave, fut mandé devant le capitaine, sur le gaillard d'arrière. Dès qu'il fut constaté que le malheureux était réellement coupable, et qu'il s'était attiré l'application de la peine prescrite par la discipline du service, le capitaine jeta un regard autour de lui, et, avec une sévérité froide qui fit trembler ceux qui l'observaient, il dit au premier lieutenant :

— Relevez-lui les mains !

— Oh ! monsieur, s'écria le pauvre diable, c'est une première faute, et je suis le premier qui ait comparu devant Votre Honneur. Ayez pitié de moi, monsieur, c'est ma première faute !

— J'ai adopté pour règle invariable de ne jamais pardonner une première faute, fut la réponse terrible de notre rigide capitaine ; et il prononça ces mots d'une voix qui produisit une profonde impression sur tous ceux qui étaient à bord.

Cette leçon, quelque sévère, quelque cruelle qu'elle fût, n'en était pas moins fondée en justice. Elle apprit aux matelots et aux mousses à

Digitized by Google

se conformer strictement au réglement du service. C'était le côté pénal de la page que chacun pouvait lire et comprendre. Les avantages du nouveau système se développèrent plus lentement; mais les effets n'en furent pas moins efficaces par la suite.

Placé entre deux principes, une juste sévérité dans la punition des fautes et une large faveur pour ceux qui se donnaient réellement la peine de bien faire, le vaisseau ne tarda pas à prendre une toute autre allure. Le temps ne fut plus perdu, car les hommes indolens et mal disposés furent forcés de travailler; chaque matelot se vêtit plus proprement; les ponts se trouvèrent plus nets qu'ils n'avaient jamais été; les voiles furent mieux ferlées, les vergues mieux garnies, les plaintes sur l'inexactitude du service ou sur l'ivrognerie, devinrent de jour en jour moins fréquentes. Tout sembla enfin vivre d'une vie nouvelle, et un air de contentement et de bonne intelligence se répandit dans toutes les parties du navire.

Comme nous étions sur le point de faire une croisière vers le sud, chacun mit du sien pour

Digitized by Google

en hâter les préparatifs, et tel fut l'effet magique de ce changement, que je suis sûr que nous aurions pu soutenir avec succès une lutte contre l'ennemi, lutte qu'il n'aurait pas été prudent de provoquer une semaine auparavant.

On a observé que lord Nelson, en se joignant simplement à la flotte, au large de Trafalgar, avait plus que doublé l'équipage de chaque vaisseau.

Les exemples d'une influence semblable ne sont point rares en mer.

Peu de temps après l'arrivée de notre nouveau capitaine nous quittâmes les Bermudes, le 13 février 1805, de conserve avec une des frégates de la station. Ce navire, meilleur voilier et plus heureux que nous dans ses rencontres, prenait occasion de ses succès pour nous regarder avec mépris. Nous avions à peine perdu la terre de vue qu'il se sépara de nous dans la persuasion sans doute, que là où nous étions il ne pouvait exister pour lui aucune bonne chance. Nous voguâmes donc seuls; et si ma mémoire ne me trompe pas, au sud des Bermudes. Les vents

Digitized by Google

étant modérés, nous poursuivîmes notre route. Chaque jour ajoutait à la chaleur de l'atmosphère à mesure que le soleil devenait plus perpendiculaire, et chaque soir nous découvrait de nouvelles étoiles. Cependant dans ces régions tempérées où les nuits sont si délicieuses et les soirées si claires, d'épais nuages accomgnés de fortes brumes masquent parfois les cieux et empêchent de voir au-delà d'un demimille, dans quelque direction que ce soit; mais la vigilance d'un capitaine habile surmonte ces inconvéniens. Malgré les brouillards et la pluie, notre capitaine ne relâchait en rien ce que l'on peut nommer la discipline d'un vaisseau en croisière : au faîte du grand mât une vigie armée d'une lunette ne cessait de plonger ses regards à travers ces ouvertures bizarres qui, semblables aux avenues du pays des fées, éclairent un instant l'océan de vapeurs pour se refermer ensuite. Les matelots qui appellent, je ne sais pourquoi, ces vides « chiens de brouillards » (*fog dog*), les regardent comme le signe certain que le ciel va s'éclaircir. Le 24 février, vers le milieu du jour, nous pûmes

Digitized by Google

apercevoir une de ces échappées à l'horizon.

—Regardez par cette ouverture ! s'écria le capitaine à la vigie.

Un instant après le matelot qui avait les yeux attachés sur le télescope s'écria à son tour: « J'aperçois deux gros navires à l'est! »

Ces mots sortirent si promptement de sa bouche qu'un étranger n'en aurait point compris le sens, mais ils résonnèrent comme la plus harmonieuse musique aux oreilles exercées du vieux marin auquel ils étaient adressés.

—La barre au vent, M. Falcon! dit le capitaine à l'officier de quart, et rencontrant les yeux pétillans du bosseman, il s'écria : Qu'on augmente la voilure, M. Cedar!

Et alors, pendant que trois cents hommes étaient activement occupés à déployer les voiles les unes après les autres sur «le vieux cuvier», (ainsi que nous appelions amicalement le *Léandre*,) pendant que la mer écumait en larges lames de chaque côté de ses flancs, le capitaine s'adressa encore à la vigie et lui demanda « quelle espèce de vaisseaux ?»

—Je ne puis les voir, monsieur : le brouil-

Digitized by Google

lard a déja bouché le trou à travers lequel je les avais aperçus un instant.

— Au diable le brouillard ! — Comment sont-ils ?

— Très gros, monsieur, et je crois qu'ils sont armés, car il me semble avoir entrevu qu'ils étaient garnis tous deux d'une rangée de canons. Ils ne sont pas éloignés, — dans peu nous serons presque bord à bord.

— Que chacun soit à son poste ! Et quelques minutes avaient suffi pour que les voiles de perroquet fussent fixées au mât et les voiles de gouverne tendues le long des vergues de manière à ne pas perdre le moindre souffle de brise. Les canons étaient prêts et tout ce qui est nécessaire dans une action étant en règle, les hommes n'eurent qu'à se ranger à leurs postes respectifs.

Au bout d'une demi-heure, le brouillard se dissipa entièrement, et nous pûmes alors apercevoir deux frégates, dont l'une était en partie et l'autre totalement démâtée.

Lorsque nous en fûmes plus rapprochés, la plus grande des deux arbora sur son mât

Digitized by Google

de ressource un grand pavillon, l'étendard de Bonaparte, quoique ce fût autrefois la bannière tricolore de la révolution et la même qui est redevenue l'étendard national des Français. Il consiste en trois bandes égales, l'une bleue, l'autre blanche, la dernière rouge. La bande bleue touche le bâton. Le pavillon hollandais est tout à fait semblable, il ne diffère que dans la disposition des bandes : au lieu d'être verticales elle sont horizontales et le bleu est en dessous.

Le moins grand des deux vaisseaux ayant hissé le pavillon français au-dessus de celui de l'Angleterre, nous reconnûmes bientôt en lui un des navires de notre propre escadre la *Cléopâtre*, frégate de 32 canons. Elle avait été prise environ une semaine auparavant, après une action assez chaude, par la *Ville de Milan* frégate de 44. Je ne sais quelle résistance nous aurait opposée cette dernière si elle n'avait déjà soutenu un rude combat contre la petite *Cléopâtre*, mais dans l'état où elle se trouvait, notre double rangée de dents ne parut guère lui plaire, car au premier boulet que nous lui en-

Digitized by Google

voyâmes, elle amena. Nous n'eûmes donc qu'à remettre en sûreté nos canons et à nous contenter d'une belle et riche prise sans l'honneur et la gloire, il est vrai, d'un combat, mais avec la grande satisfaction d'arracher nos compatriotes et leur bâtiment aux vainqueurs.

Je puis dire cependant, sans affectation, qu'il nous fut impossible, même au milieu de l'enivrement du triomphe, de ne pas éprouver un peu de compassion pour le malheur de nos ennemis. Ils avaient capturé, après un combat loyal, une bonne prise, et ils l'emmenaient avec eux en France, lorsque nous parûmes soudain; et non seulement nous les dépouillâmes de ce qu'ils avaient légitimement conquis, mais encore nous les jetâmes en prison et les y renfermâmes pour huit ou dix longues années comme des criminels! Et pourtant le seul crime de ces braves était d'avoir été mal commandés, ou, pour parler d'une manière moins énigmatique, ils avaient le malheur de servir un maître dont la cruelle politique était de changer les lois modernes adoptées pour la guerre chez les peuples civilisés, en suscitant tous les obstacles

Digitized by Google

qu'il croyait capables d'empêcher l'échange des prisonniers. La conséquence de cette tactique était d'exposer plusieurs de ses plus braves sujets, hommes d'honneur et de haute réputation, indistinctement avec ceux d'un rang moins élevé, à se voir appliquer quelques unes de ces peines qui ne sont dues qu'au crime.

Il prétendait, pour se justifier, qu'il soumettait aussi de cette manière un certain nombre de ses ennemis au même genre de souffrance. Cette excuse était indigne de lui, car il ne faisait pas peser uniquement les horreurs de la guerre sur ses adversaires, mais aussi sur la tête de ses braves, de ces soldats dévoués qui ne méritaient et qui n'auraient dû recevoir que des récompenses de sa main.

Le sauvage Cheroky attache son prisonnier de guerre à un arbre, allume un grand feu, le brûle vif, et danse au bruit de ses cris; mais ces cris cessent bientôt, tandis que le soldat ou le marin captif des nations civilisées de l'Europe, est rarement dépêché aussi promptement. On le laisse boire jusqu'à la lie la coupe amère de la captivité, n'ayant d'autre perspective que

Digitized by Google

son avenir détruit, toutes ses espérances déçues, ses affections traversées; il est peut-être impossible de se former l'idée d'un pandœmonium sur la terre où le désespoir puisse naître aussi facilement que dans les prisons où les Français et les Anglais ont renfermé leurs prisonniers pendant tant d'années.

Depuis l'heure où je vis pour la première fois ces braves Français détenus comme des criminels, et semblables à des animaux féroces, qu'on va regarder à travers des barreaux de fer, j'ai souvent pensé que ce serait faire acte de saine politique, après avoir tenté en vain tous les moyens d'effectuer un échange, de renvoyer nos prisonniers dans leurs foyers. Je suis persuadé que certaines personnes traiteront cette idée d'absurde; néanmoins je suis toujours porté à croire qu'elle aurait pu, par la suite, tourner à notre gloire et à la honte de l'homme qui sacrifiait ses sujets à sa politique. On aurait pu exiger de chacun de ces prisonniers l'engagement solennel de ne point porter les armes contre la Grande-Bretagne, tant que durerait la guerre. Ceux qu'on aurait mis de la sorte en li-

berté auraient certainement rapporté dans leur patrie des sentimens bienveillans pour nous, au lieu d'une animosité que je ne saurais trouver injuste.

Quoi qu'il en soit, je dois convenir que rien n'a l'air moins malheureux ni moins à plaindre qu'une troupe de captifs français à bord d'un vaisseau. Je n'ai pas besoin de décrire la situation dans laquelle ils se trouvent ensuite lorsque l'effervescence du moment est passée, et qu'ils regardent comme inutile, dès que les étrangers ne les voient plus, de soutenir les efforts qu'ils font pour se raidir contre l'infortune, et pour la supporter gaîment. Cependant il est vraiment admirable qu'ils puissent d'abord secouer la tristesse naturelle de leurs pensées, et prendre les choses du beau côté. Les aspirans français jouèrent aux cartes sur notre bord le soir même qu'ils furent faits prisonniers, et le lendemain, quelques uns d'entre eux proposèrent de monter un théâtre dans le poste des malades. Pendant ce temps, les matelots et les soldats, qui étaient entassés à fond de cale, au nombre de plusieurs cen-

Digitized by Google

taines, chantaient aussi gaîment que s'ils eussent été les vainqueurs et nous les vaincus. Toutefois, quand je dis qu'ils étaient entassés, je ne dois pas oublier de mentionner que ce n'était nullement dans un lieu malsain; on avait brisé ou, comme on dit, ébranlé la rangée supérieure des barils d'eau, et on s'était servi des douves pour former sur la rangée du milieu une espèce de parquet. Une autre rangée de planches fut clouée autour du carré de l'écoutille sur le faux pont, de manière à prévenir toute tentative d'évasion, sans intercepter ni l'air, ni la lumière du jour. Quelques marins armés suffisaient pour maintenir l'ordre.

Il n'y avait, je crois, à cette époque, à bord du *Léandre*, que deux ou trois officiers qui parlassent français; l'un d'eux, qui le comprenait fort bien, s'acquittait assez mal de l'office d'interprète qu'il remplissait. Un autre, qui le possédait moins parfaitement, faisait fréquemment de graves bévues. Le peu que je savais de cette langue me montra de quelle utilité elle pouvait être souvent pour un officier, et me confirma dans l'opinion que l'une des meil-

Digitized by Google

leures études auxquelles un jeune homme qui se destine à la profession de marin puisse se livrer, est celle des langues modernes.

Le hasard voulut que je fusse le seul de nos aspirans qui comprît ce que disaient les prisonniers : ce n'est pas que je me fisse comprendre moi-même avec autant de facilité. Quelque imparfait néanmoins que fût mon français, il pouvait encore suffire; mais le désir que j'avais de soutenir le rôle important d'interprète, me porta à m'exercer tellement, que j'appris plus de français à cette époque en quelque semaines, que je n'ai jamais pu en apprendre ailleurs en autant de mois.

Le 7 mars nous, arrivâmes aux Bermudes avec la *Cléopâtre* reconquise, et la *Ville de Milan*, que les matelots baptisèrent du nom de « *Wheel'em along* (1) » qu'elle ne perdit jamais, même lorsqu'elle entra à notre service. L'amirauté, désespérant de corriger la cacologie du pavillon de beaupré, retrancha le *Wheel*, et or-

(1) Ce jeu de mots, qu'il est impossible de rendre exactement en français, est basé sur la faible ressemblance qui existe entre la prononciation du substantif *ville* et celle de *wheel*.

Digitized by Google

donna positivement qu'on appelât ce vaisseau de S. M. B. le *Milan;* c'est ainsi qu'il se nomme aujourd'hui.

Il serait difficile de décrire l'effet que produisit notre retour aux Bermudes. A Portsmouth ou à Plymouth même, un intérêt assez vif se serait attaché à l'arrivée de deux vaisseaux pareils à ceux dont j'ai déjà parlé. Ainsi que je l'ai dit, ils étaient tous les deux réduits à des mâts de ressource, leurs flancs étaient percés de boulets, et leurs pavillons tellement criblés de trous qu'ils flottaient au gré du vent, comme des guenilles pendues pour sécher. Après, vinrent le pénible débarquement des blessés, le classement des prisonniers, et l'importance impertinente des vainqueurs, sujets qui prêtent à la conversation dans toutes les parties du monde. Mais dans la belle et paisible retraite de Bermude, ces incidens qu'on pourrait dire étrangers à son caractère paisible, excitèrent une surprise qui dura plus de neuf jours, et exaltèrent le *Léandre* dans l'opinion publique. Quant à nous, ses enfans, nous nous prêtâmes un peu à cette exagération de sa gloire.

Digitized by Google

Nous cessâmes dès lors d'être en butte aux quolibets de la flotte, et nos marins, profitant de leur succès, ne laissèrent pas échapper l'occasion de se moquer à leur tour des autres vaisseaux qui avaient été moins heureux. L'honneur de porter le pavillon amiral, quand nous étions dans un port, nous donnait déjà divers priviléges, tels que celui d'occuper la meilleure place au mouillage, la priorité à l'aiguade pour nos canots, et le droit de prendre la tête dans toutes les évolutions de l'escadre. En toutes les occasions, nous nous montrâmes tellement orgueilleux de la moisson de lauriers que nous avions si facilement cueillis dans notre dernière croisière, que les embarras que nous nous suscitâmes ne furent pas peu nombreux.

A terre, les habitans nous choyèrent, nous fêtèrent et nous traitèrent aussi magnifiquement qu'il leur fut possible : les œufs au jambon, le plat de fondation dans l'île, nous furent servis à discrétion, tandis que le rhum, le punch, les cigarres de la Havane et un accueil franc et amical, nous attendaient à toutes

Digitized by Google

les portes. Faut-il donc s'étonner si nous nous trouvions les plus beaux garçons du monde, et si les Bermudes, que nous avions quelque peu dédaignées jusqu'alors, nous parurent un véritable paradis de bonne chère et d'hospitalité.

Digitized by Google

XVI.

PREMIER AVANCEMENT.

—

L'ANNÉE 1805, qui commença pour nous d'une manière si favorable par la prise de la *Ville de Milan*, fut une des plus actives de notre croisière sur la côte d'Amérique. Nous fîmes bien encore quelques autres captures pendant le cours de la même année; mais quoiqu'elles ne valussent pas celle des deux frégates, j'ai toujours pensé que ce début si heureux avait eu une influence matérielle sur nos autres suc-

Digitized by Google

cès, en nous inspirant une grande confiance dans nos propres forces et dans l'habileté du capitaine qui nous commandait.

Je commençais immédiatement après la reprise des hostilités, à me féliciter du parti que j'avais pris environ trois ans auparavant, lorsque notre digne capitaine laissa aux aspirans la faculté d'opter s'ils feraient le quart ou non. Je m'étais prononcé pour l'exécution de ce devoir, peut-être par dépit d'être estimé si peu utile, peut-être pour sortir de la situation insignifiante dans laquelle je me trouvais; il en résulta que je fus en effet un des premiers que notre commandant trouva bons à quelque chose.

Sur chaque vaisseau que nous envoyions aux Bermudes ou à Halifax, après nous en être emparé, on plaçait un aspirant en qualité de maître de prise, et un autre pour lui servir de second, avec un certain nombre de matelots qui remplaçaient les prisonniers dans les manœuvres. Ce n'était pas un petit honneur que d'être investi de ce commandement en chef.

Il ne pouvait y avoir, peut-être, une meil-

Digitized by Google

leure école pour un jeune officier : aussi m'estimai-je fort heureux d'être constamment employé à ce service pendant presque toutes les croisières que nous fîmes : je fus d'abord le second, mais peu à peu je devins à mon tour un des maîtres de prise.

Or, tant qu'un aspirant demeure à bord de son navire, il n'est compté que pour un des innombrables petits rouages de la grande machine; quelquefois le capitaine semble à peine se douter qu'un novice est composé de chair et d'os aussi bien que lui. J'en citerai un exemple :

—Eh bien, monsieur l'étourdi, qui vous rend donc si langoureux et si triste aujourd'hui? dit le capitaine à un pauvre aspirant qu'il venait de traiter comme un voleur.

— Puisque vous me le demandez, monsieur, je dois vous dire que la manière dont vous me parlez blesse mes sentimens.

— Vos sentimens! s'écria le capitaine avec un éclat de rire, vos sentimens! Un aspirant qui a des sentimens; ah! ah! voilà qui est parfait! Que deviendrait le service si tous les aspi-

Digitized by Google

rans s'avisaient d'avoir aussi des sentimens? Allons, monsieur, retirez-vous, et sans répliquer, ou je vous fais monter pour dix heures dans les haubans du grand mât avec tous vos sentimens.

Mais le même commandant change bien de ton en parlant au même novice, après une capture, car il arrive souvent que ledit novice aux *sentimens* inopportuns et indiscrets, au lieu d'être moqué, méprisé, injurié, est enfin traité en homme : le capitaine le fait venir dans sa cabine, lui lit ses ordres, l'instruit de la nature du devoir important qu'il va remplir, lui secoue cordialement la main, et lui souhaite une bonne traversée. Le jeune marin se rend à bord de la prise. Cet enfant de la veille se trouve tout à coup au milieu de l'Atlantique, à un millier de milles de son port, chargé d'une haute responsabilité, et, en quelque sorte, le capitaine d'un vaisseau!

Pour prendre possession d'un navire qui s'est rendu, on envoie un officier dans un canot; cet officier reçoit du commandant prisonnier ses registres et autres papiers qu'il apporte au

Digitized by Google

capitaine qui les cachète après les avoir lus et les remet au *Prize-Master*. Celui-ci demeure chargé de les faire passer au conseil de l'amirauté.

Avant qu'une prise puisse être légalement vendue ou distribuée, il faut qu'elle soit préalablement condamnée par le conseil de l'amirauté. Pendant la dernière guerre et sous l'empire de circonstances particulières, plusieurs vaisseaux ennemis, pris et condamnés, eurent leurs cargaisons partagées aussitôt, sans l'intervention des formes légales, ou, si l'on veut, *sans contrat et sans notaire*. Ces jours de gloire sont passés! Je ne puis en parler en témoin oculaire; cependant je sais de quelques officiers ayant eu part au pillage, qu'ils se rappelaient naturellement ces délicieux flibustiers, que les dollars, les doublons, les crucifix d'or, les massifs chandeliers d'argent et les autres dépouilles opimes des ports de mer espagnols, récompensaient de leur courage et de leur industrie.

Par quels étranges moyens les hommes parviennent à tranquilliser leur conscience! Tout le

Digitized by Google

monde reconnaît maintenant qu'il est vraiment révoltant d'aborder la nuit à un rivage paisible, et, avant que l'aurore paraisse, avant que le soleil se lève, de saccager une demi-douzaine de villages, d'égorger de malheureux habitans qui ne se défendent même pas, et de piller toutes les églises, toutes les chapelles qui sont à portée du canon. C'est agir en flibustier que d'agir ainsi, car les flibustiers ne se mettaient en peine ni du ciel, ni de la terre, heureux quand ils pouvaient aller à la chasse de l'or, une corde autour du cou, insoucians également de péril et de gloire, et n'ayant d'autre mobile, d'autre désir, d'autre pensée que celle de remplir leurs coffres, n'importe comment.

Je serais fâché d'écrire un sermon contre la part de prise; cependant je dois dire que l'homme qui n'éprouve aucun scrupule au moment du partage, est plus ou moins digne du bon métier que je viens de décrire.

Mais le navire ennemi est pris, les prisonniers sont transportés à bord, un équipage est envoyé à leur place, et le jeune maître

Digitized by Google

de prise est installé. Le voilà heureux, à la tête d'un bâtiment, avec un long voyage à l'horizon, et l'océan tout entier devant lui

Si c'est pour la première fois qu'un pareil fardeau de responsabilité pèse sur ses épaules, il ne se sentira pas néanmoins fort à son aise: toutes les difficultés, tous les dangers, tous les obstacles dont il appréhende la rencontre sur sa route lui apparaissent menaçans, et sa capacité, sa présence d'esprit l'abandonnent tout à coup. Jusqu'alors le nouveau caractère dont il est revêtu avait été le principal objet de ses désirs, le but le plus élevé de son ambition, mais il reconnaît maintenant que lorsqu'il se vantait de posséder l'art de conduire un vaisseau au port, il avait envisagé la question sous un tout autre jour.

Il a un équipage qui est peu nombreux sans doute, mais c'est souvent une raison pour qu'il ne soit que plus difficile à diriger. Ce n'est pas tout, il faut qu'il se rappelle quels sont les vents régnans en telle ou telle saison, la situation des courans et les variations du compas, etc., etc.; il n'y a plus à

Digitized by Google

plaisanter. A partir du moment où notre jeune officier se pénètre réellement des devoirs qu'il va remplir, où il les comprend et les apprécie à leur juste valeur, on peut dire qu'il est devenu tout à fait un autre homme. Sa taille, il est vrai, reste toujours la même, mais il grandit tellement à ses propres yeux, qu'il a peine à se reconnaître. Ses facultés se développent alors, un avenir plus vaste s'ouvre devant lui, des scènes plus riantes offrent à son imagination la perspective d'une gloire et d'une félicité dont il peut espérer de jouir un jour; il commence aussi à être persuadé que ses succès dépendent moins des autres que de son propre talent et de son propre zèle; car s'il a franchi seul le premier degré, il peut raisonnablement espérer de franchir également les autres.

Digitized by Google

XVII.

COMMENT ON JETTE LE LOK.

Quant à moi, je ne dormis pas une seule minute la première nuit qui suivit ma nomination au poste de maître de prise ; j'appréhendais toujours quelque fâcheux accident; et s'il m'arrivait de m'assoupir, de me laisser aller à un demi-sommeil, je m'imaginais aussitôt que les Espagnols, furieux, m'appuyaient un poignard sur la gorge et m'enlevaient ma belle capture; puis, dans un autre rêve, le navire touchait un roc à fleur d'eau, la cargaison cou-

Digitized by Google

lait bas, et j'étais obligé de m'en revenir dans un misérable canot avec mon équipage pour raconter au capitaine la déplorable histoire de mes infortunes. La seconde nuit, je fus en proie à une espèce de fièvre, et dans mon anxiété je mettais tout au pire. J'avais quitté le pont à minuit : le vent était alors si violent, qu'il semblait difficile que nous arrivassions au port sans avaries. Je m'endormis d'abord si prodément, que je n'entendis point le mouvement et le bruit du quart de minuit à quatre heures. Quand je m'éveillai, tout était tranquille; je ne m'étais point déshabillé, je me trouvai même tenant encore à la main le télescope dont je m'étais servi pour observer les étoiles. Je crus que le vent nous était toujours contraire, et, me levant brusquement, je remontai sur le pont.

La lune qui, à minuit, était au-dessus de ma tête, s'enfonçait alors à l'horizon occidental dans la direction du golfe de Mexico. Une ligne de brillans reflets scintillait comme une chaîne de phosphore sur les vagues écumeuses au milieu desquelles notre navire creusait le sillon

Digitized by Google

de son passage. Cependant la surface des flots demeurait calme au loin, en dépit d'une brise légère qui venait éxpirer entre nos cordages sans enfler nos voiles que la rosée des tropiques avait rendues humides et pesantes. En contemplant l'immense nappe d'eau immobile sur laquelle nous semblions à peine avancer, on aurait pu croire que l'océan, les cieux et jusqu'au vaisseau lui-même n'existaient que par un effet d'optique, par une pure illusion.

Néanmoins, en regardant par-dessus la galerie du faux-pont, je fus surpris de voir que nous filions au moins quatre nœuds et demi par heure; la nuit qui avait succédé à une journée étouffante était encore si chaude, que celui qui commandait le quart se promenait tête nue, sur le pont, pour prendre l'air. Il me dit que la brise contraire avait cessé, et qu'un vent sud s'annonçait comme devant être durable.

Il faut avoir passé quelque temps sur la mer, il faut avoir été dans un vaisseau exposé à tous les caprices des vents pour comprendre le bonheur qu'éprouve le marin lorsque son navire peut, de nouveau, prendre son essor sur

Digitized by Google

les flots déchaînés. — Toutes les voiles furent déployées ; quant à moi, malgré la beauté de cette scène, je retombai dans mon premier sommeil et rêvai que je jetais l'ancre, avec ma prise, dans le port d'Halifax ; je me voyais, même courant à pas précipités vers la maison de l'amiral pour lui annoncer l'arrivée du bâtiment capturé — ce qui est toujours une bonne nouvelle. Je crois que ces perpétuelles alternatives de joie et d'inquiétude, de crainte et d'espérance, forment à la longue un jeune officier. Cependant il ne nous arriva rien de remarquable durant notre voyage, et favorisés par le vent, nous atteignîmes heureusement Halifax.

Dans une autre occasion, je faillis faire naufrage par suite de ma négligence. Le vaisseau que j'avais alors sous mes ordres était un sloop américain capturé à la hauteur de New-York ; je n'avais pour second qu'un contre-maître et trois ou quatre matelots. Le premier jour, *le Léandre* nous remorqua jusque vers Halifax ; il n'avait jamais marché si vite, même dans sa jeunesse, le pauvre vieux vaisseau, maintenant à demi usé, à demi rongé par les vers.

Digitized by Google

Une voile ayant été signalée par les vigies du grand mât, on m'ordonna de démarrer le câble de touage. En un instant, au lieu d'être entraînés sur les flots en raison de huit ou neuf milles par heure, notre course, tout à coup ralentie, ne tarda pas à être réduite à un couple de nœuds, tandis que le vaisseau s'éloignait fier devant nous avec la rapidité d'une flèche. Je me trouvai bientôt livré à moi-même, avec l'agréable perspective de faire, en huit ou quinze jours, un voyage qui n'en eût exigé guère que deux à la suite du *Léandre*. Je ne me rappelle pas avoir jamais été plus malheureux que dans cette occasion. Pendant que nous naviguions à la remorque, j'observai que, quoique sur le sloop nous n'eussions pas le moindre souffle d'air dans nos voiles, dont la plus haute ne s'élevait pas même à trente pieds au-dessus du niveau de la mer, les grandes voiles du vaisseau commandant étaient enflées par une légère brise qui l'entraînait sur l'eau, avec le navire conquis à sa suite.

Mille et nœud sont deux mots synonymes dans la langue maritime. Cette mesure de distance,

Digitized by Google

cependant, n'est pas le mille ordinaire d'Angleterre, mais plutôt celui qu'on appelle quelquefois « mille géographique » et souvent « mille marin. » Elle est beaucoup plus longue que le mille de terre. Un degré de latitude contient soixante milles géographiques ou marins, ou, si l'on veut, soixante nœuds géographiques; tandis qu'il y a soixante neuf milles ordinaires et environ un treizième (cent quarante toises) contenus dans la même distance. Il est facile, d'après cela, d'établir une règle qui, sans être d'une rigoureuse exactitude, réponde aux besoins courans. Si nous désirons énoncer en milles ordinaires une distance quelconque exprimée en nœuds ou milles géographiques, le moyen d'y parvenir est d'ajouter un sixième au nombre. Si, par exemple, nous voulons convertir six nœuds en milles ordinaires, nous y ajoutons un sixième qui nous donne sept pour total; et conséquemment la règle pour convertir un certain nombre (soit encore sept) de milles ordinaires en nœuds ou en milles géographiques, est de retrancher le septième de ce nombre. Ainsi sept milles

Digitized by Google

ordinaires diminués d'un septième représentent six nœuds.

Le terme de nœud donné au mille en langage maritime, est dérivé de la méthode pratiquée à bord des vaisseaux pour connaître au juste l'espace qu'ils parcourent, et quel temps ils mettent à parcourir cet espace. Une ligne (1) d'environ soixante-dix ou quatre-vingts brasses de longueur, et un peu plus épaisse qu'une corde de fouet, est retenue par un tour d'un pied et demi de largeur, et de cinq à six de diamètre. Au bout de cette ligne est attaché un morceau de bois plat, un peu plus large que la main et de la forme d'un quart de cercle. A ce morceau de bois, que l'on nomme *logship* (*lok*) est fixé, du côté courbe, un morceau de plomb assez pesant pour le faire tomber perpendiculairemet au fond de l'eau jusqu'à ce que le centre ou point angulaire soit visible précisément au-dessus de la sur-

(1) Les lignes de lok qui servent à mesurer la route d'un vaisseau, sont formées de six, neuf, ou douze fils; leur poids est à raison d'une livre pour trente brasses de longueur.

(*Note du trad.*)

Digitized by Google

face. L'extrémité de la ligne est divisée en deux branches, dont l'une est solidement fixée à un des coins du *logship*, pendant que l'autre est retenue à sa place, c'est-à-dire au coin opposé, par une cheville qu'on enfonce dans un trou quand on veut se servir du lok. Cette cheville est disposée de façon à ce qu'on puisse la retirer facilement lorsque l'opération est terminée.

Pour mieux saisir ma description, qu'on se rappelle la disposition des ficelles par lesquelles un cerf-volant est attaché à la corde principale. Le lok n'est, en réalité, qu'un *cerf-volant d'eau* en miniature. Tant que les branches à l'extrémité de la ligne sont réunies à la ligne même, le morceau de bois se maintient horizontalement sur l'eau; mais si l'une des cordes cède, ou si l'on retire la cheville qui les tient ensemble, il arrive au lok ce qui arriverait à un cerf-volant si une des ficelles qui le terminent était coupée contre le papier : la face de la planche cesse aussitôt de s'opposer au fluide, — Aussi long-temps cependant que la cheville reste en place, le diamètre de la planche

Digitized by Google

offre assez de résistance au courant de l'eau pour que le lok reste presque au même endroit, comme une ancre flottante, et dévide ainsi, pendant que le vaisseau avance, la ligne roulée sur le tour.

Il est facile de comprendre qu'en divisant la ligne en égales portions d'une longueur connue, et en tenant un compte exact du nombre de ces portions qui passent dans la main durant un temps donné, on peut en tirer par induction l'estime de la vitesse avec laquelle le navire marchera dans un autre espace de temps, soit, par exemple, une heure. Ceci est la théorie; mais dans la pratique, on se sert de ce qu'on appelle *un sablier de demi-minute* pour diviser la ligne de lok en fractions qui soient au mille marin dans le rapport d'une demi-minute à une heure. A l'extrémité de la première fraction de la ligne, on fait un nœud, à la seconde deux nœuds et ainsi de suite. Si le sablier de lok est exactement d'une demi-minute (30 secondes), le nombre de pieds contenus dans un mille marin étant de 6079, chaque nœud de la ligne doit représenter cin-

Digitized by Google

quante pieds et un peu plus de sept pouces.

On trouve généralement plus commode, néanmoins, de se servir d'un sablier de vingt-huit secondes seulement, et de diviser la ligne de lok en fractions de quarante-sept pieds trois pouces, ce qui maintient toujours la proportion nécessaire entre les deux objets de comparaison.

En langage arithmétique, on peut exprimer cette proportion en disant : 3,600 (nombre de secondes contenues en une heure) sont à 28 (nombre de secondes que dure le sablier) comme 6,079 pieds (longueur d'un mille géographique) sont à 47 pieds 3 pouces à peu près (longueur d'un nœud ou portion de la ligne de lok).

A bord des vaisseaux de guerre, il est d'usage de se conformer rigoureusement à ces proportions; cependant je me suis trouvé sur des vaisseaux où l'on avait coutume d'employer des sabliers de trente secondes, tandis que la longueur des nœuds de la ligne représente juste huit brasses ou quarante huit pieds, au lieu d'avoir un peu plus de cinquante pieds et demi,

Digitized by Google

ce qui est la véritable proportion, lorsqu'on se sert d'un sablier de demi-minute. Cette variation est quelquefois adoptée par ignorance, et quelquefois, enfin, c'est pour que la distance « connue par la ligne » puisse toujours placer, en apparence, le vaisseau en avant de la situation qu'il occupe réellement.

A bord d'un vaisseau de guerre, c'est le devoir du principal aspirant de reconnaître et de constater la vitesse du navire en jetant le lok d'heure en heure. Cette opération, quelque simple qu'elle soit, n'en est pas moins faite conformément aux règles établies.

Comme on jette régulièrement quatre fois le lok pendant chaque quart, le contre-maître, au moment où la cloche sonne, monte sur la dunette et crie :

— Tiens le lok !

La machine sur laquelle la ligne est tournée, est alors saisie par un des mousses placés exprès pour cela par le capitaine. Le maître tient le sablier, le contre-maître dévide quinze ou vingt pieds de la ligne, la prend d'une main, ainsi que la cloche, et s'écrie pour la seconde

Digitized by Google

fois, mais avec l'accent de l'interrogation :

— L'ampoulette est-elle claire?

A peine le vieux contre-maître a répondu : « Très claire, monsieur, » que le lok est jeté à la mer. Si la marche du vaisseau est rapide, le lok tombe à peine à la surface de l'eau, que la ligne fuit entre les mains du contre-maître et fait tourner la roue avec la promptitude de l'éclair. Les marques ou nœuds de la ligne ne recommencent cependant pas avant que trente ou quarante pieds de ce que l'on nomme *stray-line*, ou distance du lok, aient été complétement dévidés. Au bout de cette distance, un morceau d'étamine rouge placé entre les torons de la ligne, avertit, même au milieu des plus épaisses ténèbres, la personne qui tient le lok, qu'il est temps qu'elle calcule la longueur de la ligne qui a passé par-dessus le bord. Aussitôt que le contre-maître sent le morceau d'étamine lui glisser entre les doigts, il crie : « Tourne! » A ce mot, le contre-maître renverse le sablier, et, l'approchant de son visage, tâche que la partie du ciel la moins obscure frappe dessus, afin de pouvoir distinguer quand les derniers

sables se seront détachés. Il crie alors: «Arrête!» A ce cri, le contre-maître pose la main sur la ligne pour empêcher qu'elle file davantage, et le mousse qui a tenu tous ce temps le tour au-dessus de sa tête, l'abaisse vivement jusqu'à ses genoux contre lesquels il le presse pour arrêter définitivement la ligne. Un autre homme s'avance en ce moment et retire le lok de l'eau. A mesure qu'un nœud passe devant lui, le jeune officier les compte et va ensuite faire son rapport à l'officier du quart. Il est de son devoir de lui faire connaître exactement la vitesse du bâtiment, mais c'est à ce dernier qu'il appartient de décider quelle distance il a parcouru pendant l'heure qui vient de s'écouler. S'il n'y a eu aucune différence dans la direction ou dans la force du vent, ni aucun changement dans la course du navire, capable d'augmenter ou de ralentir la rapidité de sa marche, cet officier répond seulement :

— Laissez aller.

Le contre-maître court alors à l'entre-pont où il trouve le *log-board*, espèce de tableau qui consiste en deux planches de bois plates et

Digitized by Google

minces, longues de trois pieds, larges de quinze pouces, peintes en noir et disposées de manière à pouvoir s'appliquer ensemble l'une contre l'autre comme les couvertures d'un gros in-folio. C'est sur ce livre ou tableau qu'il note avec de la craie dans une des colonnes rayées, la course du vaisseau pendant la dernière heure, la distance qu'il a parcourue en nœuds ou fractions de nœuds, et l'état du vent. — Dans une autre colonne, il mentionne quelles voiles ont été déployées ou ferlées, l'estime de la dérive, et quelques autres circonstances. Tout ceci est copié littéralement le lendemain matin sur le livre de lok du navire, et l'officier de chaque quart appose ses initiales au bas des heures pendant lesquelles il a eu la surveillance du pont. On fait ensuite trois expéditions de ces rapports : la première pour l'amirauté, la seconde pour le bureau des commissaires de la marine, et la dernière pour l'amiral de la station.

Si, pendant l'intervalle écoulé entre les opérations du jet du lok, le vent a changé, si l'avant du vaisseau a « été altéré, » phrase tech-

Digitized by Google

nique pour exprimer une variation dans la marche qui doit être suivie, l'officier donne ses ordres en conséquence. Supposez qu'on lui annonce que le bâtiment file sept nœuds, et que dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis que le lok a été jeté, le vent ait fraîchi tellement qu'il ait accéléré sa marche d'un couple de de milles, l'officier de quart se rappelant qu'au commencement de l'heure il ne filait qu'un nœud, dit : « Donnez-lui-en six; ou, si le vent a changé récemment, il dit, : « Donnez-lui-en cinq et demi, et ainsi de suite', selon une foule de circontances trop nombreuses pour que je puisse les mentionner toutes ici.

Cependant j'ajouterai, que, lorsque la course du bâtiment est très rapide, on se sert d'un sablier de quatorze secondes seulement, au lieu d'un sablier de vingt huit, et dans ce cas, le nombre des nœuds doit être nécessairement doublé, afin de mieux indiquer la véritable marche du vaisseau. On fait aussi de petites marques entre chaque nœud qui est ainsi divisé en deux parties dont chacune est censée être partagée elle-même en quatre autres, de sorte que

Digitized by Google

tous les milles ou nœuds de la ligne sont nominalement divisés en huit fractions qu'on appelle brasses, parce qu'elles ont près de six pieds de longueur.

Je reviens maintenant à notre pauvre sloop américain que j'ai laissé, il y a quelques pages, se dirigeant lentement vers Halifax. Nous eûmes le bonheur d'être poussés par un léger courant, bonheur que nous dûmes à notre proximité du courant par excellence, ce gigantesque *Gulf Stream*, qui, après être sorti de l'océan indien, double le Cap de Bonne-Espéronce, parcourt toute la région des vents du sud-est, traverse l'espace compris entre l'Afrique et le Brésil, puis l'équateur, l'archipel des Caraïbes, le golfe du Mexique; se précipite au travers d'une immense écluse par le détroit de la Floride, perd graduellement de sa force prodigieuse à mesure qu'il lave les rives des Etats-Unis, et se jette enfin dans les bas-fonds de Nantucket et les bancs bien connus de Terre-Neuve, après avoir balayé cent mers et des milliers de fleuves ou de rivières.

Nous avancions lentement mais sûrement, et

Digitized by Google

comme le temps était beau et que nous étions en été, saison si délicieuse dans ces parages, notre course n'était pas sans quelque charme. Un vent frais et léger s'élevait du sud ; fatigué de la chaleur du jour que j'avais passé presque en entier au faîte du grand mât à regarder dans la direction de la terre, je me couchai tout habillé, et après avoir donné au contre-maître, mon seul second, des instructions précises sur la manière dont il devait gouverner le navire, je m'endormis. Par malheur, mon indigne suppléant en fit autant, et je crois même que l'homme de la barre l'imita. Quoi qu'il en soit, nous laissâmes par notre négligence le vaisseau s'approcher beaucoup trop près de la terre. A minuit, je fus éveillé en sursaut par le contre-maître qui m'appelait de toutes ses forces et qui s'écriait que nous étions en danger de faire côte. Je m'élançai sur le pont et fus saisi d'effroi. Il y avait effectivement de quoi s'épouvanter : quoique la nuit fût des plus noires, le clapotement des vagues qui se brisaient contre les rochers dont nous étions environnés ne rendait notre péril que

Digitized by Google

trop apparent. Je me rappelle encore, en me reportant à ce moment terrible, que l'écume qui frisait la surface des flots était d'une blancheur si éclatante, qu'elle projetait un pâle reflet sur nos voiles. Le bâtiment se dirigeait tout droit sur les rescifs, vent arrière. La principale écoute avait molli jusqu'au point de toucher les agrès. En un instant, le gouvernail s'embarrassa, mais comme le sloop halait au vent, une autre ceinture de brisans qu'il ne pouvait doubler s'éleva contre lui. Virer de bord paraissait sa seule ressource; cependant, soit qu'il se fût écarté de sa route, soit que la principale écoute n'eût pas été tirée à temps, soit toute autre cause, pendant quelques minutes, la belle *Marguerite* (c'était son nom) fut entre la vie et la mort, tantôt montant sur le dos d'une vague et s'élevant avec elle jusqu'aux cieux, tantôt disparaissant entre deux larges lames et s'approchant insensiblement des rochers. Déjà leurs pointes aiguës se dessinaient sur le firmament, couronnées de vagues écumantes qui dépassaient en hauteur le sommet de notre grand mât;

Digitized by Google

déjà nos oreilles étaient assourdies par un bruit plus fort que le fracas du tonnerre..... cette scène ne sortira jamais de ma mémoire.

—Que faut-il faire maintenant ? murmurai-je à demi-voix.

— Ce qu'il faut faire? s'écria le capitaine américain qui ayant quelques années de plus que son maître de prise et beaucoup plus d'expérience surtout, savait d'ailleurs tout ce que pouvait exécuter sa *Marguerite*, l'orgueil de son cœur: —Ce qu'il faut faire? Eh mais! dirigez la Marguerite si vous le pouvez, et je pense que vous le pouvez; allons, faites-la tourner sur son éperon: vous la verrez filer.

Ce n'était ni l'heure ni le moment de disputer sur des points d'étiquette; aussi mon Yankie, joignant l'action à la parole, le fait au geste, et la pratique à la théorie, s'empara de la barre; la gaffe descendit aussitôt, et le sloop s'éloigna comme s'il eût connu la voix de son maître légitime. Pendant une demi-minute notre arrière fit face au rivage: et je dois avouer que j'étais passablement embarrassé de ma personne; cependant au bout de quelques se-

Digitized by Google

condes, les récifs n'étaient plus visibles: nous étions sauvés des suites de mon incartade et de mon ignorance.

Digitized by Google

XVIII

EFFETS DU GULF STREAM.

Environ une année après, lorsque je passai sur le vaisseau de Sa Majesté le *Léopard*, on me confia la direction d'une prise beaucoup plus importante, le même navire qui transporta Jérôme Bonaparte et sa famille en Europe; on l'avait choisi de préférence à plusieurs autres navires américains, parce qu'il était le meilleur voilier de Baltimore. Comme je n'avais jamais vu de vaisseau marchand aussi parfait et dont les emménagemens fussent aussi commodes,

Digitized by Google

je fus naturellement tout fier de le commander, jusqu'à ce que de nouveaux et sérieux embarras vinrent rabattre quelque chose de ma gloriole.

Lorsque nous quittâmes le *Léopard* nous étions à peu de jours de distancede la côte d'Amérique, à une centaine de lieues à peu près au nord-ouest des Bermudes, et par conséquent sous l'influence du *Gulf Stream* qui, ainsi que je l'ai dit, se prolonge dans une direction nord-est, en suivant les côtes des Etats-Unis. Ayant reçu l'ordre de conduire notre prise aux Bermudes, je me dirigeai vers le sud. Les vents contraires nous retinrent plusieurs jours dans le *Gulf Stream*, auquel nous fûmes forcés de faire de si amples concessions que, lorsque nous atteignîmes la latitude des Bermudes, 32 degrés et demi nord, il nous parut à peu près certain que nous étions à trente ou quarante milles environ à l'ouest de l'île, c'est-à-dire, entre les Bermudes et la côte d'Amérique.

Les Bermudes étant fort basses, il n'est pas aisé de les apercevoir; outre cela, le groupe qu'elles forment est de si peu d'étendue, que

Digitized by Google

les navigateurs les manquent, lors même qu'ils pilotent dans la direction où ils les croient situées. Cependant ceux qui sont pourvus de chronomètres n'ont aucune espèce de danger à courir en suivant la ligne droite, car ces instrumens de marine sont maintenant perfectionnés au point de rendre impossible l'erreur de longitude qui ferait dépasser à un navire le gisement des Bermudes sans le voir. Les navires qui ne possèdent point de chronomètre, et qui, par conséquent, ne sont pas sûrs de leur longitude, trouvent ordinairement plus prudent de faire voile dans la latitude de l'île, puis de piloter en suivant une parallèle jusqu'à ce qu'ils soient en vue du but de leur voyage. La latitude est un élément de la navigation que l'on détermine toujours assez aisément, tandis que la longitude, est, ou plutôt était, le plus grand écueil qu'un marin pût rencontrer sur sa route, On comprendra donc facilement de quelle importance il doit être pour un vaisseau qui court dans une parallèle de latitude à la recherche d'un point dans l'océan, tel que les Bermudes, de ne pas se tromper sur le véritable côté de

Digitized by Google

l'île auquel il fait face; car, si ce navire se trouve arrière-avant, du côté oriental de l'île, et que, par suite de quelque erreur de calcul, le capitaine le croie arrière-avant du côté occidental, il gouvernera naturellement à l'est le long de la parallèle de latitude, au lieu de gouverner à l'ouest de l'île.

Je me trouvai précisément dans ce cas étrange, le *Gulf Stream* nous ayant entraînés quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles plus loin à l'est que je ne m'y étais attendu; la rapidité superficielle de ce courant est, il paraît, accélérée ou ralentie par certains vents. Quoi qu'il en soit, et quelle que pût être la cause de cette augmentation extraordinaire dans la force du courant, il m'emporta si loin de mes prévisions, que, lorsque j'atteignis la parallèle de 32 degrés et demi nord, je me crus à 65 degrés et demi de longitude ouest, c'est-à-dire à environ quarante milles du côté occidental ou *américain* des Bermudes. Comme le vent soufflait assez fortement de l'est, je m'efforçai aussitôt de lui résister, dans la persuasion où j'étais que mon port gisait au vent. — Il fut heureux pour

Digitized by Google

moi que cette brise ne soufflât pas de l'ouest; on le verra bientôt.

Long-temps avant l'époque dont j'entretiens mes lecteurs, je m'étais familiarisé, en théorie, avec la méthode suivie pour connaître la longitude d'un vaisseau en mer, et le maître avait eu souvent la bonté de me laisser prendre son sextant pour examiner la distance angulaire qui existe entre la lune et le soleil, ou entre la lune et les étoiles fixes. Cet examen étant l'opération fondamentale du plus important de tous nos problèmes maritimes, il était clair qu'une pratique plus fréquente m'était nécessaire, mais comme je ne pouvais espérer d'acquérir jamais le talent exigé, si je me contentais de l'usage accidentel d'un instrument d'emprunt, et que je n'avais pas les moyens de m'en acheter un, j'avais écrit à ma famille pour lui expliquer ces différentes raisons, qui lui parurent probablement convaincantes, car, peu de mois après, je me vis maître d'un des meilleurs sextans qui fût à bord : il sortait des mains du prince des fabricans des instrumens de ce genre, — Troughton. — La possession d'un pareil trésor

Digitized by Google

donna un nouveau degré d'activité au feu dévorant qui me consumait déjà, et je ne fus plus occupé désormais qu'à prendre des distances lunaires, non seulement le jour, mais souvent toute la nuit. Ce fut au milieu de cette ardeur de pratique que l'on m'ordonna de conduire aux Bermudes le navire américain ci-dessus mentionné. — Il n'est pas improbable que le sextant contribua un peu à procurer à son propriétaire cette honorable distinction.

Le jour où j'atteignis la latitude des Bermudes (32 degrés et demi nord), je m'imaginai que le vaisseau devait faire face au côté occidental de l'île, bien que le soleil ne se trouvât pas à distance, comme l'on dit, et que je ne pusse conséquemment apercevoir aucune distance lunaire. C'est par suite de cette funeste méprise, que nous continuâmes à courir toute la matinée à l'est, dans la persuasion que Bermude était à vol d'oiseau à l'est de nous, au lieu d'être, ainsi qu'elle l'était effectivement, à l'ouest de notre bau.

A mesure que le jour baissait, le ciel devenait plus clair, et peu après le coucher du

Digitized by Google

soleil, je mis mon sextant à l'œuvre. Avant que le crépuscule eût fait place à la nuit, j'eus observé quatre ou cinq traînées de lunaires. Mon travail ne fut pas infructueux, car la longitude, au lieu d'être de 65 degrés et demi ouest, ainsi que je l'avais calculé d'abord, pouvait être un peu plus de 64 degrés ouest, ou de quatre-vingt-dix milles plus loin à l'est, ce qui nous fit voir, que quoique nous fussions, comme nous l'avions supposé, à trente milles de distance de l'île, c'était du côté opposé à celui où nous nous étions d'abord imaginé être.

Que fallait-il faire maintenant? A bord du vaisseau commandant, l'exactitude ou l'inexactitude des calculs d'un simple aspirant n'étaient d'aucune importance, mais j'avais eu la présomption de me croire un observateur expert, et j'étais alors rempli de doutes et d'anxieté. Nous nous étions déjà dirigés en conséquence de la situation du *Gulf Stream*, et il était difficile de présumer que, dans le court espace d'une semaine ou de dix jours, nous eussions pu commettre une erreur d'un degré et demi. Il paraissait beaucoup plus naturel de croire à

Digitized by Google

une méprise dans les chiffres du calcul, ou dans mon mode d'observation lunaire, qu'à une augmentation considérable dans la force du courant.

Le capitaine américain qui, comme la plupart des commandans de vaisseaux de cette classe aux Etats-Unis, était un marin consommé, aussi obligeant et aimable que savant et habile, ne put monter sur le pont pour confirmer ou relever mes observations par les siennes, parce qu'il était indisposé; néanmoins il voulut bien les vérifier dans son lit: il les reconnut exactes et me conseilla de mettre la barre au vent et de gouverner à l'ouest.

Je n'osai pas d'abord ajouter foi à une décision si flatteuse pour moi et croire mon travail irréprochable; la raison me défendait d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour me satisfaire, et avoir le cœur net des doutes qui s'élevaient dans mon esprit, je recommençai l'observation avec une attention soutenue et une minutie dont je n'ai peut-être jamais fait preuve par la suite. Le brave capitaine examina de nouveau mes calculs, et se livra à

Digitized by Google

quelques observations qui eurent pour résultat d'en confirmer encore l'exactitude. Vers minuit, toujours agité de mille appréhensions pénibles, je montai sur le pont. Nous marchions assez rapidement, grâce à un vent frais qui enflait nos voiles; mais il fallait que nous eussions toujours les regards fixés devant nous, à cause des rescifs de corail dont les Bermudes sont bordées au levant. Au moment où la lune s'abaissa à l'horizon, nous diminuâmes notre voilure; mais nous continuâmes à filer quatre ou cinq nœuds jusqu'au matin.

Lorsque le ciel, en se colorant de faibles lueurs à l'horizon, parut annoncer l'approche de l'aurore, mon anxiété devint plus affreuse et plus insupportable; armé d'une lunette d'approche, je tâchai de découvrir la terre dans la direction où je supposais qu'elle gisait; l'éloignement et l'obscurité s'y opposaient encore : enfin, à la première clarté du jour, j'aperçus les rochers de Saint-David, couronnés de cèdres aux branches sombres, et d'orangers aux teintes plus claires, dont nous n'étions guère

Digitized by Google

séparés que par une lieue et demie. Je fus sur le point de pousser un cri de joie.

Nous nous dirigeâmes vers l'entrée du port; et, après avoir hélé le signal pour demander un pilote, nous mouillâmes à la hauteur de Saint-George-Town, où j'eus la satisfaction de laisser ma prise en sûreté. Je ne fus pas peu fier quand je sus que nous étions arrivés avant notre propre navire. Les complimens que nous valut notre succès étaient dus, en grande partie, il faut l'avouer, au sextant qui m'avait été envoyé si à propos; car, sans lui, nous aurions pu rester un mois en mer, et mourir peut-être de faim et de soif, puisque nous n'avions de vivres que pour peu de jours.

J'ai été si souvent à même d'apprécier, dans le cours de ma vie, les avantages de ces instrumens pour les jeunes officiers, que je me hasarde à recommander à tous les parens dont les enfans se destinent à la carrière maritime de les leur mettre de bonne heure en main, et de regarder l'argent qu'ils y consacreront comme placé à de hauts intérêts.

Le grand objet qu'on doit avoir en vue est,

Digitized by Google

ainsi que je l'ai déjà observé, de fournir le plus tôt possible aux jeunes gens l'occasion de donner l'essor à leur intelligence, et de savoir ce que c'est que la responsabilité.

Un vieux dicton, qui a cours dans le monde commerçant, porte que l'on ne peut jamais bien connaître un homme avant d'avoir fait quelque affaire avec lui. Cette maxime est applicable aux affaires maritimes, et à toutes choses en général. On ne peut savoir non plus ce que vaut un officier que lorsqu'il est placé dans une situation où il se trouve forcé d'agir seul d'après ses propres lumières, sans autre aide que lui-même, où enfin le succès puisse être profitable et la chute accompagnée de ridicule ou de honte.

Digitized by Google

XIX.

CHANGEMENT DE VAISSEAU.

—

Si la satisfaction d'un aspirant est grande lorsqu'on le charge de la conduite de quelque navire capturé, en revanche le plaisir de son retour au vaisseau est toujours mêlé d'un peu d'amertume; à bord de sa prise, ou à terre, après l'avoir amarrée en lieu sûr, il jouit de toutes les prérogatives et de tous les honneurs attachés au grade de capitaine : il est réellement capitaine, sinon de titre, du moins de fait; il est maître de ses actions, il a un équipage sous ses

Digitized by Google

ordres; la responsabilité qui pèse sur lui est grande, je le sais, mais la gloire qui l'attend ne l'est pas moins, sans parler de la joie qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver lorsqu'on a la conscience de remplir son devoir.

Pour ne parler que de moi, j'avoue que mon retour à bord du *Léandre* ne me parut pas fort agréable; au lieu d'avoir sous ma seule garde la vie de je ne sais combien d'hommes et dix mille livres de marchandises, je me vis réduit au commandement d'une chaloupe et chargé d'aller, un beau matin, à Halifax, par un froid assez piquant, chercher du bœuf pour le dîner de l'équipage! Moi qui naguère parcourais fièrement le pont de mon navire, moi qui pouvais, à mon gré, faire déferler ou ferler telle ou telle voile, je me trouvai impitoyablement balotté dans un misérable bateau, mouillé jusqu'aux os par une pluie battante, et presqu'aussitôt — sans plus d'agrément — séché par le vent du nord-ouest.

Néanmoins je suis porté à croire que ces alternatives si diverses, quelque douloureuses qu'elles soient pour l'amour-propre, dans le

Digitized by Google

premier moment, sont, par la suite, très utiles aux jeunes gens. Un officier qui s'est accoutumé à une stricte obéissance, et qui, quelquefois, s'est trouvé lui-même chargé de commander, connaîtra également les difficultés de l'autorité et celles de la soumission. Il se mettra plus facilement à la place des gens qui sont sous ses ordres, et saura mériter, autant par sa justice que par son talent, leur estime et leur coopération cordiale.

La vie maritime, ainsi que je l'ai déjà remarqué, offre un singulier mélange d'activité et de loisir qui demande un grand art de la part du capitaine, s'il veut à la fois se faire aimer et se faire obéir.

Les jeunes gens ne devraient pas non plus oublier que l'impopularité d'un officier ne prouve pas toujours contre lui, car ce n'est qu'au bout de plusieurs années, lorsqu'ils seront plus avancés en grade, qu'ils pourront juger sciemment de sa conduite. Je me suis souvent bien diverti et quelquefois édifié en relisant mes anciennes lettres où je n'épargnais pas la censure à mes supérieurs, et cela par suite de cer-

Digitized by Google

taines dispositions qui, je m'en aperçois à présent, n'étaient pas seulement judicieuses en elles-mêmes, mais très bienveillantes pour moi.

Au printemps de 1806, notre amiral mourut : je ne sais quels furent les sentimens de mes camarades, quand survint ce malheur qui menaçait de nous disperser tous; j'en fus, quant à moi, très affecté. Il était si triste, en effet, de se voir tout à coup exposé de nouveau aux caprices du sort! Cependant nous ne nous abandonnâmes pas nous-mêmes; pour ma part, je ne négligeai rien pour me faire remarquer. Grace aux démarches et aux sollicitations de mes amis j'eus le bonheur de figurer sur la liste du nouveau commandant en chef, nommé à la station d'Halifax, et qui ne tarda pas à arriver : le pavillon amiral passa du *Léandre* sur le *Léopard*, également de cinquante canons.

Plusieurs officiers et la plupart des jeunes aspirans suivirent le pavillon amiral. Il serait impossible de décrire le regret, je pourrais presque dire le chagrin, que quelques uns d'entre nous éprouvèrent en quittant le

Digitized by Google

Léandre, dont les vieux murs de bois nous avaient abrités pendant près de quatre ans. Avec quel serrement de cœur je me séparai de chacun des objets qui m'étaient si connus; je me rappelle encore, comme si c'était ce matin, le dernier repas que je pris à bord de mon pauvre navire : une tasse de chocolat et un biscuit sec, ainsi que l'exclamation qui le termina : « Serai-je aussi heureux sur un autre vaisseau que je l'ai été sur celui-ci? Je ne pensais guère alors que, dans ce meilleur des mondes possibles, il est plus sûr d'espérer le mieux que de redouter le pire. Je trouve encore dans une de mes anciennes lettres quelques mots sur les avantages et les désagrémens qui sont attachés au service à bord d'un vaisseau commandant. Comme ce passage a été écrit sous l'influence du moment, je me contenterai de le transcrire :

« Je ne quitterai pas sans une vive peine mon vieux vaisseau *le Léandre*, car l'attachement qu'il m'a inspiré est naturel, puisque j'ai vécu si long-temps dans ses flancs et qu'il m'a porté ainsi qu'une mère porte son enfant. Ce-

Digitized by Google

pendant je n'aurai point à déplorer avec la même douleur la dispersion de mes camarades. J'en ai déjà changé au moins quatre fois. Quelques uns ont été avancés, d'autres ont passé à bord d'autres navires, ou, fatigués du service, l'ont abandonné par dégoût, sans parler de ceux qui sont morts. Enfin, par suite de mainte et mainte cause, tant de changemens divers ont eu lieu, qu'il en est très peu d'entre nous, maintenant, qui aient été témoins de la pièce entière, depuis l'ouverture jusqu'à ce qu'on ait baissé le rideau. On gagne nécessairement plus d'expérience en voyant une foule de visages nouveaux, que si l'on était obligé d'étudier toujours les mêmes personnes. A la longue, le chagrin qu'on éprouve de certaines séparations s'affaiblit, et l'on se familiarise avec les adieux. »

Digitized by Google

XX.

UNE DERNIÈRE VUE DES BERMUDES.

—

Nous mîmes bientôt en mer; nous parcourûmes de nouveau l'Océan atlantique, nous visitâmes les Indes occidentales, les Bermudes et la côte d'Amérique, capturant sur notre route, Français, Espagnols et Américains; nous divertissant au port, nous disputant sous voiles et formant toujours mille projets d'avancement futur et de réjouissances présentes. J'eus souvent le bonheur d'obtenir la permission de faire diverses expéditions à terre; mais,

Digitized by Google

en relisant les notes où elles sont consignées, je ne trouve rien qui soit digne de l'attention du lecteur.

S'il est assez difficile de définir en quoi consiste une description fidèle, en revanche il est bien aisé à un critique de dire à un voyageur « qu'il n'a pas autre chose à faire qu'à rapporter ce qu'il voit et à exprimer ce qu'il sent. » Il pourrait tout aussi bien dire à un jockey arrivé au poteau, qu'il n'avait, pour gagner le prix de la course, qu'à conduire son cheval le premier au but. Il y a dans les deux cas, une foule de particularités dont les profanes ne se doutent guère.

La plus agréable, et, à mon avis, la plus exacte description des Bermudes se trouve dans les « odes et épîtres » de Thomas Moore, ouvrage publié il y a plusieurs années. Ce qui explique pourquoi cette description est supérieure à une multitude d'autres, c'est que le poète, accoutumé aux paysages des climats froids, a été vivement frappé de la beauté toute différente de celui qu'il a voulu dépeindre à ses lecteurs.

Digitized by Google

Les descriptions de Moore sont vraiment magiques, parce qu'au lieu de copier tous les détails d'un paysage, il n'en prend, comme par hasard, que les traits les plus caractéristiques. Il est toujours si heureusement guidé dans ce choix par son talent et son goût exquis, que ses compositions en ce genre sont, on peut le dire, le beau idéal de l'art.

Un voyageur ordinaire nous raconterait minutieusement le nombre et la grandeur des îles groupées dans un seul point de vue, ainsi que l'aspect des bateaux de pêche, la forme des maisons, le nom des arbres, et les diverses couleurs du corail qu'on entrevoit à travers une eau limpide et claire; mais, arrivé au bout de cette narration, nous nous trouverions presque aussi ignorans qu'auparavant, et nous n'aurions, en vérité, aucune idée exacte des objets qu'il aurait voulu nous décrire.

Saint-George-Town, dirait un écrivain comme celui dont je parle, est située dans une délicieuse petite vallée, au sud d'une île de médiocre grandeur; c'est la plus orientale d'un groupe connu sous le nom de *Bermudes*,

Digitized by Google

ou *îles d'été*, et les mêmes que Shakespeare appelle Bermoothes. Aucun navire plus gros qu'un sloop de guerre ne peut pénétrer dans le port, à cause d'un banc de corail qui en barre l'entrée. Saint-George-Town est le siége du gouvernement. Vue de la colline qui s'élève en face, elle présente un fort beau coup d'œil. Les maisons, qui sont en général très petites, et d'une blancheur éblouissante, sont entremêlées çà et là d'arbres si singuliers qu'on s'aperçoit, dès la première vue, que l'on est en pays étranger. Les feuilles longues, larges et minces des plantains, des bananiers, des cocotiers et des divers individus de la grande famille des palmiers qui ombragent d'une manière si agréable les balcons de cèdre de ces maisons, caractérisent si bien le climat, et sont d'un aspect tellement local, qu'en les contemplant notre imagination prend tout à coup son essor, et nous nous croirions volontiers transportés dans un autre monde.

La mer est si transparente aux Bermudes qu'on en peut voir le fond, qui est parsemé de fragmens de mosaïque naturelle, de diverses co-

Digitized by Google

ralines, d'herbes longues et luisantes, d'une innombrable variété d'éponges, et de morceaux de safran pourpre, rouge ou vert. Les grottes, les rochers, leurs fentes et leurs anfractuosités sont remplies de coquillages, dont quelques uns ne sont point inférieurs en beauté au corail; telle est enfin la diversité de la nature terrestre et de la nature sous-marine qu'on trouve à peine deux points de vue semblables.

Après avoir franchi l'extrémité orientale de l'île Saint-George, on aborde à la grande île connue sous le nom de *Continent*, et qui, bien qu'elle n'ait que douze milles de longueur sur deux de largeur, est regardée par les insulaires comme d'une prodigieuse étendue : cette étendue est en effet étonnante si on la compare à l'un des trois cent soixante-cinq îlots qui l'environnent.

Au milieu de ce Continent, on trouve un grand bassin, ou bras de mer, appelé *the Great Sound*. En suivant une des routes qui le côtoient, on aperçoit dans l'éloignement plusieurs sites délicieux.

C'est ainsi que s'exprimerait un voyageur

Digitized by Google

ordinaire, écrivant en simple prose; par forme de contraste, je ne puis résister au plaisir de citer le passage suivant du poète que j'ai nommé. Ce passage fut écrit à l'époque où j'étais sur les lieux mêmes, c'est-à-dire en 1804. Il aura peut-être l'attrait de la nouveauté pour queques personnes.

L'épître, d'où cet extrait est tiré, était adressée à la marquise douairière de Donegall. Après quelques heureuses allusions au bon goût de sa seigneurie et à son talent comme artiste, l'auteur poursuit ainsi :

« Ne vous êtes-vous pas, la nuit, au milieu de vos songes, égarée dans ces îles aux ombrages toujours verts que les anciens poètes plaçaient avec un art si ingénieux dans le sein de l'Atlantique, pour servir de demeure aux ames heureuses? C'était là que les heures — des heures sans nuits — s'écoulaient délicieusement pour elles, tandis que les brises odoriférantes qui s'élevaient éternellement de l'Élysée, soufflaient à travers le feuillage touffu des arbres. Leurs chants étaient au-dessus de tout ce que l'oreille humaine peut

Digitized by Google

entendre de plus parfait, de plus mélodieux, car chacun de ces esprits était lui-même un luth dont les douces brises de l'Élysée faisaient résonner les cordes, un luth qui n'exhalait que des notes célestes. Chaque note, à son tour, était une pensée divine, une harmonie intelligente! Croyez-moi, quand d'aimables zéphirs poussaient notre barque vers cette terre enchantée, vers ces îles ombreuses, enchâssées dans l'Océan comme des boutons d'émeraudes sur une ceinture d'argent, tous les charmes que l'imagination de la Grèce prêta à l'asile des ames pieuses, ne pourraient approcher de ces bosquets éthérés et de ce séjour des ames.

« Le matin était ravissant et les vagues paisibles, lorsque le premier parfum que répandaient à l'entour les cèdres d'une colline nous réveilla agréablement. Le port semblait nous tendre les bras. Nous nous laissâmes aller au souffle languissant de la brise, et nous nous frayâmes un passage au travers des rameaux qui semblaient embrasser amoureusement nos voiles, pendant que les îles voisines se réfléchissaient dans les ondes tranquilles, déployant

Digitized by Google

à nos regards ravis la verdure d'un liquide gazon. Jamais navire ne glissa plus légèrement, jamais navire ne s'appuya sur ses ancres dans des eaux plus délicieuses ! Le long du rivage, maint édifice resplendissant d'une blancheur aussi éclatante que le palais d'un gnome de Laponie éclairait les vagues transparentes, et dans les bosquets de myrtes se cachaient timidement mainte habitation de fée, qui étincelait à travers le feuillage, etc. »

En parlant de son arrivée aux Bermudes, M. Moore s'exprime ainsi dans une note (l'on voit que le ciel le rend poétique malgré son désir évident de se borner à une simple description) :

« On ne saurait trouver rien de plus romantique, dit-il, que le petit port de Saint-George ; le nombre des îlots, la limpidité singulière de l'onde, l'aspect animé que présentent une foule de petits bateaux, plus gracieux les uns que les autres, et qui semblent tous voltiger de bosquets en bosquets, forment le plus charmant tableau en miniature que l'on puisse imaginer.

« L'eau est si claire (ajoute-t-il dans un autre endroit), que l'on aperçoit la base des

Digitized by Google

rochers jusqu'à une très grande profondeur. Lorsque nous entrâmes dans le port, ces rochers nous parurent tellement près de la surface des flots, qu'il semblait impossible de ne pas les effleurer. Cependant on n'a nullement besoin de s'aider de la sonde : le pilote nègre qui voit ces rocs de l'avant du vaisseau, dirige cette périlleuse navigation avec une habileté et une adresse qui font l'étonnement même des plus vieux marins. »

Enfin M. Moore remarque que, « parmi les nombreux attraits que Bermude a pour un poète, on ne pourrait oublier qu'elle est le lieu où se passe la *Tempête* de Shakespeare, et que ce fut dans cette île qu'il évoqua Ariel, le délicat Ariel, qui vaut à lui seul tout l'Olympe de la vieille *Mythologie*. »

Digitized by Google

XXI.

RETOUR EN ANGLETERRE.

—

Nous partîmes des Bermudes, sur le vaisseau de S. M. *le Léopard*, le 27 février 1808, et jetâmes l'ancre dans la baie de Cawsand, à Plymouth, le 23 mars. Nous n'avions relâché, en route, qu'à Fayal, une des Açores, pour y faire une provision de fruits et de légumes. Nous poursuivîmes ensuite notre course à l'est, sans jeter l'ancre, et longeâmes les côtes de Terceire, île ainsi appelée parce qu'elle est la troisième de ce groupe singulier de montagnes

Digitized by Google

volcaniques connu sous le nom d'Iles Occidentales.

Comme je visitai plus tard ces îles, dans une occasion plus favorable, je n'en dirai rien pour le moment, excepté toutefois que le pic de Pico, le plus remarquable de toutes les Açores, était plus beau alors que je n'ai jamais eu, depuis, le bonheur de le voir. Sa crête, qui s'élève au milieu des nuages jusqu'à environ neuf mille pieds, était couverte de neige, et se détachait sur un ciel sombre. Ténériffe ne produit jamais autant d'effet, vu de loin; le pic proprement dit a plus de douze mille pieds de hauteur, tandis que le Pico est environ de trois mille pieds moins élevé. Mais il y a une différence notable entre les deux pics : celui de Ténériffe est assis sur un plateau de sept ou huit mille pieds, s'étendant d'un bout à l'autre d'une grande île, au lieu que le superbe cône du Pico s'élève immédiatement du sein des eaux, non pas brusquement, mais par gradations.

Ce n'est point l'élévation, il faut bien se le rappeler, qui constitue la beauté d'une mon-

Digitized by Google

tagne ; il en est de même des édifices : ce n'est point leur grandeur qui les rend admirables. Le temple de Neptune, à Pestum, est assurément un monument moins gigantesque que le colossal dôme de Milan; Gibraltar est bien plus saillant que la plupart des sommets des Andes, quoique les Cordillières soient, en général, dix fois plus hautes que ce rocher célèbre : l'un étant à dix sept cents et l'autre à dix sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Je m'honore d'être membre du club des Yachts, et, en cette qualité, je me réjouirais sincèrement si j'avais assez d'influence sur mes confrères amateurs-marins, pour les décider à entreprendre, en été, le petit voyage des Açores.

Nous fûmes favorisés d'un bon vent en quittant les Açores, et ce vent nous accompagna jusqu'à Plymouth. Je n'oublierai jamais les sensations que fit naître en moi la vue des rochers qui bordent la côte d'Angleterre; il me serait impossible de décrire ce que j'éprouvai en mettant le pied sur le sol de ma patrie,

Digitized by Google

après l'avoir quittée il y avait environ cinq ans et huit mois. Pendant ma longue absence, j'avais, il est vrai, entretenu toujours une correspondance fort active avec mes amis; cependant les correspondances ne suffisent pas toujours aux besoins du cœur, et je brûlais de les voir et de me montrer à eux. Quelques uns de mes camarades avaient proposé de nous prosterner en débarquant, à la manière persane, et de baiser la terre, notre mère commune. Cette proposition avait été reçue par acclamation : néanmoins elle n'eût point d'autres suites; car l'aspirant, sentimental parfois après un dîner, l'est très rarement à jeun. De plus graves occupations nous absorbèrent en effet : il nous fallut écrire afin de prévenir de notre arrivée tous ceux qui nous étaient chers et qui s'intéressaient à nous; il nous fallut leur faire part des mille projets de réunion, de plaisirs, de réjouissances que nous avions déjà formés.

Après une longue entrevue, combien d'objets excitèrent notre curiosité et même notre étonnement! Un journal de Londres, fût-il vieux d'un ou deux jours, nous paraissait un phéno-

même à peu près incompréhensible; tout nous était nouveau ou étrange, les rues, les boutiques, les maisons, les voitures, et jusqu'aux hommes; nous comparions tout ce que nous rencontrions à ce que nous avions vu, il y avait une semaine, aux Açores, et à peine un mois aux Bermudes. Cependant ce qui nous surprit et, je puis le dire, nous chagrina le plus, fut de nous apercevoir que personne ne faisait attention à l'arrivée du *Léopard*, pas plus que si c'eût été un bateau de pêche au lieu d'un beau vaisseau de cinquante canons portant pavillon amiral. Nous n'avions pas été accoutumés à cette indifférence à Halifax et aux Bermudes, où notre retour faisait toujours sensation, et mettait tout le monde en mouvement.

Nous espérions, lorsque nous débarquâmes en Angleterre, que l'amiral serait nommé de nouveau à quelque autre station où nous l'aurions suivi; mais il en fut autrement, car le pavillon fut baisé, et nous nous trouvâmes exactement dans la même situation où nous avait laissés la mort de sir André Mitchell, notre premier patron. Quelques uns des aspirans, n'espérant plus

Digitized by Google

désormais aucun avancement, et lassés par une longue attente, achevèrent de perdre patience et quittèrent le service; d'autres cherchèrent de nouveaux protecteurs, d'autres enfin ne se confiant qu'à leur bonne étoile, tâchèrent de se faire recevoir à bord de quelque navire où ils pussent espérer de parvenir à un grade, sinon par faveur, du moins par leur zèle et leur aptitude. Quant à moi, je réussis à me placer et à obtenir de mon capitaine un congé de quinze jours, qu'il m'accorda sans difficultés en considération des six années que j'avais passées loin du lieu de ma naissance. J'en profitai pour partir aussitôt pour l'Écosse.

Comme il me serait impossible de rendre compte de mon arrivée dans mes foyers sans faire voile dans les parages domestiques, ce qui est tout à fait incompatible avec une relation de voyage, je m'abstiendrai d'en dire un seul mot.

Je crois que l'un des traits les plus caractéristiques d'un officier de marine, est non seulement de ne pouvoir demeurer en repos, mais encore de tourmenter les autres. Pour ma part,

Digitized by Google

je dois avouer que je pris soin de ne point déroger à cet attribut définitif de notre classe. Au premier échelon de la vie maritime, un jeune écolier transformé tout à coup en aspirant, se croit, de bonne foi, un personnage, s'il a quelques poils au menton, signes précurseurs d'une barbe future, son nom barbouillé sur le registre du navire et un uniforme sur le dos; il ne donne alors aucune relâche à ses amis qu'ils n'aient trouvé le moyen de le placer sous les ordres d'un certain amiral, ou à bord d'un certain vaisseau. S'il lui arrive de tomber malade, il écrit à ses parens que le climat lui est contraire; ou bien, il se dépite, se querelle avec son capitaine, s'acquitte mal de son service et finit par se faire renvoyer et par revenir chez lui plus mauvais sujet qu'avant son départ. S'il a assez d'esprit pour éviter ces désagrémens, il négligera probablement de donner de ses nouvelles, et déchirera ainsi le cœur de sa pauvre mère par de vaines inquiétudes. En résumé, il n'est point d'aspirant de marine, ayant servi six ans, qui ne soit un véritable fléau pour tous ceux qui lui sont alliés.

Digitized by Google

Passé ce terme de six années, notre jeune homme feraquelques réflexions, il sentira que s'il ne s'efforce pas d'obtenir par lui-même de l'avancement, ses amis ne feront aucune démarche en sa faveur. Il s'apercevra aussi, à sa grande confusion, qu'il existe des centaines d'aspirans plus âgés et plus habiles que lui, à qui leurs connaissances donnent naturellement le pas sur sa petite personne. Si donc ni ses amis, ni le peu de talent qu'il possède ne peuvent faire valoir que le simple fait de ses six ans de noviciat, il est certain qu'il restera, comme tant d'autres, aspirant de marine toute sa vie.

Ce fut le 1er juin 1808 qu'il me fallut subir mon examen à Somerset House; j'y trouvai réunis, dans une seule salle, vingt ou trente aspirans avec leurs amis, comme eux remplis d'anxiété. Quelques uns, et c'est surtout à cela qu'il est aisé de reconnaître un fils de Neptune, « faisaient des boutons, » ce qui exprime, dans le langage maritime, cette action par laquelle un homme tourmente convulsivement les boutons de son habit ou de son pantalon. D'au-

Digitized by Google

tres, cependant, assis dans un coin avec *le Navigateur complet d'Hamilton Moore* sur leurs genoux, cherchaient à se rappeler les plus simples règles de la navigation, tandis que quelques uns avaient l'esprit tendu sur des problèmes plus compliqués, ou tâchaient de se pénétrer des sublimes doctrines de l'observation lunaire. J'entendis plus d'un pauvre diable avouer tout haut sa paresse qui l'avait empêché de se préparer à l'examen redouté; j'en entendis aussi d'autres qui reprochaient amèrement au gouvernement de ne point entretenir un professeur sur tous les vaisseaux de la marine.

Les ouvrages qui traitent de sujets nautiques divisent seulement en deux grandes branches les devoirs de l'officier; il en existe une troisième d'égale importance, au moins, pour le bien-être de tout navire en mer et de la marine royale en particulier, je veux dire la science de la discipline. Il me semble que le tiers du temps qu'on passe à interroger un jeune aspirant et à examiner ses qualités, serait beaucoup mieux employé à constater s'il a ou non

Digitized by Google

quelque connaissance dans cette branche importante des doubles rapports de l'officier avec ses supérieurs et ses subordonnés.

Les pauvres aspirans dont je viens d'entretenir mes lecteurs, quoique appelés l'un après l'autre, montaient deux à la fois pour être examinés; mais le premier entrait seul, tandis que le second restait à la porte. Quelle imitation plus parfaite d'un épisode du purgatoire que la situation de ce malheureux abandonné à ses appréhensions et qui n'a, pour se distraire de ses terreurs, le plus souvent trop fondées, que la triste ressource de « faire des boutons. »

J'étais arrivé à dix heures du matin, mais il en était plus de trois et demie lorsque je fus appelé à mon tour. L'aplomb et la confiance que j'avais apportés en entrant m'avaient abandonné. Je m'étais senti, peu à peu, saisi des mêmes craintes qu'éprouvaient mes infortunés compagnons. Mon père qui était resté avec moi tout le temps, devenait de plus en plus inquiet à mesure qu'il voyait la mine allongée de ceux qui s'en revenaient tristes, honteux et rejetés.

Digitized by Google

J'avais sur moi une lettre d'un vieil amiral, adressée par lui à l'un des capitaines-examinateurs; il me l'avait donnée, la veille, en m'enjoignant, lorsque je serais dans la salle, de la faire monter aussitôt. Cette lettre était scellée de façon que j'ignorais si elle était simplement *d'introduction* ou si elle contenait quelque requête en ma faveur. Cependant, comme je pensais que je pouvais parvenir tout seul et sans recommandation, je gardaï la lettre jusqu'à ce que mon examen fût terminé. Mais, vers la fin de la journée, lorsque mon courage s'évanouit presqu'en entier, je me repentis de ma magnanimité, et je commençai à considérer comme un devoir sacré pour moi de me conformer aux ordres de l'amiral. Je finis néanmoins par suivre ma première idée, et quand mon tour vint, je montai l'escalier ayant encore l'épître dans ma poche.

Un jeune homme à l'extérieur assez épais, que j'avais vu toute la matinée le nez dans son livre et questionnant à chaque instant ses voisins, monta avec moi; mais il passa le premier, parce qu'il était inscrit avant moi sur la liste.

Digitized by Google

Il sortit, au bout d'une demi-heure environ, pâle, défait et la figure tellement renversée que j'eus de la peine à le reconnaître.

— Eh bien! me hâtai-je de lui demander, sont-ils aussi difficiles qu'on nous l'a dit? Quelles questions vous ont-ils faites?

— Vous l'apprendrez bientôt; je n'ai pas été reçu. » Ce fut tout ce que je pus en tirer. En cet instant, les mots «Monsieur Hall!» sortirent de la bouche du messager. J''étais si atterré que je n'avais pas la force de bouger du lieu où j'étais; l'escalier semblait tourner autour de moi; les objets qui m'environnaient paraissaient se dérober à ma vue; j'oubliai même où j'étais.

« Monsieur Basil Hall! » cria le même homme qui m'avait déjà appelé, mais cette fois-ci d'une voix qui m'assourdit comme un coup de tonnerre. Je me dirigeai, je ne sais comment, vers une petite pièce éclairée par une seule fenêtre, et à l'extrémité de laquelle trois personnes, dont l'air doux me rassura, étaient assises à une table couverte d'un cuir noir.

—Monsieur Hall, dit l'un des officiers, nous venons de renvoyer le jeune homme que vous

Digitized by Google

avez pu rencontrer en entrant, pour lui donner le temps de se remettre. Nous commencerons donc par vous adresser la même question qui l'a fortement embarrassé pendant le dernier quart d'heure.

Il avait fendu sa voile de perroquet, déralingué ce qui n'était pas emporté de la vieille voile, et avait réussi, avec un peu de peine, à faire presque entrer la nouvelle dans la hune; mais il n'a pu lui faire passer la guinderesse. Que croyez-vous qu'il ait omis?

— Il est probable, répondis-je, que, s'il a fait usage des halages du hunier, il a négligé de prendre le nœud.

Je vis mes juges hocher la tête d'une manière significative, et je sentis renaître ma première assurance lorsque je réfléchis qu'ils avaient hésité à renvoyer mon prédécesseur dont l'ignorance devait être extrême, puisqu'il avait pu être intimidé par une question aussi facile que celle à laquelle je venais de répondre. En effet, l'examen, au lieu de devenir de plus en plus difficile, comme je m'y attendais, et étais en droit de m'y attendre, finit par être si ridi-

Digitized by Google

culement aisé, que j'éprouvai le regret de ne pouvoir trouver l'occasion de déployer toute mon érudition maritime.

Maintenant, et je le dis avec un véritable plaisir, les examens sont infiniment plus consciencieux et partant plus rigides.

Aussitôt qu'on m'eût annoncé que j'étais reçu, j'exhibai ma lettre. Celui à qui elle était adressée l'ouvrit et s'écria :

— Pourquoi ne m'avez-vous donc pas fait remettre ce billet ce matin comme on vous en avait prié? J'ai, sur ma foi, grande envie de vous renvoyer pour montrer que vous ne savez pas obéir aux ordres que vous recevez! Tenez, lisez vous-même.

La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher, — comme le porteur de la présente, qui doit être examiné demain, sera accompagné par son père qui désire, à cause de ses affaires, être libre de bonne heure, je vous serais obligé de vous occuper de lui le plus tôt possible.

Votre, etc. »

Digitized by Google

Je répliquai que je croyais qu'elle contenait la prière de n'être pas trop rigide pour moi.

— Vous pensez donc, reprit mon juge, que nous aurions fait un passe-droit en votre faveur? Mais nous vous avons reçu; vos soupçons ne nous feront pas révoquer notre décision. Veuillez, en vous en allant, dire à votre camarade de rentrer; nous verrons quelle chance reste encore pour son grand hunier, qui a ballotté tout ce temps entre le ciel et la terre.

Je descendis rapidement les escaliers, rejoignis mes amis, et ne songeai plus à mon malheureux condisciple.

Long-temps après, cependant, — plusieurs années, au moins, — je rencontrai un des capitaines qui m'avaient examiné, et je lui demandai ce que lui et ses collègues avaient fait du jeune homme en question. « Il nous a, répondit-il, causé quelque remords. La vérité est que nous aurions dû ne pas le recevoir; mais enfin nous le reçûmes en considération de ses connaissances *théoriques*. Peu de mois après, je vis dans les journaux sa nomination

Digitized by Google

au grade de lieutenant d'un sloop de guerre. J'avoue que je me sentis assez mal à mon aise quand, dans le cours de la même saison, je lus le récit du naufrage de son navire, qui s'était perdu corps et biens. J'avoue que je ne pus m'empêcher de penser que ce funeste événement avait pu avoir lieu pendant le quart de ce jeune homme. Croyez-moi, monsieur Hall, si jamais vous êtes revêtu du même grade que moi, et que, comme moi, vous soyez appelé à examiner des jeunes gens, acquittez-vous de cette charge importante avec moins de légèreté. »

L'examen passé, il me restait à tourmenter mes amis pour mon avancement; je ne connaissais aucune personne en crédit, car bien que mon père fût membre du parlement, il s'était tenu tellement écarté des deux partis qui le divisaient, qu'il ne pouvait pas plus compter sur l'assistance de l'un que sur celle de l'autre. Il n'entrait certainement pas dans ses vues de demeurer toujours dans cette position intermédiaire; mais, comme il était tout nouveau à la chambre, il avait jugé convenable de sonder le terrain avant de s'engager sous une bannière.

Beaucoup de personnes se rappelleront l'at-

Digitized by Google

taque violente qui fut dirigée, pendant la session de 1807-8, contre l'administration du marquis de Wellesley, qui était alors gouverneur général des Indes. L'enquête, comme on le sait, n'eut d'autre résultat que d'augmenter la réputation de cet homme d'état. Mais, à l'époque dont je parle, ses amis de la chambre des communes étant vivement pressés eux-mêmes, l'appui de quelque membre indépendant était fort important pour eux, surtout si ce membre pouvait faire preuve d'une connaissance appronfondie du sujet.

J'ai oublié la raison qui porta mon père à diriger toute son attention vers les affaires des Indes; néanmoins, je sais qu'après avoir examiné les charges qu'on faisait peser sur lord Wellesley, il finit par approuver sa conduite et par la défendre éloquemment. Cette circonstance fut d'autant plus agréable pour la famille du noble lord, que l'on savait partout que mon père ne parlait que d'après sa conviction; il s'ensuivit des relations assez intimes entre lui et les amis du marquis qui vinrent le remercier de l'appui qu'il avait bien voulu lui prêter.

Digitized by Google

Dès que je sus que le secrétaire de l'amirauté, M. Wellesley-Pole (maintenant lord Maryborough) était du nombre de ces personnes reconnaissantes, je suppliai mon père de me présenter au plus tôt chez lui. Peu de jours après cette cérémonie, on me remit un de ces gros paquets officiels dont l'extérieur trahit d'abord l'origine; il était adressé à mon père qui, par malheur, était sorti. Voyant, d'après la suscription, que cette dépêche venait de l'amirauté, je fus tenté d'en briser le cachet, pourtant je me contins; mais ne pouvant me résoudre à attendre tranquillement le retour de mon père, je me jetai dans une voiture de place, et offris au cocher de lui payer le double de sa course s'il me transportait le plus promptement possible à la cité. L'espérance de me voir muni d'une commission dûment écrite sur parchemin, et celle non moins flatteuse ni moins enivrante de lire mon nom imprimé en toutes lettres sur la liste navale du mois prochain, me remplissaient d'une joie vraiment inexprimable. Je mettais à chaque instant la tête à la portière pour accélérer encore la vitesse des

chevaux; enfin j'arrivai dans Fleet-Street, et je descendis devant la maison d'un *gentleman* que mon père était allé visiter. Je sonnai à la porte, et mis presqu'à bas la sonnette dans mon impatience. Un valet de pied qui vint m'ouvrir m'apprit froidement, pour se venger de ma violence, que sir James était sorti il y avait un quart d'heure ou vingt minutes, et que je ne pouvais espérer de le rejoindre.

Lorsque je rentrai, je trouvai deux lignes de mon père qui, ayant été obligé de sortir de nouveau sans savoir quand il reviendrait, m'enjoignait de laisser le paquet de l'amirauté sur sa table. Je restai encore plusieurs heures à l'attendre, demi-mort d'appréhension et de curiosité ; il me tardait, en effet, plus que je ne pourrais le dire, de savoir si j'étais, en définitive, officier commissionné au service de Sa Majesté, ou simplement M. *Personne*. Pensant que le temps s'écoulerait peut-être plus vite en lisant les journaux, j'allai, dans ce dessein, m'asseoir au café de Hatchett. Au bout de quelque temps, la porte s'ouvrit et mon père entra tenant à la main, et tout ou-

verte, la lettre de l'amirauté. Lorsque j'eus jeté les yeux dessus, je laissai échapper un grand cri, qui fit croire aux garçons de l'établissement que j'étais subitement devenu fou.

Le précieux billet était ainsi conçu :

« M. Wellesley-Pole présente ses compli-
« mens à sir James Hall, et il est heureux de
« pouvoir lui adresser ci-joint la commission de
« son fils comme lieutenant de *l'Invincible.* »

En même temps que je fus pénétré d'une vive reconnaissance pour celui qui venait d'apporter un si grand changement dans ma destinée, je sentis que j'avais le pied posé sur le premier échelon de l'avancement, et qu'il dépendait uniquement de moi, désormais, de parvenir jusqu'au dernier.

Il est vrai que je sentis la nécessité de n'épargner aucune peine pour justifier la faveur dont j'avais été l'objet en faisant voir que le secrétaire de l'amirauté, avec la pénétration d'esprit qui caractérise sa noble famille, m'avait seulement payé d'avance les services qu'il comptait que je rendrais au pays, J'étais

au comble de mes vœux, je n'avais désiré que l'occasion de me distinguer et l'occasion se présentait à moi; aussi bâtis-je cette nuit, avant de m'endormir, mille châteaux en Espagne sur la meilleure méthode à suivre pour m'assurer le second échelon; je ne doutais nullement qu'aussitôt que j'aurais l'âge requis pour être élu capitaine, c'est-à-dire une couple d'années de plus, je ne trouvasse encore quelque protecteur aussi bienveillant, aussi puissant, aussi éclairé et tout aussi disposé à bien servir la patrie en m'avançant en grade! Le sort en décida autrement, ainsi qu'on le verra par la suite, car il me fallut six années — six années d'une rude et pénible attente, six années de voyages dans tous les climats chauffés par le soleil, pour atteindre le poste que je croyais alors — peut être avec assez de vraisemblance — beaucoup plus accessible qu'il ne le fut.

FIN DU PREMIER VOLUME.

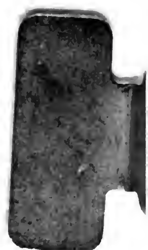
TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google





Digitized by Google



Digitized by Google